

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET  
Wikisource

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/I

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 3-32).

Les Profondeurs de Kyamo      La Contrée prodigieuse des  
cavernes ▶

### PREMIÈRE PARTIE

## LES PROFONDEURS DE KYAMO

### I

C'était le soir, au village nègre d'Ouan-Mahléi, proche, à l'Orient, de la forêt Kyamo, une des plus vastes du Continent mystérieux.

Au firmament, la lune, écornée par le décours, flottait entre des nuages à peine visibles, nuages longs, frêles, en forme d'esquifs, qui tous partaient, se perdaient lentement vers un même horizon. La plaine se prolongeait en ondes légères, avec des palmiers sur les hauteurs ; par ce mois de floraisons, la confiance des parfums, suave dans les chuchotis de la brise, semblait le verbe profond et pénétrant des plantes, l'hymne de leur amour, de leur ardeur à croître et se multiplier.

Le vent se levait, se taisait alternativement. Il était triste et doux comme le ciel sous sa couverture mince de nues. Il soulevait, dans un rythme de mouvement et de musique, pour l'œil et pour l'oreille, les herbes longues, les feuillages dentelés. Des insectes vibraient ; on entendait par intervalles le rugissement d'un lion, et, plus lointain, le rugissement d'un autre lion, puis des cris, des abois, des rumeurs imprécises. Tout cela, comme la brise, s'interrompait en de magnifiques silences.

Les nègres ne dormaient pas. Beaucoup se tenaient auprès de la case centrale, la case du chef, où trois Européens contemplaient la nuit et causaient entre eux ou avec les indigènes. D'autres préparaient un grand brasier pour cuire un festin, un repas colosse, en l'honneur des hôtes. Des trois voyageurs, deux, l'Autrichien Kamstein et le Français Hamel, étaient des explorateurs fervents, soucieux de parcourir et de décrire avec exactitude des contrées inconnues. Braves jusqu'à l'héroïsme, ils préféraient le système de la douceur à la méthode conquistadorienne des Stanley.

Alglave, encore plus qu'eux, était un voyageur de haute lignée, noblement curieux, répugnant aux sacrifices inutiles, aux meurtres inconsidérés de l'animal, empreint de ce système de philosophie zoologique qui voit, dans le massacre abusif de l'animal, à la fois un danger pour le progrès futur de l'humanité et une diminution de beauté sur la terre.

Il interrogeait avec ferveur un vieillard d'Ouan-Mahléi, sur la forêt de Kyamo. Et celui-ci contait des choses mystérieuses, légendaires peut-être, infiniment intéressantes et poétiques.

Kyamo était longue comme quarante journées de marche en plaine et large de vingt journées. Elle était vieille incroyablement, – depuis le commencement des âges, – et l'homme nègre ne l'avait jamais traversée par troupes. Le lion la redoutait, avait été expulsé tout autour de sa frontière. Aussi loin que va la mémoire des ancêtres et des ancêtres, dans le récit des époques mortes, Kyamo avait appartenu sans conteste au grand homme des bois, au gorille noir géant. Elle avait été impérieusement et victorieusement gardée.

À ce récit, Alglave s'émut. Une épopée merveilleuse et profonde avait grandi dans son cerveau en même temps que l'âpre curiosité du savant :

– As-tu vu l'homme des bois ?

– Je l'ai vu, j'ai marché dans Kyamo. L'homme des bois est plus grand que nous, surtout plus large. Il a la poitrine profonde du lion, ses bras sont invincibles ; plus d'un guerrier a pénétré dans la grande forêt, sans armes, solitaire. Lorsqu'on est humble et doux, il ne vous arrive pas de mal... mais la colère de l'homme des bois est terrible !

– Les hommes des bois sont-ils en grand nombre ?

– Oui, ils sont nombreux sûrement ; la forêt en contient plusieurs centaines de villages.

– Mais ils ne vivent pas en groupes ?

– Non, chaque homme vit à part avec ses femmes, très voisin d'autres familles. Ils se réunissent quelquefois par villages et par tribus, pour des expéditions. Ils savent alors choisir un chef.

Alglave baissa la tête et rêva. Son rêve lui était doux au cœur.

Dans l'hermétique vastitude de Kyamo, il voyait un majestueux vestige de la très antique histoire de l'être. En ce domaine vierge, l'intelligence de celui qui fut le rival de l'homme avait gardé des traces d'un état supérieur : rudiments d'organisation, système de défense forte et réfléchi, énergie vitale considérable.

Là vivait l'analogue de ce qu'avait été l'homme à l'époque tertiaire, un animal qui, pour des raisons mystérieuses, avait échoué où son émule avait réussi. Là vivait la genèse de l'humanité avant l'homme doué du verbe, un des plus émouvants, sinon le plus émouvant, des poèmes épiques *arrivés*, que puisse concevoir le cerveau des hommes.

Alglave résolut fortement qu'il pénétrerait dans Kyamo, qu'il assisterait à la vie de ces êtres, les verrait agir dans l'intimité de leurs refuges...

Cependant, le grand brasier s'allumait à l'orée du village. Sa lueur effaçait celle de la lune et pâlit encore les étoiles.

Les nègres poussèrent des clameurs joyeuses d'enfants.

Dans la plaine, les bêtes, étonnées, se turent, puis reprirent leur clameur de chasse, de terreur et d'amour. La fumée dissipa les arômes exquis de la plante. Bientôt un buffle, des antilopes, furent mis à rôtir sur la flamme.

Alglave, pensif, sentit s'accroître plus forte, de minute en minute, sa résolution de pénétrer dans les profondeurs de Kyamo.

## II

La forêt des vieux âges ! Plus vénérable, plus vierge qu'aucune forêt des Amazones, qu'aucun buisson australien, peuplée d'arbres millénaires, et pourtant percée de vagues sentiers, de voies frustes. Alglave y avait pénétré seul, après l'affirmation répétée des sauvages que les hommes des bois immoleraient irrémisiblement les téméraires qui pénétreraient à deux ou en troupe.

Surpris de ces sentiers qui la parcourent à travers le désordre immense, il marchait depuis quatre heures.

L'atmosphère lourde, les demi-ténèbres, la vie trop abondante, trop menaçante, tout pesait lourdement sur son imagination, l'emplissait d'angoisse. De-ci delà, quelque grosse bête avait fui devant ses pas, parmi la multitude des petits organismes, ou quelque respiration puissante l'avait tenu aux aguets.

Mais nulle part il n'avait aperçu le grand anthropoïde, roi de cette prodigieuse patrie des arbres. Des traces, cependant, des empreintes digitales, et son cœur avait battu, tandis qu'il tâtait involontairement les revolvers dissimulés dans ses poches.

Il fouillait les pénombres d'un regard trop attentif, trop fébrile. Plusieurs fois il avait eu un peu d'hallucination, cru apercevoir la large face noire, le crâne à cheveux rares, les énormes bras velus d'un gorille : mais de réalité, aucune.

Las, il s'assit sur une racine géante, il réfléchit. Malgré le nerveux malaise de la forêt, la sensation d'être aussi loin de tout secours, de toute humanité, que s'il avait été à mille lieues au fond d'un désert, sa résolution n'avait pas bronché. Au rebours, plutôt. Il se sentait un désir plus indomptable, une curiosité plus extrême de connaître les mystérieux souverains de Kyamo, étant de la lignée de ceux dont l'ardeur s'éveille devant l'obstacle, dont la volonté se double par la crainte. Au simple projet primitivement formé de voir, d'observer quelques gorilles dans leurs habitats, se substituait lentement une pensée plus étendue : vivre parmi eux pendant que Kamstein et Hamel contourneraient Kyamo, être pour une saison un des leurs, admis volontairement parmi leurs peuplades.

Par quel stratagème, par quel acte y parvenir, il ne le savait guère ; il y songeait, tête basse, front contracté.

Mais, comme toujours, chez ceux qui, ayant connu beaucoup d'aventures, en savent les vicissitudes, il dut finir par espérer quelque hasard, un de ces hasards dont ne profitent, au reste, que les hommes de volonté et de flair.

Tandis qu'il rêvait à ces choses, une clameur lointaine le fit tressaillir. Il se leva en sursaut, il regarda.

Dans la lueur incertaine, verdâtre, tremblotante, les branchages, les lianes, les fûts des arbres séculaires, à peine s'il voyait à deux cents pas. Cet horizon court ajoutait à l'impression de vitalité saisissante, d'occulte et noire puissance, et comme d'âmes antiques, flottant dans l'atmosphère alourdie, comme d'une infinité de forces organiques, mortes ou en formation, électrisant ce terreau où la forêt s'était reproduite peut-être dix mille fois depuis les âges tertiaires.

La clameur continua, vaguement ressemblante au bruit d'une foule humaine. L'oreille tendue, Alglave cherchait à l'analyser. Quoiqu'il ne fût pas sans appréhension, je ne sais quelle force l'entraînait, irrésistible.

Machinalement, il se mit en marche à pas étouffés. À mesure qu'il approche, la clameur se fait plus haute, moins comparable à du tapage humain. Plutôt est-elle grondante comme celle des buffles, aboyante comme celle de grands dogues. Elle s'apaise parfois, pour reprendre plus haute, formidable.

Aglave eut un instant d'hésitation. Comment calculer le péril ? La mort peut-être, et comment l'éviter s'il approchait trop ? Vaines raisons ! Sa curiosité devint excessive, presque morbide. Il avait la certitude d'approcher d'un mystère, d'une scène inconnue de tous les savants du monde et qui, de plus, se rapportait au grand anthropoïde.

Il avança donc, il avança malgré lui, malgré toute raison, toute sagesse. Le voici à portée de la vue. À travers les ramures d'un baobab, il voit une troupe d'êtres noirs, velus, de grande taille, mais indéterminables encore. Il *faut* approcher, il *faut* voir. Toute prudence l'abandonne ; sa curiosité est devenue une ivresse, une auto-suggestion : rien ne le fera reculer. Il épie, il s'oriente. Là-bas apparaît un tronc énorme, creux, fissuré ; son œil de botaniste lui dit qu'il existe d'autres fissures, dans la direction opposée, révélées par des effets de lumière et par lesquelles il pourra observer l'étrange pandémonium.

Que faire pour passer inaperçu ? Et le flair des anthropoïdes ne le découvrira-t-il pas, même si, leur regard ou leur ouïe ne perçoivent sa présence ?

Il osa espérer. Il se dit que la foule même qu'ils faisaient, d'odeur animale forte, dissimulerait sa faible odeur d'homme blanc, vêtu d'habits qui le diminuaient encore. Et sans plus ratiociner, il s'abandonna à l'aventure. Rampant de souche en souche, de plante en plante, de fût en fût, il se rapprocha de l'arbre creux. Plus de la moitié du chemin fut ainsi parcourue. Soudain, il eut un violent battement de cœur. Le silence s'était fait.

Des têtes noires, des yeux brillants se tournaient dans sa direction. Il se fit un épouvantable silence.

- Je suis trahi ! songea-t-il.

Aplati contre terre, il attendit, résigné, comprenant qu'il ne pourrait pas fuir, se dissimulant toutefois avec soin.

Du reste, plus un doute, les grandes bêtes noires, accroupies, dans des poses de meeting, c'étaient bien les hommes des bois géants, les terribles gorilles de Kyamo. Deux minutes coulèrent, puis une voix mugit, d'autres suivirent. Aglave, avec une joie profonde, constata qu'on ne l'avait pas vu.

Ils sont assez les maîtres de la forêt pour ne pas se troubler vite. Depuis tant de siècles de domination, comme leur sécurité doit être grande ! Immobile, il les admira. C'étaient des colosses, de superbes organismes musculaires. Certains devaient avoir trois fois le poids d'un homme, quoique leur hauteur dépassât à peine la moyenne humaine. Mais leurs jambes étaient courtes, leur poitrine énorme, profonde, herculéenne. Leurs bras devaient étouffer les lions, terrasser les rhinocéros.

Aglave se sentit un singulier orgueil. En ces bêtes athlétiques, il fut heureux de reconnaître le prototype de l'homme primitif, il fut heureux de se dire que notre ancêtre n'avait pas été, à l'origine, l'animal faible, nu, désarmé, des vieilles théories, mais un redoutable adversaire physique des grands fauves. Nos aïeux d'avant la Parole furent puissants de muscles, formidables dans la lutte corps à corps, avant de dominer le monde par le cerveau. Sans affirmer que leur pouvoir

de combat immédiat fût à la hauteur de leur victoire intellectuelle, sans dire qu'ils furent la bête souveraine, ils furent du moins parmi les bêtes les plus fortes...

Hanté, à travers son émoi, par ces réflexions, Alglave avait cependant repris son rampement vers l'arbre creux. Il y arriva sans nouvel encombre. Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arbre était fissuré autant qu'il fallait pour voir tout ce que feraient les gorilles. Il s'y glissa, il s'y tapit dans un coin obscur, il contempla la scène extraordinaire que, plus tard, il nomma le grand conseil de l'homme des bois.

### III

Spectacle extraordinaire, en effet. Dans un espace de dix à douze ares, le terreau de la forêt était nu, couvert de quelques mousses, de quelques menues plantes, et cet espace elliptique, sous les branches des arbres d'alentour qui interceptaient en grande partie la lumière, formait une espèce de hall naturel.

Là se tenaient accroupis une multitude d'hommes des bois, environ quatre cents, tous mâles, tous adultes. Une manière d'ordre présidait à leur groupement, comme aussi à leurs attitudes. Tantôt l'un, tantôt l'autre, faisait des gestes réguliers, que les yeux de tous suivaient attentivement. Des cris accompagnaient ces gestes, cris qui portaient, évidemment, les caractères soit de l'approbation, soit de la désapprobation. À voir le jeu des physionomies, la répétition de certains mouvements, Alglave ne douta pas qu'il n'eût devant lui une espèce de grand conseil de ces bêtes singulières. Pendant les silences, c'était un visible recueillement, des contentions d'esprit, tout l'aspect d'une assemblée humaine dans une circonstance importante. Sans doute, les faces étaient presque canines, les mâchoires énormes et proéminentes, le front fuyant et peu ample, mais tout cela n'infirmait pas la relative intelligence de l'ensemble : Alglave se souvint d'avoir rencontré des Africains aussi éloignés en apparence du type homme que ces anthropomorphes...

Que discutaient-ils ? Quel péril à conjurer ? quelle expédition, quelle œuvre en commun ?

Alglave ne pouvait d'aucune manière le conjecturer, mais certes la chose en dispute devait être importante. Le seul indice probant était un indice de direction. En effet, les mains, les visages se tournaient fréquemment d'un même côté, à peu près vers le sud.

- Est-ce un ennemi, un phénomène... quelque aventure heureuse ou malheureuse ?

Qu'il eût été intéressant de le savoir ! Mais quant à prétendre deviner, Alglave se persuada vite que c'eût été vain : pour embryonnaire, ce langage de l'homme des bois devait exiger de longues périodes d'étude. Quant à douter que ce fût un langage, non ! Le naturaliste, expert aux nuances de la vie, démêla avec certitude des retours de combinaison, une mathématique des doigts et des bras bien simple si on la compare à la subtile mimique de nos sourds-muets, mais bien savante et complexe par rapport à tout ce qu'on observe parmi les mammifères supérieurs.

Ah ! oui, qu'il eût été intéressant de le savoir. Quel enseignement profond sur l'origine du langage ! quelle page à joindre au beau livre de la préhistoire inscrit dans les couches de la terre !

- Je serai des leurs, résolu Alglave... quel que soit le sacrifice de dignité que j'y doive faire... dussé-je être le plus humble de leurs serviteurs... leur chose... leur esclave... et je saurai !

C'était simple à dire. Mais comment y parvenir ? En se livrant, en se faisant volontairement leur captif ? Y consentiraient-ils seulement ? Ne le déchireraient-ils pas, surtout s'il osait paraître à l'heure (sans doute sacrée) du conseil ? Ou, s'ils dédaignaient de le mettre à mort, ne le chasseraient-ils pas piteusement de la forêt ?

Ces réflexions coururent en désordre par le cerveau d'Alglave. Elles ne le découragèrent pas. L'autosuggestion scientifique, l'état hypnotique de Pline périssant dans l'éruption du Vésuve, le tenait solidement. À peine s'il songea une seconde à reculer, préoccupé seulement de tourner les obstacles.

Comme il rêvait, projetait, il entendit, tout près de lui, un léger grattement. Il se tourna, il vit, dans la demi-ombre, une espèce d'enfant noir, un petit anthropoïde qui fixait sur lui des yeux ronds et craintifs. D'où venait-il ? que faisait-il là ? Il n'eut pas le temps de s'en rendre compte : l'enfant venait de pousser un cri, cri d'effroi provoqué par un mouvement de tête du naturaliste. Aussitôt, il se fit un silence dans le rond-point du conseil. L'enfant répéta son cri. Les hommes des bois se levèrent, une douzaine se précipitèrent vers l'arbre creux. Alglave n'attendit pas qu'ils le surprissent au gîte ; il voulut les recevoir au grand jour. Il sortit de son abri, après avoir écarté doucement l'enfant anthropoïde, et se tint dans une altitude paisible, résignée, évitant, selon le conseil des nègres, de lever les yeux sur les arrivants.

Soudain, il se sentit soulevé de terre, il étouffa dans une étreinte irrésistible. Il crut sa dernière heure venue, il porta machinalement la main à sa poche pour chercher un revolver. Des hurlements s'élevèrent, l'étreinte formidable se desserra un peu.

Alglave, entre ses paupières mi-closes, observa. Il était environné d'une multitude agitée, curieuse, de têtes noires, où apparaissaient des mâchoires puissamment endentées et qui, à ce moment, semblèrent féroces et sanguinaires. Sa vie n'appartenait plus qu'au hasard. Quoi qu'il tentât, son effort serait misérable, piteux, inutile. Son extermination par les mains d'un seul de ces géants ne prendrait pas une demi-minute.

Il eut alors la singulière sensation notée par Livingstone sous la griffe d'un lion : un effarement si grand qu'il en abolissait la terreur, une *impossibilité* de souffrir du péril.

Il entendait, il voyait un débat s'engager à propos de lui ; quelques mains musculeuses s'avancèrent avec menace, puis il y eut répit. Un homme des bois colosse parmi ces colosses s'avança. Il fit quelques gestes d'apaisement à la foule, il parla, il discourut. Le calme se fit. Celui qui tenait le prisonnier l'emporta vers la clairière. On le déposa sur le sol.

Graduellement, il revint à l'émotion lucide, à l'angoisse de ce qui allait se passer.

Il remarqua qu'il était l'objet d'une curiosité intense. Jamais pareil être n'avait paru dans la forêt Kyamo. Ses cheveux blonds, son pâle visage, ses vêtements gris pâle, sa casquette à double visière, tout en faisait pour des gorilles une bête extraordinaire, une bête mystérieuse, inconnue de toute éternité dans leurs pénombres sylvestres. Le nègre leur était familier ; ils l'avaient combattu, maintenu hors de leur domaine, ils devaient le considérer comme un rival moins redoutable que le lion.

Mais celui-ci, d'où est-il ? comment est-il arrivé ? Menace-t-il la sécurité de la race ? Et une inquiétude apparaît sur les lourds visages.

Faut-il, ne faut-il pas le sacrifier ? Faut-il le tuer, le chasser avec dédain ou le garder en servitude ?

Ces questions furent agitées – avec, sans doute, des arguments bien indéfinis, mais enfin elles le furent (du moins c'était la pensée d'Alglave). Enfin, un homme des bois approcha, sembla vouloir se livrer à quelque suprême violence. Terrassé, les bras maintenus, Alglave se sentit sans force. Il baissa les paupières, il attendit. Aucun coup ne tomba. Celui qui menaçait fut écarté par ses compagnons. En rouvrant les yeux, le naturaliste comprit à l'attitude de tous que, provisoirement, son existence était sauve. On le transporta hors de la clairière, on l'étendit entre des racines, sous la garde de deux anthropoïdes, et ses membres furent enchevêtrés en manière de cordes par des lianes.

Il entendit, au loin, que le conseil continuait sa séance. Son incertitude était profonde, sa tristesse amère, et pourtant il ne regretta pas encore de s'être livré à cette ténébreuse aventure ; sa curiosité de savant persista, se compliqua, avec cette ténacité d'illusion qui a, de tout temps, caractérisé les féconds chercheurs.

## IV

C'est au matin. L'aurore resplendissante et rapide a passé, l'astre de vie a gravi le firmament, le jour est venu. La forêt semble finir, mais ce n'est qu'une illusion : le vaste fleuve qui passe, qui s'étend, en largeur, presque aux limites de l'horizon, perce Kyamo ; mais ne la limite pas ; elle continue au loin sa grande vie végétale. On peut voir sommeiller de monstrueux crocodiles sur les rives, planer de grands vautours dans les altitudes bleues, des hippopotames flotter lourdement sur les eaux verdâtres. Une autre vie, plus sournoise, parasitaire, cachée, opulente, belle, sinistre ou joyeuse, se devine parmi la fécondité des végétaux.

Sur un des replis des rives, les anthropoïdes se tiennent en campement. Leur nombre est considérable : ils sont mille peut-être, et parmi eux, humble, voici l'homme d'Europe, le pâle prisonnier.

Alglave est nu : on a déchiré ses vêtements. Il a faim, car on le nourrit à peine de rogatons. Il est las, car on lui laisse peu de repos, on trouble perpétuellement son sommeil.

Le roi des êtres terrestres est humilié, écrasé par le splendeur des anthropoïdes, par leur force colossale, par leur haine, mais non par leur mépris.

Le premier jour de captivité, après que la vie lui eut été définitivement laissée, ses maîtres furent plus curieux que cruels, dédaignèrent sa faiblesse. Mais à certains de ses mouvements, de ses gestes, de ses attitudes, il leur inspira de l'inquiétude. Leur instinct devinait en quelque sorte qu'il était, lui, l'inconnu, d'une race parvenue où jamais ils ne parviendraient. Ils le surveillèrent plus étroitement, pleins de mystérieuse défiance. Chaque jour il devint plus incertain s'ils ne se décideraient pas finalement à l'immoler. En même temps, ils se cachaient de lui, pour leurs actes importants, ils lui ôtaient cette possibilité de les observer à laquelle il avait fait un si terrible sacrifice.

Alglave songeait misérablement à ces choses. Après une petite marche matinale, ses maîtres et lui venaient d'arriver au bord du fleuve ; ils y avaient rejoint une nouvelle bande d'anthropoïdes, au moins aussi

nombreuse que la leur, qui semblait les y attendre.

À travers le brouhaha de ! a rencontre, les gestes indicateurs, les mimiques, Alglave comprit ce qui amenait ces êtres en ce coin de la forêt.

Là-bas, à quatre cents mètres environ du bord, on apercevait une île très longue, quoique médiocrement large : des silhouettes y gesticulaient, interpellaient les anthropoïdes du rivage. Alglave reconnut des frères de ceux-ci. Ils semblaient souffrants, maigris, en détresse, surtout les femelles avec leurs petits.

Et le drame du grand conseil s'expliquait, l'appel des gorilles à travers la forêt, les réunions, les expéditions, en même temps que se décelait une organisation humaine, une solidarité entre les divers groupes d'hommes des bois qui, de moins en moins, permettait de les confondre avec les gorilles vulgaires.

Mais par quelle aventure était échouée là-bas, sur cette île en plein fleuve, toute une tribu d'êtres qui, évidemment, ne connaissaient ni la nage, ni le plus rudimentaire procédé de navigation ?

Ce problème passionna Alglave, lui fit oublier ses souffrances. Il analysa le paysage, il suivit avec attention la discussion des gorilles du rivage (car en ce moment d'excitation, on oubliait de le surveiller). Deux caractéristiques capitales dirigèrent ses recherches : un grand roc, comme rompu fraîchement à la cime, émergé au bord du fleuve, un autre roc debout sur l'île :

- Y avait-il un pont ? se demanda-t-il.

Un pont ? construit par eux ?

- Non... Une bizarrerie de la nature plutôt, un pont naturel... et, chez les anthropoïdes, une habitude séculaire de le franchir pour aller à l'île (habitat d'une petite tribu ou campement provisoire ?)... puis, un cataclysme... l'écroulement du pont...

Il se retint de faire un geste pour ne pas attirer l'attention ; il murmura :

- Oui... oui... cent fois oui... j'y suis... C'est la solution du problème.

La mimique expressive des gorilles paraissait encore confirmer sa conjecture. Alors, il lui vint au cœur une vaste, une douce espérance.

## V

Que désiraient, en effet, les hommes des bois ? vers quel but allaient-ils condenser leurs efforts ?

Évidemment, tenter de sauver les autres là-bas, trouver un mode quelconque de communication.

- Et, se dit Alglave, sûrement ils n'y réussiront pas... Ignorant l'art de nager, incapables de comprendre l'esquif, radeau ou tronç d'arbre, car sinon, ceux de là-bas se fussent évadés, jamais ils n'atteindraient l'île... et moi je pourrais... je pourrais mériter leur reconnaissance... gagner mon droit de séjour libre.

Son cœur tressaillit. Il observa de nouveau les anthropoïdes. Son intelligence, surexcitée, interpréta les plus fréquents de leurs gestes actuels : une confuse mimique, une évaluation de distance entre les deux rocs :

- Un pont !... Ils rêvent un pont !... Pauvres diables !

Il s'assit, il attendit. Deux heures s'écoulèrent, et les gorilles s'étaient mis à l'œuvre. Ils avaient déterré l'arbre le plus élevé des environs, un arbre de plus de soixante mètres de hauteur. Lentement, maladroitement, ils l'avaient hissé au sommet du roc :

- Ah ! les enfants ! se dit Alglave, ils vont essayer de le faire toucher par l'autre bout à l'île...

Tout à la fois, il s'apitoyait sur leur ingénuité et la trouvait merveilleusement intelligente pour des anthropoïdes :

- De vrais hommes, après tout... car l'idée du pont existe en eux... et qu'importe qu'ils ne sachent calculer la largeur de l'abîme ?

L'arbre fut redressé, mais sans appareil, sans essai de leviers ou de lianes-cordes, par simple traction sur ses énorme : racines et par la vigueur indomptable des travailleurs. Ensuite, lentement, après l'avoir orienté, on le laissa tomber. Il tomba, il croula dans le fleuve. Il y eut une clameur rugissante, furieuse, puis un découragement morne, une douloureuse taciturnité.

Alors, Alglave s'avança.

Il s'avança vers le groupe de ceux qui venaient d'échouer dans leur tâche, et vers leur chef, celui que, depuis son séjour parmi les gorilles, il avait reconnu comme le plus intelligent.

D'un geste expressif il montra l'île, à trois reprises, puis il se montra lui-même, et il recommença ; il établit une coordination de gestes entre lui et l'île, il fit vaguement comprendre qu'il voulait faire quelque chose pour ceux de là-bas. Curieux, avec aussi quelque défiance, tous le regardaient. Il insista, puis il marcha vers un arbre tombé, il chercha une pierre pointue sur le rivage, il se mit en devoir de détacher des branches.

Il y eut, entre tous les gorilles, une série de conversations gesticulées, et l'impression qu'avait voulu faire naître Alglave se propagea : une vague espérance.

Quand il eut détaché une première branche, il réussit à se faire partiellement aider : il frappait, entamait, et les hercules gorilles arrachaient, en la tordant, la branche. Il travailla ainsi jusque vers les deux tiers du jour, puis se trouva posséder une cinquantaine de branches qui, jointes à quelques vieux troncs de saules, pouvaient constituer un radeau. Il était allègre, plein d'espoir ; ses apprentis étaient devenus rapidement plus adroits qu'au début. En outre, on lui avait distribué de la nourriture.

Il alla ensuite chercher des lianes. Tout de suite il eut des centaines d'assistants. Puis, il lia ensemble les pièces du radeau, se faisant apporter les branches et les troncs de saule. Cela dura jusqu'à trois heures avant le crépuscule du soir.

Et le radeau fut construit.

Alors, faisant aux anthropoïdes un grand geste d'allégresse, il recommença, obstinément, à montrer l'île.

## VI

Ici se présentait la difficulté capitale de son pro- jet : décider un des anthropoïdes à l'accompagner sur le radeau. Car de partir seul,

de se présenter aux échoués sans intermédiaire, c'était trop évidemment exciter leur défiance. Pourquoi se résoudraient-ils à risquer ce qu'aucun de leurs frères de la rive n'aurait osé risquer pour venir à leur secours ?

Alglave essaya d'exprimer cela. Il ne fut pas compris. Faisant alors mettre le radeau au fleuve, non sans peine, non sans risquer des malentendus et des mauvais traitements, il le manœuvra d'une godille grossière, s'éloigna de la rive, puis y revint. Un linéament de prescience parut se faire dans l'esprit de quelques-uns, et Alglave, dix fois, vingt fois, montra l'île et le radeau alternativement, imita le mouvement de godille, l'avance de l'esquif sur l'onde.

Une fois de plus, il se fit une compréhension vague. L'anthropoïde le plus intelligent semblait songer à courir le risque. Mais sa profonde terreur de l'eau le retenait évidemment. Remontant en radeau, Alglave évolua, quitta la rive, y revint, montra de vingt manières la sécurité de cette navigation primitive. Alors, lentement, avec une hésitation, une angoisse évidentes, avec les mouvements frileux d'un enfant qui trempe son pied dans l'eau, le chef gorille descendit sur le radeau :

- Ah ! enfin ! pensa Alglave...

Il lui monta par la tête un sentiment d'orgueil, une satisfaction de savant qui a triomphé de la rebelle matière. Tandis qu'il lançait de nouveau son embarcation, il souriait, il songeait qu'il avait su faire tourner, au profit de ses projets, ce hasard auquel il rêvait dans l'intérieur de l'arbre creux.

Doucement, le radeau approcha de l'île, avec une dérivation point trop considérable. Le compagnon d'Alglave, d'abord nerveux, agité, tremblant, se rassurait par degrés. Son œil intelligent observait les mouvements de l'homme, établissait une relation entre ces mouvements et l'avance de l'esquif. Une sympathie naissait aussi, née de ce qu'il y avait d'extraordinaire pour le gorille dans une telle aventure. Alglave sentit qu'il acquérait un camarade, un protecteur, peut-être un élève.

Enfin le radeau aborda, et tandis qu'on l'amarrait dans une crique, une foule d'êtres hâves, fiévreux, impatients, se pressa tout autour :

- Ne nous inquiétons plus, pensa Alglave... c'est *lui* maintenant qui expliquera toute l'aventure.

En effet, le compagnon se mit à haranguer, du geste, ses congénères. Un solennel silence s'établit. Les faces maigries, les yeux dilatés se fixaient sur lui avec une acuité intense. Et la scène ne manquait pas de grandeur. Il sembla que ces infortunés fussent un peu affinés par la souffrance, qu'ils comprissent plus vite tout ce qui avait rapport à leur sauvetage. Ce qu'ils comportaient d'humain se marquait mieux en eux qui avaient connu l'horreur des détresses, l'épouvante de l'abandon. Leurs âmes avaient passé par ces secousses suprêmes où l'animal puise des ruses nouvelles ou des notions plus fines.

En moins d'un quart d'heure, une douzaine étaient décidés à être du premier retour à la rive. Alglave les disposa soigneusement au centre de l'embarcation, démarra avec des précautions infinies. Un recueillement attentif accompagna ce départ. Les passagers, à part un grelottement d'effroi, se soumettaient aux recommandations du chef gorille. Et l'on fila vers la rive, sans hâte.

Un quart d'heure s'écoula. L'eau était paisible, presque étale, le tangage du radeau très faible. La rive fut facilement atteinte.

Alors s'éleva une rumeur immense, un brouhaha sauvage, joyeux, frénétique. Alglave était entouré, caressé par des mains colossales, en proie à des étreintes amies. Toute haine, tout défiance avaient disparu

contre la bête pâle et mystérieuse qui sauvait de la mort les hommes des bois naufragés.

## VII

Le début de la nuit. Une lune, vague et vaste, à peine vient de paraître à la base de l'horizon. Elle est semblable d'abord à un globe de laine rouge, puis à un métal dépoli, puis à un disque aigu qui se dore et s'argente. Alglave rêve au bord du fleuve. Ses vœux sont remplis, Il est devenu l'hôte sacré des anthropoïdes, l'être qu'on respecte, admire et à qui, peut-être confusément, on rend un culte ! Il peut les étudier sans souci, sans hâte ; et quel livre adorable s'édifie dans sa tête, à mesure que ses observations augmentent ! Par lui, le poème merveilleux de l'homme tertiaire sera révélé, non pas le poème d'imagination, - si beau puisse-t-on le concevoir, - mais la haute, la religieuse, la divine vérité. Par lui, on pourra deviner ce que furent ces âges de l'enfance cérébrale où un être fut élu parmi les êtres, pour prendre place au-dessus de toutes les bêtes.

Et ce rêve est plein de bonheur, plein de tendresse : il aime ces frères de notre précurseur préhistorique, il aime leur forte sauvagerie, leur fière lutte contre la mort de l'espèce ; il voudrait fervemment trouver quelque moyen de leur conserver les profondeurs de Kyamo contre l'envahissement des explorateurs, contre la rage conquistadore des Européens.

Il se perd dans ce songe ; la lune monte en se rapetissant à mesure que sa lumière augmente. Des bêtes se lamentent au fond des forêts ; les rumeurs du fleuve sont semblables à une vaste et intermittente respiration.

Et Alglave se sent envahir par une sérénité aussi calme, aussi délicate, aussi charmante que le tremblement des rayons parmi les feuilles des saules.



La Contrée prodigieuse des  
cavernes ►

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/II

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 33-80).

◀ Les Profondeurs de  
Kyamo

La Contrée prodigieuse des  
cavernes

Le Champion ▶

## LA CONTRÉE PRODIGIEUSE DES CAVERNES

À Ed. Picard.

### I

Le bateau sillait dans la nuit sans nuages.

Sur l'immense rivière vierge il venait, à travers les forêts, une pâle lumière orangée, bleuie aux pénombres. Près du rivage, où s'avancait l'embarcation, les lueurs étaient tissées, tramées, tremblantes, tantôt en mares légères, tantôt en treillis féeriques ou en réseaux fins comme une cotte de mailles. Au loin, elle tombait avec une sérénité divine ; et les grandes eaux, d'abord comme teintes d'une vapeur phosphoreuse, lentement allaient vers un bleuissement d'acier frais, une scintillation de milliards de glaives.

La vie féconde et monstrueuse se devinait dans la rivière. Tantôt un saurien filait au long des rives, effrayé dans son sommeil ; tantôt quelque tapir fuyait l'ennemi au fond du royaume des ondes. Quant aux petites vies, elles étaient effroyables de nombre et de mystère.

Mais en somme, sur les flots, c'était un demi-silence. À cause des rumeurs, les forêts semblaient autrement puissantes, belles et sinistres. Là, c'était la guerre éternelle, les conjonctions furtives de l'amour, l'embuscade carnivore, la poursuite, la terreur, le génie de l'attaque et de la défense dans une formidable liberté. Par-dessus tout, le même besoin des faibles et des forts, la faim : pâture ou proie.

Le bateau électrique glissait avec une douceur singulière, à peine une légère palpitation de rouages. D'un long rai de lumière blanche, il explorait tout autour.

Trois hommes se tenaient à la proue, un quatrième manœuvrait le gouvernail.

L'un d'eux, personnage trapu et bref, murmura :

- Eh bien ! il avait raison le vieux cacique... après la navigation presque insurmontable du début, nous voici dans de larges et belles eaux... à peine obstruées par intervalles...

- Profondes, abondantes... alors que là-bas, au confluent avec les Amazones, la rivière est considérable en vérité, mais pauvre en débit...

Celui qui venait de répondre dessinait une silhouette voûtée, aux bras longs, la tête chauve, luisante dans les reflets de la lune. Sa voix était obscure et brisée, faite pour chuchoter dans le silence des salles d'étude :

- Vous vous rappelez les paroles du vieillard ? fit le troisième. « La rivière vient des lacs qui sont au coucher du soleil... elle est d'abord plus vaste que la Mère des rivières... mais la terre la boit par trois grandes bouches... et à chaque fois l'eau diminue... »

La tête longue et fine, encore allongée par une barbe soyeuse, celui-là parlait puissamment, le geste fort, les yeux rapides, haut de stature et la poitrine profonde.

- Mais alors, fit l'homme voûté, nous avons déjà dû dépasser sans la voir une de ces *grandes bouches* qui boivent la rivières.

- Celle, sans doute, s'écria la tête longue, qui est invisible... mais *la deuxième s'ouvre dans un rocher*... c'est une caverne...

Le personnage trapu dit avec une teinte d'ironie :

- Ce sont des allégories, peut-être ! Le vieux cacique ne nous a-t-il pas malicieusement fait un cours de cosmogonie indienne ?... Du reste, nous n'y perdons rien, nous sommes en terre vierge... et d'aucun géographe connue !

- Moi, je crois ! dit avec une espèce de colère la tête longue... je crois à ce pays étrange des eaux souterraines où l'arrière-aïeul du cacique a failli périr !...

- Nous verrons, Alglave !

- Mais vous oubliez le prisonnier que nous a donné le cacique ! répliqua Alglave... L'homme capturé sur la tribu qui vit sous la terre...

- Eh bien ! jusqu'à présent le prisonnier n'a pas reconnu le pays.

- Patience ! Il a été dit qu'il ne doit le reconnaître que vers la *deuxième bouche* !

Alglave se mit à chanter une mystérieuse incantation indienne, et le bateau continua sa route sur la grande rivière. La lune était plus haute. Elle s'apercevait par les frondaisons, ferme, comme aiguisée sur ses bords. L'immense bataille continuait à retentir dans la vastitude des forêts. Alors, deux des interlocuteurs descendirent dans l'entrepont pour dormir, tandis que l'homme à la tête longue demeurait seul avec l'homme de la barre.

## II

Alglave se tenait à la proue, explorant la rivière de son œil profond et sûr comme celui des condors. Une rêverie aussi mystérieuse que la nuit sur ces contrées vierges traversait son âme. Intense était son désir que la légende du vieil Indien fût véridique. Toute son âme s'en émouvait, s'y attachait, car, quoique homme d'action, plein de force pratique et de prévision, il était plus poète que ses compagnons d'exploration. Et il se répétait la légende vague et belle :

« Il y a des pays sous la terre... où coulent de longues rivières... où poussent des herbes et des bêtes pâles... des oiseaux aveugles et des

vampires blancs... Quelquefois, il y court une lumière de lune... qui marche... qui s'éteint après un temps... puis tout est de nouveau dans les ténèbres... »

- Pourquoi la légende serait-elle menteuse ? N'est-il pas des rivières souterraines, même dans nos vieux pays d'Europe ? N'est-il pas des animalités étranges et peu étudiées encore ? Pourquoi - ici où tout est immense et libre - où les rivières sont de grands fleuves... pourquoi les pays souterrains n'auraient-ils pas une envergure analogue ?... Et quels délectables mystères... quels poèmes magnifiques de vie en dehors de la vie de surface... quel prodigieux terroir de nuit, de faune et de flore merveilleuses ont pu se conserver dans les entrailles de la terre !

Il rêvait à cette autre légende qui lui avait, huit ans passés, été dite par le chef nègre, le vieillard d'Ouan-Mahléi : elles s'étaient merveilleusement réalisées, les prédictions de l'Africain ; pourquoi celles de l'Indien rouge seraient-elles menteuses ? Un doute, cependant, le hantait : d'aussi rares aventures peuvent-elles deux fois arriver à un même homme ? Deux fois la vieille terre lui offrirait-elle le spectacle délicieux d'un coin de grande animalité inconnue ? « Pourquoi pas ? se dit-il... N'ai-je pas, quinze ans durant, sans relâche, parcouru la planète ? N'est-ce pas une récompense de mon éternelle rôderie et aussi de mon obstination à poursuivre jusqu'au bout le sens contenu dans les légendes des aborigènes de chaque contrée ? »

Tandis qu'il songeait à ces choses, il scrutait fréquemment le rivage, espérant y voir apparaître le rocher et la *Bouche de la Terre*. Mais il ne voyait que les rives sinueuses, la forêt, des formes indécises de grands fauves et d'herbivores :

« La nuit serait dure... seul là-bas, dans la terrible lutte pour l'existence... jaguars... anacondas... crotales ! »

Il eut un frémissement d'aise à se sentir abrité sur le bateau électrique, si bien organisé, si bien approvisionné, si confortable. Non qu'il n'aimât l'aventure et que, surtout, il ne fût d'une téméraire bravoure. Mais les plus héroïques aiment à se sentir à l'abri devant un magnifique poème d'angoisses et d'épouvantes.

Une île dessina sa proue mince dans la clarté lunaire. Alglave concentra toute son attention à commander la manœuvre à l'homme de la barre. À mesure que le bateau approchait, des obstacles apparurent, des débris, des troncs d'arbres déracinés, maintenus par les longues végétations fluviales. Le passage devint difficile, il fallut ralentir la marche.

Et la lune éclaira une solennelle perspective : l'île avec de hautes futaies penchées sur l'eau, les lianes, les roseaux de ses bords, tous les détritiques d'une indomptable végétation, et des profils extraordinaires sur des coins de firmament argentin, des trouées pareilles à des cavernes, de grands palmiers plus hauts que les plus hautes frondaisons, planant dans le tiède éther - l'eau reflétant ces splendeurs confuses, tendrement clapotante contre la rive effritée, emportant le terreau et les racines.

Avec cela, une demi-ténèbre majestueuse, la lune tamisée par les grands feuillages, je ne sais quelle menace épandue, quelle sévérité de la nature intimant à l'homme de ne pas avancer plus loin.

Et de fait, le passage devenait de plus en plus âpre.

D'abord, il fut relativement aisé à la fine proue du bateau de se frayer une voie parmi les obstacles, mais bientôt un enchevêtrement inextricable de plantes marines et de grands troncs morts rendit l'avance pénible et peut-être périlleuse.

Alglave fit ralentir la marche ; il devint évident qu'il encourait une grosse responsabilité à agir seul. La sauvage nature semblait pleine d'embûches ; aussi loin que l'œil du pilote pouvait suivre les rais du fanal électrique, c'était une suite ininterrompue de ruines végétales flottant par la rivière.

Sur quelques-unes, des monstres aquatiques dormaient ou se mouvaient avec lenteur, et l'on apercevait un vol d'oiseaux de nuit, on entendait des murmures proches, des soupirs, des grognements de bêtes mêlés à la lente mélodie des eaux et des ramures. Au reste, le navire avait dérivé. Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres du bord de l'île, sous l'ombrage d'énormes arbres penchés sur l'eau.

Comme Alglave faisait définitivement stopper le bateau et qu'il se décidait à appeler ses compagnons en conseil de guerre, une ombre bondit sur le pont, une large silhouette.

Le barreur poussa un cri d'épouvante,

Alglave, le revolver au poing, prêt à l'attaque ou à la défense, regarda. Dans l'indécise lueur, il vit un être humain, de taille plutôt petite, très trapu. Le barreur, son premier saisissement passé, avait à son tour tiré son revolver et visait l'homme :

- Arrêtez ! fit Alglave, il n'a pas l'air agressif !

Effectivement, l'être humain se tenait dans une pose suppliante, montrait le fleuve d'un air effaré. Alglave suivit la direction de son geste.

### III

Sur une manière d'îlot, dans un rai de lune, se tenait un monstrueux et splendide jaguar. La bête demeurait immobile, surprise. Elle était évidemment entre le désir de poursuivre sa proie et l'inquiétude de la lanterne électrique. Sinon, rien ne lui eût été plus facile, en quelques bonds sur les fûts d'arbres dont l'eau était obstruée, que d'atteindre l'embarcation.

Alglave profita de l'hésitation du fauve pour prendre un fusil dans une manière de cabine près de la proue ; il fit signe au fugitif de ne rien craindre, et, le rifle à l'épaule, il admira la bête. De proportions égales à celles d'un tigre ordinaire, un peu plus basse sur pattes, elle représentait les forces royales de la nature, le magnifique effort de la vie de lutte. À l'aise dans sa peau souple, mi-accroupie, rien que son attitude exprimait la vélocité, l'adresse féroce et pleine de grâce, l'habitude de la victoire. Presque inaccessible à la terreur, Alglave ne pressait pas immédiatement la détente, n'aimant pas à tuer les bêtes superbes, les poèmes de l'énergie.

Mais le sauvage l'approcha, le toucha, montra vers la droite de l'îlot. L'explorateur aperçut trois autres jaguars :

« Ah ! diable... » songea-t-il.

Son cœur battit, cette fois, du sentiment d'un péril profond, en même temps qu'il s'étonnait de voir réunis plusieurs de ces grands fauves qui, de coutume, vont par couples et non par troupes. Mais, quelle que fût la raison de cette anomalie, le danger était là, terrible dans ces forêts où quelques essaims d'indigènes mal armés et misérables n'ont pas donné au jaguar le sentiment de la puissance des hommes. Vainqueur perpétuel, il a la certitude de sa force, de son incomparable

supériorité sur toute la création, – lui que le voisinage des tribus belliqueuses ou des blancs, en d'autres régions, rend circonspect et même lâche.

D'une voix stridente, Alglave donna l'alarme, puis il visa attentivement le grand jaguar entre les deux yeux.

Mais, comme il ne pouvait se décider à lâcher la détente, une détonation éclata.

C'était l'homme de la barre. Épouvané de la vue du fauve, il avait saisi son revolver et il tirait. Trois coups se succédèrent ; blessé légèrement, le jaguar bondit avec fureur jusqu'au bord de l'embarcation.

Accroché des griffes, d'un tour de reins il se trouva sur le pont, à quatre pas d'Alglave.

« Tu l'as voulu ! » songea intérieurement l'explorateur.

Vivement, il tira, mais juste au moment où la bête sautait sur lui. Sa balle, au lieu de pénétrer dans le crâne, brisa une mâchoire du fauve qui arriva sur lui, en foudre.

Ses amis, qui montaient en ce moment, le crurent perdu. Il roula sur le sol, mais de biais, mal touché. Aussi rapide que l'effroyable adversaire même, il se retrouva en face des griffes meurtrières.

Alors, dans deux ou trois de ces mouvements que l'œil ne mesure pas, que la photographie instantanée seule décompose, il y eut une mêlée, le coup de marteau d'une crosse, – et l'on vit le jaguar étendu, Alglave debout. Un coup de revolver acheva l'animal.

– Ce n'est pas fini ! s'écria le vainqueur.

Il montrait les autres jaguars, menaçants, sur l'ilot.

Un des explorateurs tourna vers eux la projection du fanal électrique ; les grands rais bleus les effarèrent.

– Ils ont l'air intimidé ! fit l'homme chauve.

– Ils le sont, Fugère, répondit Alglave... et très probablement, si personne ne tire et les blesse, ils n'oseront nous attaquer !...

En ce moment même, deux détonations retentirent, du fait de deux hommes d'équipage montés en même temps que les explorateurs. Un des jaguars, blessé, une femelle, bondit furieusement, droit au bateau, suivie vite par son mâle. Alglave arrêta net la femelle d'une balle dans le crâne. Le mâle s'arrêta avec un miaulement formidable, puis rebondit. Une fusillade s'éparpilla dans l'eau, autour de lui, sans l'atteindre, et tout à coup il apparut sur le pont, avec une vitesse prodigieuse. Un homme fut projeté sur le plancher, sous les pattes colossales !

– À la tête ! cria Alglave.

Préchant d'exemple, il braqua son revolver, puis hésita. L'homme terrassé poussait des hurlements d'épouvante, tandis que la bête monstrueuse hésitait, se voyant environnée d'adversaires, stupéfaite. Et il était périlleux de tirer, par la crainte d'atteindre l'homme.

Cependant, avec un courage rêveur et attendrissant de gaucherie, Fugère s'était approché assez près pour tirer. Sa balle traversa de part en part le cou de la bête, et presque en même temps il fut à son tour culbuté, secoué comme une guenille, et l'on vit, sous ses vêtements lacérés, sa poitrine pénétrée par les poignards aigus des griffes. Il ne se défendait pas, hypnotisé, se sentant infiniment faible, si faible qu'il se résignait, n'éprouvait pas d'épouvante.

Mais ses amis se précipitèrent, et tout à coup l'animal, criblé de balles, roula sur le savant, l'écrasa de son poids :

- Mort ! s'écria Alglave qui, par précaution, lui envoya une dernière balle dans la tempe.

Rapidement on délivra Fugère. Sa blessure était assez profonde, ayant déchiré un des muscles pectoraux, mais point dangereuse :

- Je l'ai échappé belle ! fit-il en souriant.

Les explorateurs, les hommes d'équipage s'entre-regardèrent, avec l'étonnement de ce drame : leur bateau, jusqu'alors, avait été une sauvegarde absolue contre l'animalité des rives et de la rivière.

- Le quatrième jaguar a disparu ! fit Alglave, tout en procédant à l'examen attentif de la blessure de son ami...

- Oui, répondit le troisième compagnon, mais, en somme, nous avons couru un danger des plus sérieux... et qui pouvait être évité si personne n'avait tiré... le fanal eût suffi à tenir les fauves à distance...

- C'est vrai, Véraguez ! reprit Alglave... mais qu'est devenu celui qui nous a amené l'aventure ?

- Le voici ! fit un des hommes d'équipage.

Le sauvage, invité du geste, s'avança. L'on vit un homme trapu, au regard de nyctalope, au visage très large, grisâtre, le front en angle et le menton énorme. Il articula quelques syllabes gutturales.

- C'est l'idiome même de notre otage ! dit Véraguez, qui avait de pénétrantes facultés polyglottes.

- Et aussi son type ! ajouta Fugère... Confrontons-les...

- J'ai idée, fit Alglave avec une nuance d'ironie, que le vieux cacique ne s'est pas borné à un cours de cosmogonie indienne...

Quelques minutes plus tard, on amenait l'Indien donné par le cacique. Dès qu'il fut mis en présence de l'autre, il manifesta une joie extrême et du reste partagée. Une conversation expansive s'engagea entre eux.

- Est-il de ta race, Whamô ? demanda Véraguez en dialecte akatl.

- Il est de ceux qui vont dans les cavernes, pendant la saison des pluies.

- De ta tribu ?

- Non... mais d'une tribu sœur.

- Demande-lui si nous sommes loin de ton pays... et dis-lui qu'il n'a rien à craindre... ni lui ni les siens.

- Bien, maître !

Le dialogue reprit, au milieu de l'intérêt de tous. C'était une langue âpre, sourde, avec des intonations étonnamment plaintives. Whamô dit :

- Nous sommes à deux jours de pirogue des cavernes qui ouvrent les Pays-sous-la-Terre. Les tribus sont maintenant dispersées dans les forêts et ne reviendront aux cavernes que lorsque les feuilles seront vieilles.

- L'homme de ta race veut-il nous conduire ?

Whamô interrogea de nouveau, et, dans les gestes de l'autre, on put remarquer l'acquiescement et la confiance.

- Il le peut, maître !... Sa vie appartient à ceux qui l'ont sauvé de la griffe des jaguars. Mais il faudra repasser de l'autre côté de l'île, car ici le passage est impossible.

## IV

Toute la nuit, le bateau navigua sur les eaux paisibles, de l'autre côté de l'île. Après un court repos, Alglave était revenu sur le pont, avec Véraguez et les deux Indiens. Le grand péril de naguère semblait un rêve. La fine et fière embarcation narguait toutes les embûches, invincible sur la rivière libre, dans la clarté bleue. Enfin l'aube pointa sur la forêt. Rapide, elle éteignit les lueurs de la lune basse, et la vaste rumeur de la vie diurne succéda aux épouvantes de la nuit. L'île avait disparu à l'arrière, la rivière s'élargissait encore, des rochers parurent à l'horizon. Alors, l'Indien sauvé leva le bras, murmura quelques paroles. Whamô les traduisit :

- Là-bas, s'ouvrent les Bouches des cavernes !...

Le cœur battit aux explorateurs, la curiosité intense surexcita leurs âmes. Dans la brume légère, les roches ressemblaient à un troupeau de buffles colosses accourus à l'abreuvoir. Puis la rivière apparut comme un grand lac, dilatée en cirque tout autour de la chaîne rocheuse. D'ailleurs, le bateau approchait vite. Bientôt il atteignit les premières collines.

Et le spectacle avait une magnificence tranquille et sévère : la végétation s'arrêtait presque net ; de grands espaces arides s'étendaient à la rive opposée aux rocs ; des débris calcinés, des laves, des pierres vitreuses racontaient un très ancien cataclysme, une tempête plutonienne :

- C'est bien la terre mystérieuse ! fit Alglave... la terre des belles et ténébreuses légendes !

Un nouveau geste de l'Indien l'arrêta ; ils aperçurent, dans une des plus hautes roches, un prodigieux portail, le péristyle d'un temple de géants :

- C'est ici ! fit Whamô.

Dans l'immense ouverture, on voyait se déverser la rivière, et l'on pouvait apercevoir je ne sais quelles colonnades, quelles voûtes profondes où le soleil levant pénétrait obliquement. Véraguez et Alglave contemplèrent ce spectacle avec une sorte de respect mystique :

- Voyez ! dit le dernier... l'eau entre lente... et Whamô, comme du reste le cacique, prétend qu'elle est profonde ! Nous risquons peu, en tout cas, d'y pénétrer, quitte à renoncer plus tard à l'entreprise...

- Allons ! répondit Véraguez... puisque, du reste, Fugère a comme nous consenti à en courir le risque !

Déjà le soleil dissipait les voiles pâles de la brume. Les rocs se dessinèrent avec une sombre puissance, une aridité majestueuse, et les plaines de l'autre rive, avec leurs antiques épaves désolées, âpres, éblouissantes, étaient comme ces contrées maudites où les religions virent le souvenir des colères divines.

Lentement, le bateau vira vers la caverne.

Effectivement, le courant souterrain était tranquille et profond. D'abord, le fanal éclaira des bords uniformes, des stalactites pâles, des rocs grisâtres parsemés d'éclatantes paillettes de cristaux ou de métal. Il y régnait la nuit infinie. Les rais électriques vibraient sur de troublantes pénombres ; quelque chose de confusément, de fantastiquement vivant semblait ramper sur les parois humides, ramper avec une lenteur et une patience végétales. L'eau était extrêmement noire, et réfléchissait, indécise, les formes furtives découpées par le fanal.

Sous la voûte haute, dans l'odeur froide de citerne, dans l'air immobile et saturé de vapeurs, l'âme des compagnons était pénétrée d'une grande et haute mélancolie, d'une curiosité religieuse, d'un auguste sentiment d'inconnu – et, aussi, d'une appréhension invincible, d'un indécis pressentiment qui, par intervalles, rendait leurs poitrines lourdes, contractées.

Après deux heures de navigation, le paysage – si ces fantômes de rives, entr'aperçues à la lueur roide du fanal, peuvent s'appeler ainsi – le paysage se transforma.

Les rives, d'abord fort étroites, s'élargirent. Une très pâle, très frêle végétation filamenteuse apparut, espèce de lichen barbu et de mousses filiformes, et dessina des jardins d'argent mat, des fourrés de filigranes couleur de chanvre, des pâturages blancs. De-ci de-là s'enfuyaient, hors du cône de lumière, des bêtes pâles aussi, des marsupiaux au pelage couleur de cinéraire maritime, des rongeurs géants, des oiseaux rapaces, nocturnes, au vol doux, aux ailes cotonneuses, et quelques insectes de grande taille, comme saupoudrés de craie.

En même temps la température s'élevait, de douze degrés montait lentement à vingt, à vingt-cinq, à trente.

– Ferons-nous une descente ? demanda Véraguez.

– Ce n'est pas mon avis ! répondit Alglave... Je pense que nous devons d'abord pousser la reconnaissance aussi loin que possible... noter les grandes lignes de ce merveilleux terroir... Plus tard, fallût-il faire une série d'expéditions, nous pourrions procéder à des études de détail !

– C'est juste.

Bientôt Fugère, malgré sa blessure, monta près de ses amis, et, des heures durant, ils restèrent admirer la miraculeuse contrée souterraine. Elle s'agrandit, elle se développa. La végétation, toujours pâle, devint plus forte.

Des fougères chlorotiques, presque des forêts, élevèrent d'élégantes frondaisons sur les rives, des rongeurs gigantesques se montrèrent, à formes de rats, de rats grands comme des léopards, qui ne fuyaient pas lorsque la lumière du fanal les atteignait au loin. Il fallait le rapprochement, les rais intenses, durs comme des métaux, pour les décider à la retraite. Les marsupiaux semblaient plus rares, les rapaces nocturnes aussi. En revanche, des variétés de plus en plus curieuses de chauves-souris volaient en tremblotant au-dessus des fougères, à la poursuite des insectes.

L'impression était singulière de voir aussi blanches que l'hermine ces bêtes que l'homme ne connaît que sous des couleurs sombres : roux, fauve, brun. Assez petites d'abord, elles grandissaient, elles atteignaient la taille des vampires qui vivent dans les grands bois

brésiliens. La température ne montait plus ; elle s'était arrêtée à trente-deux degrés, – et dans l'humidité, l'air peu renouvelé, cette chaleur ne laissait pas que d'être accablante.

Après le dîner (le crépuscule devait venir là-bas, aux contrées du dehors) Whamô annonça, au nom de son compagnon, que jamais les tribus de sa race n'avaient été aussi loin sous la terre, et qu'il abandonnait forcément tout rôle de guide. Il fit allusion aussi à une légende « que la rivière finissait par rouler dans un abîme où il y avait des pays plus mystérieux encore que ceux où l'on passait ».

- C'est bien fit Alglave... Pour moi, je propose de continuer...
- Jusqu'au bout ? fit le blessé.
- Jusqu'au bout, répéta Véraguez.

Et véritablement, âme de poète ou âme de savant au monde n'eussent pu résister à l'attraction féerique de ces pays de l'ombre, à ces promesses de sensations et de connaissances extraordinaires. Maintenant c'était une perspective immense : à la rive gauche, des déclivités abruptes, une farouche succession de rocs caverneux, durs granits rouges, basaltes creusés d'escaliers de cyclopes, cimes surplombantes et comme prêtes à crouler, je ne sais quelle nécropole percée de boyaux, de longs corridors qui se perdaient dans les entrailles de la terre. À droite, une véritable plaine, une forêt de fougères entrecoupée de fantomatiques champignons hauts comme des arbres, formant des clairières argentées, saisissantes, où la faune des rongeurs s'augmentait de lémuriers albinos, tristement perchés, dont parfois on entendait la plainte douce, où des hiboux blancs comme des cygnes alternaient avec des vampires livides et grands comme des aigles :

- Merveille ! merveille ! chuchotait Alglave en écrivant ses notes. Et même les hommes d'équipage restaient stupéfaits d'admiration et de terreur superstitieuse.

Tout à coup, un miracle s'ajouta à ces miracles.

## VI

C'était là-bas, au loin, le lever d'une lueur violette qui semblait s'épandre, s'élever comme une aurore, encore qu'on ne vit aucune cause à son origine. Elle vint rapide, elle teignit de féerie les plaines pâles, les plantes et les animaux, elle se posa sur la rive rocheuse dans un enchantement indéfini où se mariaient toutes les nuances du violet.

Foncée d'abord, elle s'éclaircit, elle eut bientôt la douceur d'un rayon de lune qui transparaîtrait à travers des vitraux finement teints d'indigo. À mesure, des bêtes s'enfuirent, d'autres se levèrent et les chauves-souris, les vampires blancs se mêlèrent de gros chéiroptères, couleur de plomb.

Désormais, la vue s'étendit aux limites de l'horizon souterrain, à près d'un kilomètre de perspective. Une beauté saisissante émanait des prés de lichen neigeux, des pénombres ouvertes mystérieusement, des clairières de champignons rangés en colonnades hautes comme les vieux saules chauves sur le bord des viviers. Le pâle, partout le pâle ! Le pâle plein de vie silencieuse, le pâle émergé dans la douceur alternante des ténèbres et d'une lumière lunaire, le pâle surnaturel contant un roman de prodiges, de luttes patientes loin du soleil qui là-haut nourrit la terre, le pâle conservant les formes de faune et de flore qui jadis vivaient dans l'orgueil des couleurs !...

- Cette fois, débarquons-nous ? demanda Fugère...

- Avançons encore ! dit fiévreusement Alglave... je crois que des surprises plus grandes nous sont réservées...

Cependant les deux Indiens tendaient leurs oreilles fines de sauvages et montraient un peu d'inquiétude.

- Qu'entendez-vous ? demanda Véraguez.

- Nous entendons des eaux qui roulent ! répondit Whamô...

Alglave, dont l'oreille valait presque celle d'un Indien, écouta à son tour. Bientôt, il lui parut entendre un bruit de mascaret, le choc d'un rapide ou d'une cascade...

- Attention ! fit-il... je crois que la légende aura raison une fois de plus et que nous allons atteindre l'abîme... Qu'on ralentisse la marche ! cria-t-il au mécanicien.

Émus, les explorateurs surveillèrent attentivement le courant, dardant le fanal dont les rais éclairaient mieux que la lueur mystérieuse. Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Le bruit approcha. Bientôt tous distinguèrent nettement une chute de cataracte :

- Stop ! cria Alglave... Et jetons l'ancre...

- Et cette fois, descendons ! ajouta Véraguez...

Après quelques minutes, le bateau fut à l'ancre, puis solidement amarré au rivage, du côté de la plaine. Des douze hommes d'équipage et de service, six furent désignés (ainsi que les deux Indiens) pour accompagner les explorateurs ; les six autres durent rester avec Fugère qui, pris d'un peu de fièvre, ne se sentit pas la force de suivre ses compagnons. Bien équipés et armés, munis de lanternes électriques à accumulateurs, Alglave, Véraguez et leur escorte se mirent en route.

## VII

La terre était molle, légèrement humide. Le frôlement des conifères et des fougères livides causait une appréhension légère aux plus courageux, à Alglave même. Comme la petite troupe débouchait dans un espace découvert, il apparut soudain quatre ou cinq de ces rats dont les colossales proportions avaient tant surpris les voyageurs. De leurs yeux rougeâtres, ils fixèrent les hommes - et ils ne reculaient point, maîtres de ces domaines, dont ils devaient être les tigres et les lions. - Ils hésitaient pourtant, ne semblaient pas vouloir non plus prendre l'offensive, surpris de voir ces êtres nouveaux, ces bipèdes énormes.

En ce moment, un des hommes de l'escorte épaula sa carabine. Alglave la rabattit :

- Gardez-vous de tirer sans nos ordres ! fit-il d'une voix autoritaire... Si personne n'avait tiré cette nuit sur les jaguars, ils ne nous auraient pas attaqués... et nous n'aurions pas la douleur de voir blessé notre compagnon... Si vous attaquez ces rongeurs, presque certainement ils fonceront sur nous, avec des congénères cachés que la bataille attirera...

Il s'était arrêté, il regardait ces bêtes étranges :

- Ils ont je ne sais quelle ressemblance avec de grands pécaris... Vous connaissez la solidarité de ces animaux... ils se font massacrer jusqu'au dernier dès que l'on touche à l'un des leurs, plutôt que de

laisser échapper l'agresseur... Ceux-ci ont l'air formidablement forts et bien endentés !... Tenez, ils se multiplient !...

Effectivement, trois ou quatre autres rongeurs s'étaient joints à la troupe – et vraiment ils se profilèrent redoutables – de la taille de sangliers, les mâchoires solides, les dents aiguës :

– Cependant, ils ne paraissent pas décidés à l'attaque ! murmura Véraguez...

– Presque certainement ils nous laisseront tranquilles ! reprit Alglave... Nous les étonnons trop... Mais c'est à charge de réciprocité... En route !...

Les rongeurs, indécis, les laissèrent aller sans les suivre. Des marsupiaux détalèrent ; des guêpes de tulle effleurèrent les visages – les chauves-souris approchaient parfois, et surtout suivaient, comme curieuses.

– Ce qui m'étonne le plus, fit Véraguez... ce ne sont pas les bêtes... c'est que ces grandes fougères aient pu se maintenir !

– Oui, c'est inouï !... un naturaliste ne l'admettrait pas... pas plus qu'un physicien cette lueur !... Ne pourrait-on supposer que jadis la lumière fut plus forte – quelle que soit son origine – et que la végétation s'adapta, en une décroissance infiniment lente, à travers les *millénaires*... utilisa des rayons qu'elle n'utilise guère à la surface ?... Ceci, joint à la température constante, peut-être à des magnétismes particuliers... peut-être... mais à quoi bon de chimériques raisons, lorsque voici la réalité !...

Le bruit de cataracte avait augmenté. Au bout d'une heure la rumeur en devint assourdissante :

– Nous approchons !

Tout à coup, Whamô et l'autre Indien, qui marchaient assez loin devant, s'arrêtèrent.

Une répercussion de foudre ébranlait les voûtes. Les animaux étaient plus rares, surtout ceux de grande taille. Et le courant était calme, uni. Il coulait dans un évasement, un lit très large, sur une pente ralentie. Toute la fureur torrentueuse était là-bas, à la chute, décelée à l'oreille mais non à l'œil. Cependant Whamô avait levé les bras ; il criait, mais sa voix se perdait dans le vacarme comme un vol d'insectes dans le vent.

Véraguez et Alglave se hâtèrent, puis, immobiles, béants, vertigineux, ils regardèrent le gouffre.

## VIII

Le gouffre incommensurable ! D'abord les nappes furieuses, la bataille des eaux resplendissantes comme les cimes d'un Himalaya, retentissantes comme un troupeau d'orages, avec des grâces de dentelle et des pesanteurs de granit – et toute une pluie pâle qui bondissait au-dessus du Niagara souterrain. Sur quatre assises coulaient ces légions de torrents : quatre marches d'un escalier, dont chacun avait vingt mètres de baut. Et, du haut en bas, le ruissellement, le bondissement, les ruptures, les îlots des rocs, les rencontres obliques, les jeux infinis de la lumière symbolisaient la force violente, la force irrésistible, la fureur inconsciente de l'élément, avec mille délicatesses nuancées... Et pourtant, ce n'est pas la cataracte qui dominait le plus l'imagination des voyageurs.

Plus grandiose et plus inimaginable était l'entour – ce gouffre pâle qui était une contrée pâle. Sous les voûtes restées à la même hauteur, c'était en bas une terre immense. La vie y apparaissait dans une splendeur surabondante ; grandes étendues sylvestres, plaines moussues, marsupiaux et rats géants, mais surtout une quantité extraordinaire de chéiroptères – et cette fois d'une taille absolument imprévue, aussi puissants que les plus puissants condors des Andes. Oh ! ces chauves-souris géantes, leurs grands vols sur la cataracte, leurs planements sur les plaines ! Toute la grâce de l'oiseau était en elles, avec quelque chose de plus, je ne sais quelle intelligence de mouvements, marquant une race de mammifères supérieurs.

« Ce sont les rois de cette création, pensa Alglave. Un essai de la Nature pour faire – qui sait ! – un homme volant. »

Et la ressemblance étrange de la chauve-souris et de la contexture humaine, qui l'avait si souvent frappé, le préoccupa.

Mais une voix lui cria dans l'oreille, celle de son compagnon, comme lui grisé d'inconnu :

- Avançons ! avançons !...
- Oui... C'est cela... Avançons !...

Ce n'était pas difficile. À côté de la cataracte, une pente montait, très accessible, que la petite troupe se mit à descendre.

Ils avaient commencé à peine, que des troupes nombreuses de vampires arrivèrent vers eux puis, planant, semblèrent les observer. Ils continuèrent d'avancer, et les bêtes avec eux. Au-dessus de leur tête, devant eux, à l'arrière, c'était un grouillement d'ailes, une inquiétante animalité curieuse, peut-être hostile.

Arrivés en bas, Alglave et Véraguez s'arrêtèrent.

Les chauves-souris continuèrent d'arriver ; il y en eut bientôt plusieurs mille. Beaucoup se posaient sur des anfractuosités, sur des fougères, sur des arbres. Et partout les autres animaux leur faisaient place, avec une manière de respect, comme à la race victorieuse.

- Que faire ? hurla Véraguez...
- Avancer encore !

Et ils avancèrent. Pendant une heure, ils suivirent le cours de la rivière, sans que le pays variât beaucoup, sans qu'aucun animal essayât de leur barrer la route, mais toujours suivis, quoique beaucoup moins, de la curiosité des vampires. L'étonnement se taisait en eux ; seul demeurait le désir d'aller, d'aller toujours, la dévorante curiosité des savants. Véraguez finit cependant par dire :

- Fugère nous attend !...
- Eh bien ! répliqua Alglave... envoyons un, deux messagers... et pour nous, mangeons et continuons notre route ; nous pouvons aller de l'avant encore plusieurs heures. Nous ne quitterons pas le bord de la rivière...
- Et si La lumière s'éteint ?
- Nous avons nos lanternes !
- Soit !

Les messagers envoyés, le repos pris, opiniâtrément ils se remirent en marche !

## IX

Des symptômes de fatigue se manifestèrent chez les compagnons, sauf chez Alglave et chez les deux Indiens. Véraguez demanda même à prendre un moment de repos.

Comme ils s'arrêtaient, ils remarquèrent pour la deuxième ou la troisième fois, à travers une clairière de champignons, des chauves-souris qui s'abattaient sur des marsupiaux et des rongeurs, puis demeuraient attachées aux flancs de ces bêtes, sans que celles-ci opposassent de résistance.

- Véraguez ! dit Alglave... regarde !... Cela ne te paraît-il pas bizarre ?... Ces vampires se nourrissent du sang des quadrupèdes... et ceux-ci s'y soumettent docilement...

- Oui, répondit Véraguez d'un ton lourd, les mâchoires lentes... c'est surprenant...

- Eh bien ! j'ai idée que ces bêtes sont *domestiquées*... je tombe de plus en plus dans la croyance que ces immenses chauves-souris sont d'intelligence supérieure, savent dompter le reste de la faune, et qu'elles ne prennent que la ration de sang que chaque bête peut donner, comme nous prenons le lait des vaches... comme telles fourmis prennent la sécrétion douce de cirons domestiques...

- Certainement !

Le ton de Véraguez l'étonna, puis l'attitude de deux des hommes d'escorte, accroupis sur le sol, et qui semblaient lutter contre le sommeil.

- Qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

- J'ai sommeil, répondit pesamment Véraguez.

- Sommeil ?

- Oui.

Et il s'accroupit comme les deux hommes.

Alglave, inquiet, regarda autour de lui. *Il lui sembla que la lumière diminuait*, qu'une brume descendait sur les clairières, sur les lichens, sur les eaux. Lui-même se sentit les paupières lourdes.

- Qu'y a-t-il donc ? C'est étrange !

Et, voyant son ami s'étaler :

- Véraguez ! Lève-toi, Véraguez !

Véraguez dormait. Deux des hommes dormaient aussi ; les autres, et Whamô même, luttèrent péniblement contre la torpeur. Seul, l'Indien sauvé résistait assez bien, échangeait un regard inquiet avec Alglave :

- Quoi ? quoi" répétait celui-ci, avec une angoisse grandissante.

Il eut épouvante à l'idée que le mal mystérieux pouvait être mortel : un poison subtil, un gaz asphyxiant. Secouant encore son compagnon :

- Véraguez ! Du courage, mon ami !

Véraguez resta inerte ; bientôt Whamô et les autres durent s'étendre, succombèrent à leur tour :

- Mais c'est affreux !... La mort peut-être... la mort inutile, lâche... sans avoir pu étudier ces mystères...

Car, au fond de son trouble, la curiosité acharnée du savant demeurait encore, le regret immense d'un trésor de science qui se perdrait si leur expédition succombait.

En ce moment, il se sentit toucher le bras. C'était l'Indien qui l'entraînait, qui lui montrait une espèce de tertre. Machinalement, Alglave suivit. Son angoisse se fondait dans la torpeur ; il arriva péniblement sur le tertre. - Là, en une minute, il reprit des forces, la lucidité du regard et du cerveau :

- Merci ! merci ! fit-il en secouant la main du sauvage.

Celui-ci lui fit signe d'attendre ; et, redescendant vite, il courut vers le groupe des dormeurs.

Bientôt Alglave le vit revenir traînant un corps, celui de Véraguez, péniblement. Il s'élança à l'aide ; ils parvinrent à remorquer l'explorateur jusqu'au bout du tertre. Alors seulement Alglave réfléchit sur le sens intelligent des actes de l'Indien :

Habitant des cavernes, il avait dû, par analogie, comparer ce qui arrivait avec les asphyxies par l'acide carbonique.

- Il a été plus intelligent que moi !

Successivement, en prenant les repos nécessaires à dissiper l'étourdissement qui suivait chaque course, Alglave et l'Indien remorquèrent tous leurs compagnons sur le tertre.

Mais, chose lugubre et singulière, quoique leur respiration fût normale, leur pouls régulier, aucun des dormeurs ne s'éveilla malgré cris ni secousses :

- Ce n'est donc pas l'acide carbonique ? pensa Alglave avec désespoir.

Lui-même, debout au haut du tertre, ne se sentait plus d'engourdissement ; son compagnon montrait la même endurance. Triste, il regardait le paysage. Il constata instinctivement que sa conjecture sur les vampires semblait juste ; partout ils s'abattaient sur les animaux quadrupèdes, leur suçaient le sang, avec une tranquillité de possesseurs usant de droits incontestés...

- Mais pourquoi les bêtes résistent-elles à ce sommeil qui nous a vaincus ?

Comme il se posait cette question, il observa que, précisément, certaines bêtes se préparaient au repos. Partout des rongeurs, des marsupiaux, se couchaient sur les lichens et les mousses.

Et de nouveau, Alglave s'aperçut que *la lumière diminuait*.

Les ténèbres allaient-elles descendre ? Fallait-il y voir une corrélation avec le sommeil ? Mais ce matin, quand le bateau circulait dans l'ombre, on voyait fuir des bêtes à la lueur du fanal.

- Ce n'était pas dans le même district... C'était au-dessus de la cataracte... *en haut* !

La lumière diminuait, diminuait. Bientôt il n'y eut plus qu'une confuse pénombre, spectrale, où voletaient les vampires. Alors, Alglave se mit en devoir d'allumer une des lanternes électriques à accumulateur. Mais il eut beau la retourner en tous sens, presser les contacts, rien n'y fit :

- Misère !

Son anxiété augmenta quand il eut échoué avec une deuxième lampe. Successivement, il essaya les autres - en vain !

- Il y a, décidément, quelque phénomène électrique... en corrélation avec l'extinction de la lumière ; elle-même peut être d'origine électrique !

Désespérément, il recommença de secouer ses compagnons, toujours en vain, hélas ! mais aussi sans découvrir dans leur sommeil de symptômes alarmants : le cœur, le pouls, la respiration demeuraient normaux. Et, surprise, sa pensée errait entre des hypothèses inconciliables, car enfin, si lui et l'Indien restaient éveillés sur le tertre, pourquoi eux ne s'éveillaient-ils pas ? Quelle singularité voulait que le sommeil *commencé se perpétuât* ?

L'ombre croissait encore, Alglave n'apercevait plus que vaguement le sauvage debout auprès de lui. D'un geste lent et triste, un geste d'adieu fraternel, il prit la main de ce compagnon de misère dont il ne parlait pas la langue, avec qui il ne pouvait échanger aucune pensée définie : un sourire amical et résigné parut sur la large face de l'homme des cavernes, un sourire qui poigna le cœur d'Alglave :

- Adieu ! adieu ! répéta le voyageur.

Des syllabes gutturales lui répondirent, - et ils se trouvèrent dans les ténèbres pesantes, immobiles, entrecoupées de la lointaine rumeur de la cataracte, - les ténèbres complètes, opaques comme des murailles, humides et sinistres, les ténèbres de la mort lente.

Et dans ces ténèbres, il sentait la torpeur l'envahir à son tour.

.....

Quelles sont ces haleines douces, ces battements d'éventail qui passent dans l'ombre, ces soupirs, ces chutes mates, ouatées ?

Alglave y songe, dans un rêve confus, car la torpeur continue à le prendre, mais infiniment lente, l'éteignant jusqu'à l'angoisse dans je ne sais quelle volupté de nirvâna.

- Je vais mourir... Mourir !

Il s'étonne de n'être pas plus épouvanté. Sa main cherche autour de lui ; elle rencontre une fourrure de soie, elle se retire avec un peu d'horreur. Il devine que les vampires s'abattent sur ses compagnons, que tantôt ils vont s'abattre sur lui-même et se nourrir de son sang. Il veut se lever, il étend les deux bras, mais sa faiblesse est extrême, et il retombe, il s'affaisse dans un profond sommeil, non sans avoir senti sur son cou, sur sa poitrine, un poids mou, tiède, une palpitation de bête qui fait sans peine sa proie du roi de la création.

.....

Du temps coule, indéterminé, des heures d'ombre. Les hommes, sur le tertre, demeurent immobiles, morts ou assoupis. Et voilà, cependant, qu'un d'entre eux soupire, se dresse, avec un murmure. Quelques minutes celui-là piétine, secoue les autres en criant des choses rauques, profondes, mais sans éveiller personne. Ses pas retentissent sur le tertre, s'éloignent rapidement dans la nuit effroyable, se confondent bientôt avec l'éternel bruissement de la cataracte.

.....

Des heures encore dans le vaste assoupissement des cavernes. Depuis longtemps les vampires mêmes se sont endormis. La mort règne dans

l'immanence. Éternellement, ce semble, vont se perpétuer les ténèbres... Et pourtant, voici une rumeur légère, des bruits de pattes graciles, des cris légers, des rongements, des broutements. Un observateur devinerait un réveil d'êtres, l'approche d'un phénomène d'allégresse.

Cela dure une, deux, peut-être trois heures.

Enfin, une lueur faible d'abord comme une brume, puis douce comme la lune derrière une triple couche de nuées violettes, puis plus claire, plus belle dans ses merveilleuses nuances indigo : c'est le jour des cavernes !

Ce jour trouve endormis les hommes sur le tertre, mourants peut-être, immobiles. Un vol de chéiroptères les domine, mais sans s'abattre sur eux.

Soudain l'un d'eux remue, Whamô, qui s'étire, se dresse, encore tout étourdi. Il compte, il s'aperçoit que son frère indien a disparu, puis, morne, il secoue Alglave.

Après un moment Alglave remue, ouvre les yeux.

- Hé !... quoi ? Ce n'est donc pas fini ?

Il se dresse, il regarde. Il se sent faible, mais non au point de ne pouvoir marcher. Son œil suit les vols des chéiroptères, avec une vague tendresse.

- Ils ont *usé* mais non *abusé* de nous !

Et ces paroles se confirment par l'éveil successif des compagnons. Ils sont faibles, presque incapables de marcher. Véraguez, stupéfait, demande :

- Qu'est-il donc arrivé ?

Aux explications d'Alglave, sa surprise augmente, avec la joie d'être encore en vie :

- Nous sommes trop faibles pour regagner le bateau... avant d'avoir mangé... dit-il enfin.

Tous ont au col la petite plaie par où les chauves-souris géantes ont sucé leur sang ; mais il faut à tous avouer la modération des bêtes, et Véraguez, comme Alglave, en éprouve une espèce de gratitude :

- Il faut pourtant manger, dit un homme... et nous avons épuisé nos provisions !...

D'un signe, il fait comprendre qu'il va tuer quelque bête :

- Gardons-nous-en bien ! fait Alglave... Je suis intimement persuadé que nous le payerions de notre vie... Marchons plutôt... Si la lumière dure autant que la première fois... et je la crois périodique, nous pourrons regagner le bateau sans encombre... car elle éclairait depuis longtemps déjà avant que la cataracte nous eût forcés de débarquer !... Mais où donc est l'homme de ta race ? demanda-t-il à Whamô.

- Parti ! répondit Wham, il est allé chercher du secours... j'en suis sûr !

- Moi aussi !... Eh bien, en route !

Les premières heures, quoique la petite troupe fût bien débile, tout alla bien. L'avance était un peu lente, à la vérité, mais on ne perdait pas de temps. Stimulés par la crainte, tous donnaient leur maximum d'effort. À la longue, cependant, une lassitude extrême se manifesta même chez les plus vigoureux. Et surtout ils sentirent le besoin de réparer leurs forces, de regagner le sang sucé par les vampires.

Alglave et Véraguez opposèrent une grande énergie à toutes les plaintes, stimulant leurs hommes autant par l'exemple que par la parole. Il fallut pourtant se résigner à commander une halte.

- Monsieur ! fit alors un des plus affamés... je vous en prie... laissez-nous tuer un animal quelconque...

Alglave voulut s'y refuser, Véraguez intervint :

- Voyons, ami... sinon un rongeur... du moins que nous abattions un marsupial...

Devant les faces suppliantes, blêmes, maigries, fiévreuses, Alglave finit par céder.

- Soit ! Mais je n'endosse aucune responsabilité...

Aussitôt quatre hommes se dirigèrent vers un épais massif de fougères, la carabine prête, et s'y embusquèrent. Deux minutes se passèrent, angoisseuses, puis un coup de feu retentit. L'écho s'en répercuta, sinistre ; presque en même temps une pluie de pierres, de pierrailles, tomba avec fracas. On entendit un cri de douleur, et, quand la poussière se fut dissipée, on releva un des quatre hommes de l'embuscade : il avait un bras démis. Quant au marsupial visé, il n'avait pas été atteint ; il fuyait, avec d'autres bêtes, non à cause du coup de fusil, mais à cause de la chute des pierres.

- Tirerez-vous encore ? demanda Alglave à ses hommes.

Tous baissèrent la tête, humiliés, tandis que Véraguez examinait le bras du blessé. Après une vingtaine de minutes de repos, la marche fut reprise. Les malheureux se traînaient, démoralisés, pleins d'horreur pour cette contrée souterraine qui ne semblait plus (hélas ! à Alglave même) qu'une nécropole incommensurable d'où l'on ne sortirait jamais ! Un incident compliqua le désastre : l'homme au bras démis, qui retardait continuellement sur les autres, poussa un soupir de détresse, s'accrocha à l'un de ses camarades et s'évanouit. Il fallut s'arrêter encore, essayer de ranimer le pauvre diable. Un autre alors, s'étendant sur le sol, déclara qu'il préférerait mourir là plutôt que de continuer une marche inutile. Au reste, en examinant l'ensemble de la petite caravane, il était évident qu'on ne pouvait guère avancer bien longtemps. Quant à transporter les invalides, il n'y fallait pas même songer, dans l'état d'exténuation où ils se trouvaient tous.

- C'est la fin ! pensa avec découragement Alglave... Nous n'avons échappé à l'engourdissement que pour périr d'inanition !...

Sa tête bourdonnait, sa vue était lente et faible, il ne se sentait pas beaucoup plus valide que les autres. Il rêva de capturer quelque bête sans user d'armes à feu, puis il rejeta cette idée en constatant l'incertitude de sa démarche et de ses mouvements.

- Eh bien, soit !... le sort en est jeté !...

Il s'assit, lugubre. Dans son cerveau enfiévré repassa la vision d'une belle et grandiose étude, d'une merveilleuse relation de voyage dans la « Contrée prodigieuse des Cavernes », puis il ferma les yeux avec résignation, il attendit...

Un cri aigu l'éveilla, le fit se dresser. Il vit Whamô debout qui faisait des signes, puis, au loin, des silhouettes humaines.

Whamô dit :

- L'homme de nos tribus ! Il revient avec du secours !

Alglave distingua bientôt nettement l'Indien sauvé, avec trois hommes d'équipage. Poussant un hurra formidable, il s'élança !... C'était le salut, c'était la vie : des provisions, des cordiaux, de l'espérance !...

Cinq heures plus tard, tous rejoignaient le bateau, et le souvenir des merveilles entrevues dominait celui des mortelles angoisses.

## XI

Vers l'automne, le bateau sillait de nouveau sur l'immense rivière, cette fois vers l'aval.

Alglave, Véraguez, Fugère se tenaient à la proue, au crépuscule du soir, à l'heure des souvenirs. Ils causaient de l'expédition miraculeuse menée à bonne fin, des luttes où ils avaient appris à explorer les contrées souterraines, à surmonter ou à tourner leurs obstacles. Fugère, de-ci de-là, relisait des notes, les annales du fantastique voyage. Un orgueil doux et fort les rendait rêveurs.

Auprès d'eux se tenaient les Indiens auxquels ils devaient tant de précieux services, qui étaient devenus des amis, attachés à leur bonne comme à leur mauvaise fortune.

La nuit vint, une nuit lunaire comme celle où ils avaient rencontré les jaguars.

Et c'était toujours « la vie féconde et monstrueuse, la guerre éternelle, les conjonctions furtives de l'amour, l'embuscade carnivore, la poursuite, la terreur, le génie de l'attaque et de la défense dans une formidable liberté, le même besoin des faibles et des forts, la faim - pâture ou proie ! »

Et la lueur lunaire s'épandait avec une divine beauté dans le tiède éther, sur les forêts libres, sur les eaux immenses.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/III

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 81-102).

◀ La Contrée prodigieuse  
des cavernes

Le Champion

Le Combat ▶

## SECONDE PARTIE

# LE CHAMPION

À J. de Boisjoslin.

## I

Nous plaisantions le philosophe Saverre sur sa prédilection passionnée pour les exercices du corps. Il est lui-même délicat, presque chétif, tout en cerveau, – mais il manifeste un plaisir extraordinaire à la vue de quelque belle partie de lutte, de boxe, d'escrime, et voire de poids. Il reçoit tous les journaux de sport, connaît les meilleurs boxeurs et les meilleurs lutteurs de France et d'Angleterre, les fines lames, les toréadors célèbres. Il nous laissa quelque temps plaisanter, et finit par raconter l'origine de ces goûts si opposés à son tempérament :

– Je pourrais, dit-il, prétendre que je les dois à cette conviction philosophique que *les peuples qui cessent le mouvement sont inévitablement condamnés à la déchéance intellectuelle, au bout d'un temps variable*. Le mouvement musculaire est, en somme, noire plus grand moyen de demeurer en contact avec la matière. Lorsque nous l'abandonnons, ou que nous le restreignons trop, nous perdons graduellement le sens de l'entour. D'abord, il est vrai, le cerveau en paraît profiter, mais à la longue la race, ayant épuisé la provision laissée par les ancêtres actifs, la race devient parasitaire et meurt d'impuissance physique autant qu'intellectuelle. En ce qui me concerne, je me considère comme un simple dégénéré, un *entrepôt* de notions accumulées, utile dans une race encore active comme la nôtre, mais d'ailleurs destiné à ne laisser d'autre trace que mes œuvres ; vous savez que je n'ai pas d'enfants... Je pourrais donc prétendre que ma prédilection pour les exercices physiques résulte de ce que j'en sens la haute nécessité, la grandeur et la beauté ; mais cette prédilection serait trop théorique et ne pourrait me passionner au point que vous savez. Le vrai est que la force physique m'est apparue durant mon enfance dans des circonstances affreusement tristes, épouvantantes, *inoublables*.

Mon père était un pauvre homme, veuf, que des malheurs successifs avaient réduit à prendre une petite place de comptable dans une fabrique de produits chimiques, au fond d'un canton perdu. Cet emploi, obtenu après de longs mois de recherches, n'était point trop dur, mais mal rétribué. Mon père s'estima très heureux de l'avoir, et, trop

profondément accablé, il n'en espéra point de meilleur, n'eut plus d'autre crainte que de le perdre. Le village de S..., où nous fûmes contraints de nous loger, est un endroit sans agrément, malsain, solitaire, au milieu de landes stériles. Les habitants, fiévreux et d'humeur morose, ont des mœurs rudes, peu charitables, et point du tout de bienveillance pour les étrangers. Mon père fut d'autant moins bien accueilli que sa qualité de « monsieur pauvre » lui aliénait à la fois les besogneux et les notables. Il le perçut d'emblée et résolut de s'empresse dans l'accomplissement de son devoir, d'éviter les fréquentations. Moi-même, mal vu par les enfants du village, je préférais en général me tenir seul auprès de notre petite maison de sapin. Quelques mois se passèrent, et, malgré tout, la douceur, la rectitude de mon père, une certaine grâce que j'avais en ce temps dans le caractère, firent que nous pûmes fréquenter, modérément, quelques êtres. Nous n'étions ni heureux, ni malheureux. Mon père aimait le jardinage ; moi, déjà d'humeur contemplative, je ne m'ennuyais guère à rêvasser au bord des chemins, à l'orée d'un petit bois qui s'étalait près de notre demeure. Deux ou trois fois par semaine, je me mêlais à quelque jeu d'enfants, sans emporter plus de coups de poing que nature.

Un jour cette existence devint maudite, par la faute d'une famille qui se vint établir dans le village, héritière de quelques arpents d'herbage, et dont les enfants se mêlèrent à nos récréations. L'un d'eux, garçon de douze ans, trapu, agile, aux petits yeux féroces et pénétrants, montra d'emblée des dispositions tyranniques. Dans une contestation au jeu de boules, il trancha en sa faveur un coup que nous jugeâmes tous douteux. L'un de nous ayant protesté un peu vivement, il le fit rouler sur le sol, d'un coup de poing sur le nez, après quoi il nous provoqua d'un air sauvage. L'acte intimida ; les plus audacieux s'entre-regardèrent, indécis. Cependant, excité par tous, Robert Dubourg, incontestablement le plus fort et le plus hardi de la bande, finit par accepter le combat. Hélas ! la rencontre ne fut guère longue. En un moment, le nouveau venu roula notre champion et le mit en bouillie. De ce jour, le petit tyran nous courba sans conteste sous son caractère violent et cruel. La chose alla si loin que le père d'un d'entre nous, homme athlétique, un jour qu'on lui ramenait son enfant tout ensanglanté, s'en fut demander réparation au père de l'autre. C'était – comme je revois toute la scène au fond de moi ! – un midi d'octobre, un joli temps tiède, un peu couvert. L'homme, avec des gestes farouches, jurait devant la porte des *nouveaux*, et finit par y frapper un grand coup. À l'instant, la porte s'ouvrit ; il parut un paysan de moyenne taille, ramassé sur lui-même, avec les yeux petits, féroces et pénétrants de son garçon.

– Que voulez-vous ? dit-il d'une voix rauque.

– Je veux que vous corrigiez votre fils pour le mal qu'il a fait au mien.

– Le vôtre n'avait qu'à se défendre !

– Le vôtre deviendra un assassin !

– Vous dites ?...

La figure de Davesne, résolue, mauvaise, dense, avançait vers celle du réclamant. Mais celui-ci n'était pas de ceux qu'on intimide, – plein de juste confiance dans sa grande force et son grand courage.

– Je dis que votre fils deviendra un assassin.

À peine il finissait la phrase, qu'une gifle terrible le faisait chanceler, tandis que Davesne criait :

– Empoche !

L'homme fit un pas en arrière, ferma ses poings énormes, fonça comme un taureau. Davesne ne se gara pas, para tant bien que mal, atteint vers l'épaule gauche, saisit les deux bras de son adversaire et, d'un choc, le fit rouler sur le sol. Alors, dédaigneusement, donnant du pied sur le visage de l'athlète :

- Relève-toi... je vais t'assommer !

L'autre se leva et, rendu prudent, quoique toujours plein de bravoure, feignit deux ou trois attaques, enfin se précipita. Il fut rejeté d'une façon si raide, avec une telle volée de coups sur les yeux et le visage, qu'il roula évanoui. Et Davesne, devant cinquante personnes accourues, froidement cracha sur la figure du vaincu, en disant :

- Voilà ce que je ferai à ceux qui oseront me regarder de travers !

Épouvantés de la force énorme qu'il venait de montrer, fascinés par son petit œil implacable, nul paysan n'osait ouvrir la bouche. Seul mon père, pâle comme un mort, révolutionné par l'horreur de la scène, s'écria :

- C'est ignoble !

- Hein ? cria Davesne... Que dit le rat de fabrique ?

- Je dis que c'est ignoble !

Au même instant, il fut enlevé d'au milieu des paysans, planté contre la muraille de la ferme. Il était assez lesté, il essaya de se défendre. L'autre le terrassa d'une main, lui mit tranquillement un genou sur la poitrine et dit :

- Demande pardon !

- Non !

Haletant, fou de rage, je me jetai au secours de mon père, je frappai du poing contre le monstre. En ce moment, une main tenaillante me saisit, et avant que je pusse me rendre compte, j'étais terrassé à mon tour, sous les genoux du fils Davesne.

Et nous voyant contre terre, impuissants, écrasés, étouffés - pour avoir obéi à un mouvement généreux - et cinquante paysans terrifiés. à distance, sans qu'un seul osât faire un geste ni dire une parole en notre faveur, je conçus pour la première fois, dans sa plénitude, le sentiment de la lâcheté humaine, la facilité de dominer les brutes et de les asservir ! Seul le blessé tenta quelque chose en notre faveur. Il se releva péniblement, fit quelques pas : un coup de pied adroitement envoyé le rejeta contre le sol.

Davesne, alors, lentement et à plusieurs reprises, cracha sur la face de mon père, puis, à toute volée, il lui appliqua des gifles. Je fis un effort désespéré pour me dégager, et tel était mon bouleversement, ma fureur d'indignation, que je ne sentais même pas les coups dont m'accablait le fils Davesne.

Enfin, cette scène lugubre cessa. Mon père fut lancé à vingt pas, figure tuméfiée, joues violettes, et je me trouvai à côté de lui, suffoqué de rage, de larmes, d'humiliation.

- Lâche ! lâche ! lâche ! cria mon père.

Le monstre, avec un rire insultant, s'élança. En un clin d'œil mon père retombait, le souffle coupé par un coup formidable. Alors, sans hâte, Davesne se retira sous le porche de sa maison, tandis que des

femmes emportaient les vaincus jusqu'au cabaret voisin, *car aucun homme n'osa les toucher !...*

## II

Je pense que vous pouvez concevoir l'état effrayant de mon père durant les jours qui suivirent. Tous les sentiments de la dignité humaine offensée, toutes les cuisantes horreurs de la plus basse, de la plus immonde tyrannie subie par une âme fière, tous les étouffements de l'insomnie, le pâle et farouche silence, les ressouvenirs subits qui brûlent le cœur, le monde renversé, l'impossibilité de manger sans convulsions de l'estomac, la tristesse épouvantable des crépuscules, – cela le tint durant des semaines et le rendit pâle et maigre à l'excès.

Il ne fréquentait plus personne, s'enfermait dans son jardin sitôt la besogne finie, ne sortait qu'armé d'un long couteau, ne se pouvait rassasier de penser à sa misère. Moi-même, je n'allais plus jouer, je ne quittais plus les abords de notre humble maisonnette, je sentais une malédiction étendue sur le village et sur les landes sinistres qui l'entourent.

Malgré cela, nous ne pûmes éviter une nouvelle humiliation.

Ce fut un dimanche. Mon père, quoique non croyant, allait cependant parfois à la messe pour complaire au vieux curé de S..., qui était un très brave et très digne homme. Ce jour-là, au sortir de l'église, – nous nous trouvâmes face à face avec Davesne et son fils. Mon père les évita, – ne voulant pas provoquer une nouvelle lutte où il était résolu à se servir du couteau. Mais le fils Davesne ne l'entendit pas ainsi. Il se posta d'abord devant moi, me sifflant dans la figure, puis, comme je me détournais, il se mit à ricaner :

– Petite bourrique !...

J'étais résolu à ne pas répondre ; mon silence l'irrita, il me saisit par l'oreille et me la tira avec force. La douleur était vive ; pourtant je ne poussai aucune plainte, – j'essayai seulement de me dégager. En ce moment, mon père qui avait fait quelques pas revint. Il était mortellement pâle, son regard brillait d'un éclat douloureux, il grelottait comme par un grand froid.

– Lâche-le ! dit-il au petit Davesne.

L'enfant se mit à ricaner, tira plus fort mon oreille. Mon père alors le prit au poignet, lui entr'ouvrit les doigts, et comme je me dégageais enfin, une voix féroce murmura :

– Tu as touché à mon fils !

– Il tourmentait le mien !

Oh ! jamais, jamais l'horreur de ce moment ne quittera mon cœur ; – il me suffit d'y penser, mes mains se glacent, mes oreilles bourdonnent ! Davesne, ramassé sur lui-même, *sûr de sa force*, levait la main, et mon père aussi blanc qu'un linge, *sûr de sa faiblesse*, supportait le regard féroce du paysan.

– Tu as touché à mon fils... fais-lui des excuses !

– Je ne lui ai fait aucun mal.

– Fais-lui des excuses !

– Je n'en ferai pas !

La main carrée s'abaissait, la trace s'en marqua instantanément sur le visage de mon père. Au même instant, un couteau brilla.

- Ah ! tu joues du couteau ! fit Davesne, qui avait fait un pas en arrière... On va s'amuser !

Il avait tiré de sa poche une manière de petit poignard enfermé dans une gaine. La lame en était triangulaire, un peu terne, huilée. Il vint avec un cri farouche. Mon père répondit en frappant, mais, son bras repoussé de côté, le petit poignard l'atteignit dans l'épaule gauche. Presque au même instant, le couteau lui était arraché, et Davesne, triomphant, s'écria :

- Eh bien ! rat de fabrique ? Tu en tiens !

Morne, effrayant de désespoir et d'impuissance, mon père s'appuyait au mur de l'église. Je m'étais jeté sur lui, je l'embrassais éperdument, je poussais des cris de fureur et de détresse. Davesne, agitant le couteau conquis et le poignard, dit alors à la foule des paysans qui manifestait quelque timide indignation :

- J'en ai autant pour chacun d'entre vous, lâches !

### III

De ce jour, le village fut tellement dompté que personne n'eût osé témoigner en justice contre Davesne. La brute se complut à son triomphe, en toute circonstance le souligna par quelque acte grossier au cabaret ou sur la place publique. On s'y résignait, et même quelques-uns formaient une espèce de cour immonde autour du vainqueur. Quant au jeune Davesne, il était le souverain incontesté des gamins, il les tourmentait selon son caprice, il les battait à plaisir. Mon père et moi vivions dans la honte, l'horreur, la révolte, l'impuissance, si solitaires que nous en devenions sauvages. Le sentiment de la justice était mort en nous ; l'univers nous paraissait si affreux que bien souvent nous souhaitâmes mourir. Nous demeurions de longues heures à rêver silencieusement dans notre pauvre demeure, et je voyais chaque jour maigrir le pauvre homme. Une année se passa, puis, au retour du printemps, un matin, il me survint une nouvelle aventure. J'avais risqué une promenade à travers le petit bois, lorsque, au retour, je me trouvai mêlé à une troupe d'enfants, non loin de l'usine.

C'était à l'orée d'une prairie, où coulait un petit ruisseau tout chétif. Une maisonnette était plantée vers la droite, où venait de s'installer la veille un habitant temporaire de la commune, charpentier de son état, venu pour quelques constructions annexes de la fabrique. Comme je débouchais du bois, je me vis en présence d'une douzaine de garnements dirigés par le jeune Davesne.

Ce dernier ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il se mit à m'interpeller :

- Eh ! petit cochon... viens donc !

Je fis mine de ne pas entendre, je pressai le pas.

- T'as donc pas entendu ? reprit le tyran... Je te dis de venir !

Le cœur me battait affreusement. Néanmoins, je continuai d'avancer sans dire une parole. Alors le petit Davesne bondit, me rattrapa, me saisit aux cheveux :

- Ah ! tu ne veux pas répondre, sale petite bourrique !... Ah ! tu fais le malin !...

Je savais toute résistance inutile et propre seulement à aggraver ma situation. Je me laissai entraîner dans la prairie, au milieu des lâches risées des autres, empressés à flatter le jeune monstre. Nous arrivâmes ainsi presque au bord du ruisseau :

- Si on lui administrait un bain ? fit quelqu'un.

- Ça va ! répliqua Davesne... Je vas lui faire goûter l'eau.

Il me tenait toujours aux cheveux, rudement. Je savais qu'il ne manquerait pas de me plonger quelque temps la tête dans le ruisseau, et l'horreur de ce supplice me fit faire un grand effort :

- V'la le veau qui renâcle ! fit Davesne... Attends voir !

Déjà il m'attirait, déjà j'allais toucher l'eau, lorsqu'une jeune voix claire et hardie s'éleva :

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Davesne, surpris, s'arrêta de me pousser ; je vis accourir de la maisonnette un petit garçon aux cheveux noirs, à la peau blanche, dont les yeux brillaient de colère. D'un élan, il fut auprès de nous, et, sans une hésitation, il poussa rudement Davesne.

J'éprouvai alors une des impressions les plus intenses et les plus contradictoires de toute ma vie : une surprise et une gratitude infinies, une tendresse singulière pour le survenant, le regret qu'il fût là, le désir d'être soumis à mon tourment plutôt que de le voir exposé aux coups de la brute.

- Ah ! tu veux prendre un bain à sa place ? fit Davesne en ricanant.

Je tentai de m'interposer. Davesne me rejeta d'un coup de poing. Le nouveau venu me dit avec vivacité :

- Laissez-moi faire !

Je serais intervenu quand même, mais deux ou trois gamins, par courtoisie, me continent. Alors je vis Davesne se frotter les mains, foncer la tête, tandis que l'autre le regardait. L'issue de la lutte ne pouvait être douteuse. Quoique les tailles fussent à peu près égales, il y avait en Davesne quelque chose de dense et de métallique qui le marquait pour la victoire. Aussi, lorsqu'ils se précipitèrent l'un sur l'autre, je fermai les yeux pour ne pas voir la défaite de mon défenseur. Quand je les rouvris, étonné de la longueur du combat, mon émotion fut extrême. Davesne reculait, vivement pressé, et l'autre, d'un mouvement fort agile, presque rythmique, gagnait de seconde en seconde. Un moment la lutte fut indécise, - un autre moment Davesne reprit l'offensive, - puis, soudain, je vis le tyran par terre, essayant de frapper et de mordre, rabattu par de vigoureux coups de poings sur la mâchoire.

Une joie frénétique me transporta, me fit trembler des pieds à la tête. Il me semblait que le monde recommençait, que la vie était belle. Une douceur délicieuse plana sur la prairie, sur le ruisseau chanteur, sur toute cette terre qui avait été notre âpre prison. Seule, l'angoisse que Davesne prit sa revanche m'empêchait de goûter tout le bonheur de cette minute, et je regardais le vainqueur avec un regard d'adoration comme je n'en eus certes jamais devant une image divine.

Cependant, après avoir bien démontré sa victoire, réduit l'autre à l'impuissance, le nouveau se releva d'un bond. Davesne fut debout presque en même temps, et s'avança pour recommencer le combat :

- Prenez garde ! m'écriai-je avec épouvante.

On m'avait lâché. Je voulus m'interposer encore. Le nouveau m'écarta gentiment :

- Laissez faire !

Presque au même moment, Davesne bondissait avec cette rapidité et cette force qui le rendaient irrésistible. Le nouveau recula de deux pas, prit de l'élan à son tour et tomba comme un projectile sur son adversaire. Davesne roula de nouveau dans la prairie.

- Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! m'écriais-je.

Je n'avais plus d'anxiété. Une confiance heureuse m'emplissait l'âme, et l'on voyait aussi éclater une allégresse de délivrance sur le visage des assistants. Cette joie fut courte. Une voix formidable venait de s'élever ; nous vîmes venir le père Davesne. Presque simultanément, mon père sortit de l'usine, et un homme au visage clair, à la barbe d'ébène, se montra sur le seuil de la maisonnette.

- Attends, petit voyou ! hurlait le père Davesne. Tu as pris mon fils en traître !

- C'est faux ! cria mon père.

- Toi, tu vas y repasser ! répliqua le monstre.

Alors, nous entendîmes une voix grave, un peu émue :

- Mon fils n'a jamais pris personne en traître !..., Et le vôtre est un bourreau !

- Ah ! ah !... le nouveau ! Nous allons rire !...

L'homme de la maisonnette haussa les épaules, tandis que Davesne s'avançait à pas mesurés, avec son affreuse expression de férocité.

- Tu vas, dit-il, en goûter comme les autres !

Ce n'était que trop probable. Le charpentier était certainement un homme bien découplé et robuste, mais Davesne était un véritable animal de lutte, le fauve humain admirablement proportionné pour l'effort et pour la vitesse, pour l'attaque. Sans doute, la victoire de son petit garçon était imprévue, - mais il n'y avait aucune espérance qu'il eût le même bonheur. Cependant mon père s'était avancé dans la prairie, et des gens du village regardaient de loin, craintifs, sournois, entièrement courbés sous le joug du tyran :

- Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le charpentier. Quel motif avez-vous de m'attaquer ?

Quoique son attitude fût ferme, il semblait hésiter, - et mon père lui fit signe de rentrer chez lui. Il était trop tard. Davesne venait de lui sauter à la gorge. Il y eut deux secondes d'horrible indécision, puis nous vîmes que le charpentier s'était dégagé et se tenait sur la défensive. Davesne reprit l'attaque, porta plusieurs coups qui furent évités, ou qui, du moins, portèrent faiblement. Le charpentier s'avança à son tour. Davesne n'eut que le temps de se rejeter de côté. Ils se retrouvèrent enfin face à face, et il devint évident que la brute avait trouvé un adversaire. Aussi sa face se contracta, une expression de meurtre y parut. Mon père, prêt à périr s'il le fallait plutôt que d'abandonner le nouveau venu, alla se mettre à son côté :

- Attendez ! fit celui-ci d'une voix si impérative que mon père lui obéit. Immédiatement, il reprit l'attaque, et cette fois son poing donna sur le visage de Davesne. L'autre répliqua par une volée dont un coup porta et fit chanceler le charpentier. Déjà je crus celui-ci perdu, je

poussai un cri d'épouvante. Ma joie fut sauvage quand je le vis revenir, plus vite encore que Davesne, et, de trois coups sur la mâchoire, renverser le monstre tout ensanglanté.

Alors, mon père et moi, nous nous regardâmes, hagards de bonheur, et nul miracle, nulle de ces apparitions surnaturelles auxquelles crurent les hommes n'aurait pu davantage exalter nos âmes, remplir nos cœurs d'un sang plus chaud et plus enivrant. Pour moi, j'eusse voulu m'agenouiller devant le charpentier et son fils : de ce moment, ils ne cessèrent d'être la plus haute personnification de l'être, contre laquelle aucune puissance, aucune gloire morale ou intellectuelle n'ont depuis prévalu.

La lutte, toutefois, n'était pas terminée. Il y avait bien de la détresse encore mêlée à notre espérance ! Le charpentier avait laissé se relever Davesne. La brute parut n'avoir plus d'idée que le corps à corps, l'étreinte où les forces se mesurent plus directes. C'était, sans aucun doute, la méthode la plus favorable à sa force prodigieuse, maintenant que son adresse avait échoué. Il demeura une bonne minute à épier l'adversaire ; son œil ensanglanté, sa bouche féroce exprimèrent une énergie à faire trembler. Le charpentier même en était ému, attentif à chacun des mouvements de Davesne. Enfin, celui-ci se rua. Il y eut une mêlée confuse de bras et de torses, puis les antagonistes se trouvèrent enlacés, – tous deux en bonne position. D'un effort énorme, Davesne souleva l'autre ; nous crûmes tout perdu. Mais le mouvement n'aboutit pas. Le charpentier retomba sur ses pieds et, rapide, il prit à son tour l'offensive. Davesne rusa, tournoya, – mais terrassé d'une souple étreinte, retourné, il se trouva touchant le sol des deux épaules.

– Te rends-tu ? fit le charpentier.

Davesne donna un coup de reins désespéré ; le charpentier le recoucha, le maintint collé contre le sol.

– Te rends-tu ?

Alors, une voix rauque :

– Je me rends !

Tous deux se relevèrent. Une hésitation passa dans le regard de Davesne, puis il subit définitivement la défaite, il se retira, la tête basse.

Mon père se précipita vers le charpentier, dans une exultation de joie, tandis que je balbutiais de longs remerciements à mon petit sauveur. Tout autour, les paysans accourus poussaient des cris de victoire.

Telle est l'aventure la plus considérable de ma vie, à laquelle je ne puis pas songer sans tremblement ; telle est aussi l'origine de la plus profonde de mes affections. Mon père devint l'ami du charpentier, comme je devins celui de l'enfant. Cette double amitié fut bénie. Plus tard, en effet, mon père et Michel s'associèrent, à la suite de quelques événements heureux, dans une entreprise de défrichement. Quant à moi, je trouvai dans Charles un compagnon si sûr, un protecteur si loyal, si doux, si courageux que je lui vouai un véritable culte. Les plus beaux jours de mon existence sont ceux que je passe chaque année dans sa demeure, là-bas, dans ses forêts de pins maritimes, dans ses cultures des dunes, ou ceux qu'il vient passer à Paris auprès de moi. Dès que je l'aperçois, mon cœur se dilate, le bonheur entre à pleine voile, je sens je ne sais quoi de protecteur, de divin qui éloigne les soucis, élargit la signification de la vie !

cavernes

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/IV

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 103-128).

◀ Le Champion

Le Combat

L'Exécution ▶

## LE COMBAT

À Mme J. Adam.

### I

— Pour moi, dit le général Mallais, il n'y a pas le moindre doute que nous avons autant d'hommes de génie en 1870 qu'en 1792. Nous n'avons pas su les employer, ou l'époque ne nous permettait pas de les employer. Il y eut trop peu de temps entre Wissembourg et Coulmiers, sinon nous aurions pu nous habituer à choisir nos hommes sur les champs de bataille. Ne me dites pas que les époques sont trop dissemblables, que la guerre moderne exige des chefs plus instruits que les Hoche, les Moreau, voire les Pichegru. L'étiage de l'instruction était suffisant, en 1870, pour permettre des révélations analogues à celles de l'autre siècle. Je le répète, c'est le temps qui a manqué. Nos Lückner ont gardé leurs positions, tandis que nos Moreau sont demeurés sous-lieutenants, au maximum capitaines... Personnellement, j'ai rencontré un homme de génie, un homme que je ne crains pas de comparer à Bonaparte, et si j'en ai rencontré un, pourquoi n'y en aurait-il pas eu dix ? Il se nommait Charles Rambert et servait sous mes ordres. Ce n'était pas un officier de profession. Il apprit le métier, pour ainsi dire, en se jouant, et montra de telles aptitudes, une telle ardeur, qu'en moins de trois semaines je lui confiais une lieutenance. Non seulement il se montra digne de mon choix, mais son habileté semblait s'accroître en raison même des difficultés. À cette époque, encore un peu souffrant d'une blessure, on m'avait chargé de la formation de recrues. J'avais toute liberté ; je pouvais employer mes hommes comme bon me semblait. J'eus donc l'occasion d'éprouver Rambert de toutes les façons, depuis de petites manœuvres d'éclaireurs jusqu'à des surprises nocturnes. Il se tira de tout avec un succès si extraordinaire, que ma confiance en lui fut bientôt partagée par tous mes officiers, sauf quelques jaloux. Quant aux troupes, il les avait fanatisées à la fois par son habileté à les commander et par ce que je ne sais quoi qui fait les conducteurs d'hommes. Je crois que, pour mon compte, je l'admiraïs plus que tous les autres : j'avais fini par l'aimer comme un fils.

Mais ne nous attardons pas. Le petit récit que je vais vous lire vous dira que j'avais bien placé ma confiance. Sans doute, il ne vous *prouvera* pas que Rambert eût du génie (pas plus que le récit des batailles de Bonaparte ne peut prouver le génie de celui-ci), mais il pourra vous le *montrer*, si vous voulez bien faire attention que Rambert exécuta réellement, en temps opportun, toutes les manœuvres, en apparence simples, qui sauvèrent d'une destruction certaine la brigade du général Odoard, le 4 janvier 1871.

## II

Le matin de cette journée, le général Odoard, campé avec une brigade et cinq bataillons au bord de la rivière d'Is, eut le rare bonheur de n'être pas surpris par les Bavares. Cependant, les éclaireurs envoyés la veille au soir et le matin même n'avaient signalé l'approche d'aucune colonne ennemie. Vers neuf heures, un cavalier survint, monté sur une pauvre bête demi-agonisante et féroce éperonnée ; il se dit lieutenant du génie, demanda à parler au général et le prévint de l'approche des Allemands.

Les Bavares, racontait-il, s'étaient mis en marche au milieu de la nuit, vers cinq heures du matin, renseignés sur la position occupée par les Français. Lui, caché dans une citerne vide, avait suivi la conversation d'un colonel et d'un commandant. Il put se procurer un cheval après le passage de la colonne, et accourir. Le cheval étant vieux et sans ardeur, il n'avait parcouru que huit lieues en quatre heures. Les Bavares marchaient vigoureusement ; ils n'avaient pas dû faire de détours comme lui. Tout faisait prévoir que, vers onze heures, ils pourraient commencer l'attaque de la brigade française.

- Vous parlez donc l'allemand ? demanda le général au cavalier.

- Oui, général.

- C'est bien. Et vous êtes lieutenant du génie ?

- Oui. J'ai échappé hier après midi, à la faveur d'un déguisement, aux chasseurs ennemis, qui m'avaient fait prisonnier.

- Êtes-vous parvenu à vous rendre compte des forces ennemies ?

- Il n'y a pas plus d'une brigade d'infanterie, quelques escadrons de cheveau-légers, une batterie et demie d'artillerie.

- Vous êtes sûr de cela ?

- Parfaitement.

Le général hésita entre la retraite et le combat. La position occupée par ses troupes comportait une excellente défensive, en tout cas, et une offensive aisée si la bataille tournait avantageusement. Peut-être le général ne tint-il pas suffisamment compte d'un grand terrain marécageux au sud, derrière une saillie mamelonnée du campement ; ce terrain pouvait compromettre la retraite en cas de malchance. Voici, largement dessinée, la position occupée par la brigade :

La rivière, en se contournant en demi-cercle, bornait le campement à l'ouest, au nord, partiellement à l'est. Au sud, de vastes terres immergées. Une série de mares allaient lentement rejoindre la partie sud-ouest de la rivière. Le sud-est, plan, s'ouvrait entre l'extrémité des marais et un tournant du cours d'eau, et c'était la seule issue logique en cas de retraite : acculées au marais, les troupes françaises devaient inévitablement choisir entre la capitulation ou une victoire de désespérés.

Ce champ de bataille, si singulièrement enclos, ne manquait pas d'excellentes positions tactiques : le terrain avait des dépressions favorables à l'abritement des troupes ; un hameau, aisément fortifiable, protégeait le nord-est ; des saulaies permettaient de dissimuler les tirailleurs et les mitrailleuses sur tout le parcours des rives ; une châtaigneraie, en majeure partie composée de taillis, pouvait dissimuler quelques bataillons vers le centre. L'attaque des Bavares devait logiquement se faire par le nord, sans trop incliner vers l'est ni vers

l'ouest, car dans ces deux cas il leur eût fallu perdre trop de temps en détours et laisser à la brigade française le temps d'échapper par une des tangentes de la rivière ou par les terres planes du sud-est. Le général Odoard, après un quart d'heure de réflexions, se décida tout à coup au combat. Il eut le mérite de s'y décider fermement : supériorité réelle en 1870-1871, où le doute, la temporisation, la trop grande préoccupation des contingences, ont fait culbuter les meilleures armées. Il envoya immédiatement ses meilleurs éclaireurs en campagne, fit fortifier le hameau, ordonna la construction de tranchées-abris aux points exposés, puis se tint prêt à toutes éventualités.

Voici, approximativement, les forces disposait :

	Hommes.
1° Une brigade d'infanterie, soit :	
1 bataillon de chasseurs	700
2 régiments d'infanterie	4.000
2° Une batterie de 4 attachée à la brigade, soit : 6 canons et	150
Une demi-batterie de mitrailleuses, soit : 3 pièces et	70
3° 3 escadrons de cavalerie légère, soit	375
4° En outre la brigade avait rallié 5 bataillons d'infanterie appartenant à divers régiments, soit	3.700
3 canons de divers calibres (1 de 12, 1 de 8, 1 de 4) et	70
Une demi-batterie de mitrailleuses, soit 3 mitrailleuses et	70
5° Enfin une soixantaine d'hommes du génie	60
Total	<u>9.195</u>

La brigade bavaroise qui s'avancait devait, en moyenne, compter 7,500 hommes, deux à trois cents de plus ou de moins peut-être. Si le général Odoard s'était trouvé en rase campagne, il aurait à peine osé risquer la bataille avec 15,000 hommes, car il n'y avait véritablement aucune comparaison à établir entre 9,195 hommes peu ou point exercés (commandés en grande partie par des officiers frais émoulus ; équipés et nourris médiocrement malgré la température basse ; n'ayant pour la plupart jamais vu le feu ; tirant mal et manquant naturellement de confiance après toutes les tribulations de la France) et 7,500 hommes admirablement instruits, supérieurement commandés, enhardis par vingt batailles favorables, tirant avec méthode et soutenus par la meilleure artillerie existante. Le corps à corps seul pouvait rétablir quelque peu l'équilibre. Mais le corps à corps est devenu la manœuvre de la dernière heure, et encore les Allemands, durant le guerre de 1870, l'ont rarement risqué avant que l'écrasement de l'adversaire fût déjà un fait accompli.

Le général admettait donc qu'il disposait en réalité de moins d'unités effectives que son adversaire bavarois, mais il avait en revanche une position tactique et stratégique excellente, à moins qu'il ne se laissât couper la route du sud-est, éventualité facile à prévenir, croyait-il.

Vers dix heures, quelques éclaireurs revinrent annoncer l'approche de l'ennemi, dans la direction du nord. Vers dix heures et demie, le général fut informé que l'ouest et l'est étaient tranquilles. Le cavalier du matin, interrogé de nouveau, assura que les Allemands n'avaient pu disposer de plus d'une brigade, car une armée française les menaçait en flanc. Vers onze heures, les postes extrêmes d'espions et

d'éclaireurs vinrent confirmer les renseignements précédents, tandis que le général, monté sur la colline culminante de son camp, examinait un mouvement de troupes exactement vers le nord.

Quelques minutes après onze heures, le feu s'ouvrait, contre l'habitude de cette guerre, du côté des Français. L'unique pièce de 12 gronda, annonçant un adversaire vigilant aux Bavaois. Ils ne répliquèrent pas, laissèrent la grosse pièce tonner seule, pendant vingt minutes, puis ouvrirent le feu simultanément à droite et à gauche, en convergence. Le canon de 8 de la brigade se mêla à l'action.

Ce début sembla défavorable aux troupes bavaroises, exposées en plaine rase. Nos projectiles portèrent sans difficulté, tandis que la canonnade allemande eut d'abord peu d'efficacité. Mais graduellement, les qualités de précision des artilleurs ennemis rétablirent quasi l'équilibre.

Le hameau et la châtaigneraie reçurent une redoutable pluie de bombes, bientôt accentuée encore par l'approche offensive de l'ennemi et la mise en bataille des pièces de médiocre portée. Il est vrai que nous démasquâmes cinq canons de 4 dont l'effet fut terrible sur les bataillons mal abrités.

Quatorze canons, répartis de part et d'autre, jouaient le formidable prologue du drame.

L'offensive bavaroise se poursuivait avec ténacité. Le crépitement des chassepots, suivi de celui des dreysse, marqua une nouvelle phase. Un bataillon de chasseurs et un bataillon de ligne bavarois se déployèrent en tirailleurs dans la plaine et marchèrent lentement sur les positions françaises. Trois autres bataillons évoluèrent vers le sud-est par pelotons épars.

Pendant cinq quarts d'heure, les Allemands gagnèrent continuellement du terrain, et le tir de leurs fusils, incertain aux grandes distances, devint meurtrier à 350 pas de la rivière. Leur artillerie était arrivée à une précision magistrale, et, sans les mitrailleuses françaises démasquées une à une et très efficaces, la situation des troupes, cantonnées au hameau et dans la châtaigneraie, serait devenue intolérable. Vers une heure, les Français démasquèrent leurs dernières mitrailleuses et les deux canons de 4 de la réserve. La bataille prit un caractère de plus en plus décisif. Le hameau, criblé par les bombes et la mitraille, dut être évacué ; un incendie en dévora les deux tiers. L'artillerie bavaroise tonna avec furie sur le centre et l'aile droite de notre brigade, afin de protéger le lancement d'un pont volant. Ce pont fut immédiatement franchi, malgré une fusillade terrible des chassepots. Trois bataillons ennemis passèrent la rivière et réussirent, avec le concours de l'artillerie, à maintenir les Français à distance. Bientôt la châtaigneraie aussi fut occupée par les Bavaois, dont deux autres bataillons franchirent le cours d'eau en moins de vingt minutes.

Voici quelle était, à une heure, la situation respective des combattants :

Du côté des Français, sept bataillons s'étaient retranchés, avec la presque totalité de l'artillerie, dans les terrains mamelonnés du sud et du sud-ouest. Un demi-bataillon résistait dans les saulaies de l'ouest, assez bien reliées à la position principale. Quatre bataillons et demi occupaient les terres planes du sud-est et une colline à l'est. La cavalerie, dissimulée à l'arrière-garde, attendait, peu endommagée par l'ennemi. Les pertes des Français, tant en morts qu'en blessés, pouvaient être évaluées à 900 hommes. Les Allemands étaient légèrement plus éprouvés. Les Bavaois occupaient maintenant la plus grande partie du tournant intérieur de la rivière, la châtaigneraie et les abords du hameau de Gondeville. Ils avaient là cinq bataillons. Les deux autres bataillons n'attendaient que des ordres pour franchir la rivière, où

l'on venait de jeter un second pont. Leur cavalerie, comme la cavalerie française, se tenait au loin, bien abritée, offrant très peu de front. L'artillerie germanique avait éteint le feu de trois canons Français et restait elle-même intacte.

L'objectif de l'ennemi était de séparer les quatre bataillons et demi français du sud-est des sept bataillons et demi du centre et de l'ouest, d'écraser les premiers, d'acculer les seconds aux marécages, ce qui devait amener le général Odoard à une capitulation, et ce plan semblait bien près de triompher à une heure et demie de l'après-midi. Il faut remarquer qu'à ce moment toutes les forces françaises (sauf la cavalerie) combattaient, tandis que les Allemands n'avaient que cinq bataillons en ligne. Mais 4,200 fusils à aiguille, maniés par des soldats exercés, à une distance de 500 mètres, faisaient un ravage au moins égal à 7,700 chassepots épaulés par de pauvres diables qui envoyaient leurs balles aux distances et aux directions les plus ridicules.

Presque toute l'artillerie des Allemands croisait maintenant ses feux au centre des positions françaises, tandis que les bataillons d'attaque tentaient de couper la ligne de retraite du général Odoard en rejetant en arrière les 2,700 hommes du sud-est. Les Français offrirent une défense énergique. Notre fusillade, malgré son incertitude, amena un instant le recul des ennemis. Vers une heure trois quarts, le général allemand crut nécessaire d'avancer un bataillon de troupes fraîches, ce qui permit de reprendre immédiatement les positions perdues. Malgré des efforts prodigieux, le général Odoard se voyait donc sur le point, non seulement de perdre la bataille, mais d'être forcé à une capitulation, avec sept bataillons et demi et trois escadrons.

C'est alors que mon régiment vint rétablir l'équilibre. Il était deux heures et demie environ. Le soleil s'abaissait, grandissant, derrière la rivière. 2,000 hommes, blessés ou morts, encombraient le champ de bataille et les ambulances. Une fusillade impétueuse au sud-est annonça aux Bavares déconcertés que la victoire était remise en question. Cependant leur position était trop nette, leur artillerie (qui venait encore d'éteindre trois pièces de 4 françaises) trop supérieure, pour qu'ils songeassent à reculer. Ils se contentèrent de continuer le combat un peu plus à couvert, derrière des abris naturels ou artificiels. La demi-heure qui suivit fut la plus meurtrière de la journée. Immobiles dans leurs positions, les Bavares déployèrent une adresse fatale à mes troupes, qui devinrent aussi l'objectif d'une grande partie de l'infanterie ennemie. Les officiers de mon régiment furent très éprouvés : tous les commandants et la plupart des capitaines tombèrent héroïquement à leurs postes. À trois heures, Rambert se trouvait à la tête du troisième bataillon. Les Bavares tentèrent alors un effort désespéré pour couper le centre et rejeter enfin l'aile droite à l'est. Ils avancèrent toutes leurs réserves ; leur dernier bataillon d'infanterie passa le pont jeté au nord, trois escadrons de cavalerie (450 chevaux) passèrent l'autre pont, et, tandis que le bataillon d'infanterie appuyait un mouvement formidable sur le centre français, la cavalerie fondait intrépidement sur mon régiment et les quatre bataillons et demi décimés de la plaine. L'attaque réussit partiellement au centre ; le général Odoard se vit obligé d'effectuer un mouvement de recul vers les marais, mais ses troupes se retirèrent en bon ordre et parvinrent à se maintenir à temps pour éviter une catastrophe immédiate,

Pendant ce temps, la cavalerie ennemie tombait comme l'ouragan sur l'aide droite, Elle fut reçue avec fureur, principalement par mon régiment. La fusillade, les coups de baïonnette, le bruit lourd des chevaux, les cris farouches des adversaires annonçaient une mêlée frénétique. Trois fois les cheveu-légers renouvelèrent la charge, et à la troisième reprise je tombai, frappé de trois coups de sabre. Le

désordre se mit un instant dans mon régiment, pendant que le capitaine Jamain tombait à son tour. Le général bavarois, nous voyant fléchir, lança le dernier escadron disponible pour achever la défaite.

### III

Pendant que ces derniers événements se passaient, on me transportait à l'ambulance. Arrivé sur un tertre, j'exigeai impérieusement de ceux qui me conduisaient qu'ils me laissassent contempler la bataille pendant quelques minutes. Ils y consentirent. Le spectacle était lugubre ; presque partout nos lignes pliaient, et mon régiment s'embrouillait de la façon la plus misérable. Décidément la journée était bien perdue. Avant une heure, les Allemands seraient maîtres du champ de bataille, et le gros de nos troupes, rejeté contre les marécages, n'aurait plus d'autre ressource que de capituler ou de se faire massacrer lamentablement. Cette conviction s'accrut encore, quand je vis un de mes capitaines, nommé Dave, un pauvre vieux sans intelligence, s'avancer pour prendre le commandement de mes hommes<sup>[1]</sup>. Il essaya de donner quelques ordres, mais il n'obtint aucun résultat. Tout à coup un cri s'éleva dans une compagnie, cri que j'ai su depuis être : « Rambert ! » Ce fut comme une traînée de poudre ; le cri se répandit en moins d'une minute à travers les bataillons, si puissamment qu'une partie des autres troupes, entraînée, se mit à pousser des acclamations. Le pauvre vieux Dave regardait d'un air effaré, et comprenant que l'abnégation de toute vanité devenait un devoir suprême, il se résigna, il alla lui-même supplier Rambert de céder aux vœux du régiment. Et je vis Rambert s'avancer.

Un étrange sentiment de confiance traversa mon âme, tandis que le jeune homme parcourait à pas lents les compagnies disloquées. Tout mon cœur était avec lui. Je le vis donner ses ordres avec un calme parfait, comme s'il eût toute sa vie commandé sur le champ de bataille. Et déjà la force suprême des masses d'hommes – la confiance – raffermissait les rangs. Une sorte de mathématique pénétrait l'écheveau effrayant de la déroute. Notre fusillade redoubla ; les cavaliers commencèrent à hésiter.

En ce moment, mes brancardiers se remirent en marche, malgré mes ordres et mes supplications. Par bonheur, après une descente de quelques minutes, nous recommençâmes de monter : je pus voir que Rambert poursuivait son avantage. L'ouragan de cavalerie retrouvait des lignes fermes, une énergie reconquise, des hommes pleins d'espoir. La charge échoua, les chevaux tombèrent par troupes compactes, dressant une véritable barricade devant le régiment ; et les escadrons battirent en retraite, poursuivis par les cris victorieux de mes soldats acclamant leur jeune chef.

Rambert, sans perdre de temps, dépêcha trois de ses compagnies aux bataillons voisins, qui se dépêtraient contre la charge. Ce secours, joint à l'impression produite par le premier succès de Rambert, fit naître, là aussi, un retour de confiance qui décida la retraite des cheveu-légers. Une ardente fusillade annonça au général Odoard que le combat n'était pas encore perdu au sud-est.

Cependant, cette charge de cavalerie échouée n'était pas, somme toute, un échec pour les Bavarois. Tandis que l'effort de notre aile droite se concentrait, une nouvelle avance de l'infanterie ennemie s'était faite, menaçant de plus en plus de couper le centre. Ce n'était point payer trop cher 300 cavaliers fauchés sur 600 : tactiquement, le général allemand approchait encore de la victoire.

### IV

Mes porteurs venaient d'atteindre aux ambulances. J'obtins d'être transporté dans une roulotte qu'on avait réquisitionnée. De la petite fenêtre près de laquelle se trouvait mon lit, je pouvais encore suivre la bataille, car les ambulances étaient situées sur un petit plateau qui dominait les environs. J'étais frappé à la cuisse gauche et au bras gauche. Les blessures du bras droit n'étaient guère que deux estafilades superficielles ; la blessure à la cuisse, quoique assez profonde, n'intéressait aucun vaisseau principal. J'étais provisoirement impotent à la vérité, mais j'avais peu de fièvre, je pouvais subir les pansements dans une position à moitié assise, qui me permit d'assister à toutes les péripéties du combat. Je vis très bien que Rambert ne cessait de perfectionner sa position, qu'il rentrait en communication de plus en plus intime avec les chefs des quatre bataillons et demi du sud-est. Toute cette aile avait repris position. Il semblait qu'elle eût reçu du renfort. Les Allemands demeuraient impuissants devant elle. Néanmoins, je le répète, notre défaite semblait seulement retardée. L'artillerie allemande (huit canons intacts) couvrait de son tonnerre les trois pièces de 4 et les deux mitrailleuses qui nous restaient. Comme un coin énorme, l'armée bavaroise semblait prête à scinder la nôtre. Toute la courbe nord, le hameau et la châtaigneraie appartenaient à l'ennemi. Le centre français était clairsemé ; la droite, appuyée au tournant sud-est de la rivière et au nord-est des marécages, avait peu de couvert, sauf les saulaies que quelques compagnies de mon régiment occupaient en tirailleurs et que les Allemands ne pouvaient prendre qu'en s'exposant à de terribles feux de flanc et de face.

Dans l'ensemble, la position stratégique des Allemands leur assurait donc la journée. Notre aile droite une fois enfoncée, il suffisait désormais d'un moment de faiblesse, et la débâcle commençait. Le coin formidable, qui pénétrait entre nos ailes encore faiblement reliées, ne pouvait être émoussé que par une attaque générale bien conduite. Le général Odoard était peut-être plus prudent qu'il ne le fallait à cette heure sévère. Il tenait obstinément cantonnée dans ses tranchées-abris l'aile gauche, sur la résistance de laquelle il comptait sans doute le plus. Rambert, conscient de la nécessité de risquer l'offensive, envoya, comme je l'ai su plus tard, une dépêche au général, l'informant qu'il allait faire une rapide démonstration de tirailleurs par la saulaie et demandant que, si cette tentative avait du succès, les quatre bataillons et demi du sud-est pussent se joindre à mon régiment pour exécuter un vigoureux mouvement offensif. Ce que la dépêche ne disait pas, c'est que Rambert comptait que le général ne manquerait pas de faire appuyer ces mouvements par l'aile gauche et par une charge de notre cavalerie. Le général, rendu confiant par le raffermissement de la droite, entra dans les vues de Rambert, et les quatre bataillons et demi du sud-est reçurent l'ordre de combiner leur action avec celle de mon régiment.

Dans l'intervalle, Rambert avait dépêché des courriers pour donner l'ordre à quelques centaines de recrues que nous avions laissées au camp, de rallier le champ de bataille. Il avait ensuite rapidement inspecté la saulaie et, près de là, parmi des jonchées de cadavres d'hommes et de chevaux, il avait découvert deux mitrailleuses intactes. Il avait immédiatement résolu de s'en servir. Les caissons de mitraille, intacts aussi, gisaient à l'arrière, couverts de branchages.

Vingt minutes plus tard, les tirailleurs de la saulaie avaient reçu du renfort, les colonnes de mon régiment et les quatre bataillons et demi du sud-est n'attendaient qu'un ordre pour avancer sur l'ennemi, et une demi-compagnie de soldats, guidée par Rambert, chargeait à grand'peine les mitrailleuses et parvenait à les braquer tant bien que mal.

Déjà le drame d'une charge en masse débutait. Les saulaies crachèrent une fusillade terrible. Mon régiment et les bataillons du sud-est s'avancèrent. Notre cavalerie accourait comme une vague. Les Bavarois crurent à l'arrivée d'un renfort et montrèrent une indécision dont Rambert profita pour accélérer le mouvement. La distance entre les deux armées n'était point forte. Elle fut franchie en peu de minutes. Cavalerie, infanterie roulèrent furieusement sur les Allemands déconcertés. Et notre aile gauche, à son tour, commença de s'ébranler. Alors, dans les roulements des tambours, le crépitement des fusillades, la foudre des canons, il y eut une mêlée superbe. Quand elle fut bien engagée, Rambert fit tonner les deux mitrailleuses, et cette volée de mitraille alla tomber sur la cavalerie allemande, qui se rangeait pour la charge. Elle étonna l'ennemi plus que tout le reste et détourna, l'attention de ses chefs au moment même où une partie de notre gauche abordait à son tour.

La contre-charge de la cavalerie allemande fut considérablement atténuée par une nouvelle décharge des mitrailleuses ; la fusillade décrut ; plus de la moitié des troupes de part et d'autre s'engagèrent dans le corps à corps. Le hameau de Gondreville fut pris, repris, définitivement emporté par les Français, et si la bataille n'était pas encore gagnée pour nous, déjà se dégageait une certitude consolante.

L'énergie de l'attaque, l'approche du crépuscule, la reconstitution d'un centre écartaient la crainte d'une défaite honteuse. Désormais le champ de la retraite contingente était ouvert ; désormais même la perte de la bataille serait l'honorable fin d'une journée glorieuse ; désormais la brigade était au moins sauvée matériellement, avec Gondreville repris par Rambert et le centre bavarois en léger recul. Somme toute, nous avions l'avantage, malgré la ténacité des ennemis dans la plupart de leurs positions.

Le soir était venu. Le soleil venait de disparaître à l'horizon, et la bataille continuait à demeurer indécise. Mais là-bas, au sud-est, une colonne s'avance dans le grisonnement crépusculaire. On pouvait très bien l'apercevoir des ambulances ; mon chirurgien vint à la fois me signaler son approche et me dire que c'était un détachement français. Dix minutes plus tard, je reconnus les recrues que j'avais laissées au camp. Elles étaient accompagnées de paysans et de francs-tireurs. Tous s'avançaient en poussant de grands cris, et ce fut la péripétie finale. Une confiance suprême emporta nos troupes ; la certitude de la victoire soulevait jusqu'aux blessés. La châtaigneraie fut prise à son tour, le hameau de Gondreville dépassé par Rambert, tandis que les troupes de secours, par leur seule apparition, déterminaient la retraite du centre allemand. D'ailleurs, l'ennemi se retira en bon ordre, repassant les ponts avec lenteur au fur et à mesure ; cependant, un mouvement de flanc de Rambert mit deux cents prisonniers entre nos mains. Vers la nuit close, les ponts sautaient, la rivière séparait les deux armées.

Les Allemands avaient 700 morts, 1,600 blessés ; les Français, 800 morts et 1,500 blessés.

Notre victoire était complète. Elle était due tout entière à un seul homme. Au moment de son intervention, l'aile droite était partout en déroute, la gauche et le centre impuissants, l'armée entière découragée, prête à la fuite et à la reddition.

En moins d'une heure et demie, il avait changé la défaite en victoire.

Chacune de ses combinaisons paraîtra de peu d'importance en elle-même. Leur ensemble même peut ne pas frapper celui qui les examine tranquillement assis au coin de son feu.

Mais, je le répète, si l'on décompose froidement les manœuvres du plus grand homme de guerre, elles apparaissent avec le même caractère de

simplicité. La plus belle victoire et les plus beaux mouvements stratégiques, même d'un Bonaparte, nous étonnent surtout par leur succès et par le sentiment que nous avons de la promptitude et de la simultanéité qui présidèrent à leur conception et à leur exécution. Or il est à remarquer que tout ce que nous avons vu faire à Rambert a précisément possédé les caractères de la promptitude et de la simultanéité. Reconstitution du régiment, contact établi avec les quatre bataillons et demi du sud-est, dépêche au général Odoard, ordre aux recrues laissées dans le camp, mise en position des mitrailleuses éteintes ; - tous ces menus événements furent exécutés avec une vitesse, une clarté et une coordination extraordinaires, et tout le *génie* de la guerre est là.

✱

Le général Odoard, qui était un très honnête homme, reconnut sans restriction la part décisive que Rambert avait eue à la victoire ; il le félicita publiquement, sur le champ de bataille, et le couvrit d'éloges dans ses rapports. Pour moi, lorsque Rambert vint me voir à l'ambulance (j'étais, à la vérité, un peu affaibli par mes blessures), je le pris dans mes bras en pleurant comme un enfant.

Je vous raconterai quelque jour la mort de mon héros, pendant l'affreuse retraite de l'armée de l'Est, où il se montra de tout point admirable.

1. Bien entendu, j'observais ces détails avec ma lunette d'approche.

◀ Le Champion

▲

L'Exécution ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/V

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 129-140).

◀ Le Combat

L'Exécution

Dans l'Ombre ▶

## L'EXÉCUTION

À G. Rodenbach.

Jamais, en sa carrière déjà longue, le juge d'instruction Villème n'avait eu à interroger un personnage plus sépulcral, portant sur le creux visage, dans les yeux approfondis et minéralisés, une telle évidence de mort, d'irréfragable anéantissement. Le garde qui l'amenait semblait un soutien plutôt qu'une ironique précaution. Il devait être incapable d'une violence de mouvement, de la plus faible résistance.

Il se laissa crouler sur un siège, il resta dans une songerie écrasée, impotente, avec la rugueuse respiration d'un surmené. Aux questions de M. Villème, il ne donna d'abord aucune attention, ses yeux traversés d'irisements d'émeraude, fixés dans l'espace, mornes, fatidiques, lamentables.

Après quelques minutes, il releva la tête, il regarda vers le magistrat, sans qu'une image parût entrer dans la mort de ses pupilles, il murmura :

- ... Me recueillir... deux minutes... je vais tout vous dire... tout... tout... rien à cacher... rien à craindre... Avant quinze jours !...

Il acheva d'un geste aussi vague qu'un geste de mannequin. Il enterra son front dans ses doigts translucides. Le magistrat respecta son silence.

Au bout de cinq minutes, l'accusé laissa retomber ses mains, son visage apparut navrant et froid, comme le visage d'un moribond dans l'accalmie qui précède si fréquemment les derniers moments.

- Monsieur, dit-il... vous savez que je suis venu me livrer moi-même... vous savez que j'ai spontanément avoué mon crime... sans toutefois entrer dans aucun détail... Il me reste à compléter mon aveu... il me reste à expliquer l'acte que j'ai accompli... et qui est, en un sens, un acte de justice... Je ne veux pas plus m'excuser que m'accuser... je désire être jugé sur la vérité... rien que la vérité... Tant mieux si le jury juge - comme je le fais encore moi-même en ce moment - que mon meurtre n'est pas un crime vulgaire, qu'il peut obtenir le bénéfice de circonstances atténuantes assez fortes pour équivaloir presque à un acquittement, et que, par surplus, il peut être une solennelle et sévère leçon pour quelques brutes du corps médical, une protection pour des malades qui se trouveraient dans des situations analogues à la mienne... Mais je m'égare... Il ne vous importe pas de savoir ce que je pense de mon acte, mais pourquoi et dans quelles circonstances je l'ai accompli...

Un peu de sueur huileuse parut à ses tempes. Lentement, avec un mouchoir de soie, il s'essuya d'un air de dégoût et d'amertume. Son œil

se dirigeait vers une encoignure sombre, avec stupeur, lourdeur, épouvante :

- Il y a six mois environ, - me sachant fort malade... fort malade depuis longtemps... et après avoir reçu depuis deux ans les soins assidus d'un bon médecin de quartier... je résolus d'aller consulter un des princes de la science... une de ces célébrités qui président aux morts très riches ou très illustres... J'étais, je dois vous l'avouer, dans une curiosité extrême, maniaque, de connaître exactement la nature de mon mal... de savoir si je devais en mourir ou si je pouvais y survivre... J'avais la ferme volonté de provoquer une réponse nette, un oui ou un non décisif... Car tout me paraissait préférable à la sombre incertitude où je végétais... Pour être plus sûr d'une réponse sincère, je me déterminai à aller dans un de nos grands hôpitaux, à la consultation du docteur Haller... Et ce n'est pas sans raison que je choisis Haller... Il jouissait d'une réputation de franchise confinant à la brutalité... franchise doublée d'une sûreté presque infaillible de diagnostic... Donc, un matin de novembre, j'arrivai à la célèbre consultation. Après une attente assez longue, je fus introduit... Je me souviendrai toute ma vie de cette minute fatale... je reverrai jusqu'à mon dernier soupir la grande salle... les élèves en groupe... la figure carrée d'Haller, ses gros yeux noirs et perçants qui se fixaient sur moi... Mon cœur battait horriblement... J'exposai avec fièvre l'objet de ma visite, le désir profond, le besoin intolérable que j'éprouvais d'avoir une idée exacte de mon mal... Il tenta plusieurs fois de m'interrompre, me faisant remarquer que d'autres malades attendaient dans l'antichambre. Mais je ne l'écoutais pas, je parlais avec volubilité, je le suppliais de me dire la vérité, toute la vérité, si cruelle pût-elle être... Je vis l'impatience grandir sur son visage, ses yeux briller d'une espèce de colère. Il finit par me crier violemment, impérieusement : « Assez !... Je ne suis pas ici pour écouter des sornettes, mais pour vous examiner !... D'autres sont là qui attendent et dont vous prenez le temps... Laissez-moi voir, répondez nettement à mes questions ou faites place à d'autres !... »

Je me tus, j'ôtai ma jaquette, mon gilet... Toute ma fièvre tomba, je fus pris d'une grande angoisse, mon cœur cessa de s'agiter, il défaillit quand le docteur se mit à percuter, à ausculter, à examiner méthodiquement ma pauvre poitrine... Oh ! épouvante, profonde épouvante de cet être penché sur moi, me maniant, me tournant, me scrutant, pénétrant le terrible secret de mon mal !... Oh ! prodigieuse épouvante ! L'examen fut long, consciencieux, et - je le pressentis cruellement - très lucide, très perspicace.

Quand il eut enfin terminé, Haller resta une minute en silence, pensif... Alors je n'eus plus envie de connaître la redoutable énigme... J'eusse supplié qu'on me la cachât... en proie à une agonie de détresse... Puis, dans le moment où il se tourna de nouveau vers moi, tout à coup - sais-je par quel mystère, par quel retournement furieux de mon être ? - de nouveau la curiosité - une curiosité plus dévorante que jamais, me fit m'écrier :

- Dites-moi tout, toute la vérité !...

Il hésita. J'entendis des gens chuchoter. Alors je m'accrochai à lui, je me mis à le supplier avec une espèce de fureur. L'impatience revint sur sa face, ses gros yeux luisirent de colère. Il m'écarta, criant :

- Allez-vous me laisser à la fin !...

Je ne sais ce que je criai, une injure, je crois, et il en devint rouge, les tempes gonflées.

- Vous avez six mois à vivre ! cria-t-il.

- Six mois !

Je chancelai, je balbutiai, puis je partis brusquement, presque en courant, ne voulant pas attendre une ordonnance. J'allais inerte, dans une demi-anesthésie. Ce n'est qu'à la rue que je repris possession de moi-même, dans la terreur infinie. Pareil à l'assassin, à l'être immonde que la société vomit à l'échafaud, j'avais entendu l'arrêt de ma mort. Un homme, mon semblable, avait eu l'étrange férocité de me dire ma condamnation. Désormais le monde devenait la cellule lugubre où j'attendais l'heure fatale. Désormais j'allais compter les mois, les jours, les heures, les minutes qui me séparaient du sépulcre.

Désormais... hélas ! et je regardai autour de moi, et je trouvai la vie si belle... Les ombres longues de l'après-midi, les jeunes femmes claires, les promeneurs, tout fut d'une splendeur : exquise et implacable... Tout promettait à tous le divin bonheur de l'incertitude. Moi seul savais, moi seul connaissais la vérité abominable. Le plus vil mendiant, le plus misérable des artisans pouvaient s'accrocher à l'espérance, à l'avenir, au vague...

Ces sentiments, monsieur, ne me quittèrent plus un seul instant ; ils furent de mon sommeil comme de mes veilles... De ce moment la mort fut perpétuellement présente à ma pensée... mais surtout à l'heure où il fallait essayer de dormir... Ah ! horreur d'être seul avec soi-même... horreur de voir son être se contempler en soi, d'avoir là quelqu'un qui vous regarde mourir... quelqu'un qui vous est étranger et qui est pourtant vous-même !...

Le prévenu s'interrompit. Il haletait. Ses yeux s'étaient encore *cadavérisés* : ils se cristallisaient sinistrement sur le vide. La sueur lourde continuait à jaunir ses tempes ; ses cheveux étaient huilés. Il reprit d'une voix plus basse, mais d'autant plus pénétrante :

- Tout d'abord... je veux dire pendant un mois environ, je ne mêlai pas beaucoup la pensée du docteur Haller à mon désespoir... Il m'arrivait certes de songer à lui, mais d'une façon brève ou lointaine... Il n'en fut plus ainsi quand la colère et la haine se mêlèrent à mon désespoir, quand à ma terreur de la mort se joignirent des sentiments de revanche, je ne sais quel besoin de me venger de tout et de tous... J'exécrai d'abord mes proches, mes héritiers, dont l'hypocrite assiduité, dont les paroles flatteuses et pleines de sollicitude, cachaient mal l'hypocrite espérance, l'ignoble chasse à ma petite succession... Puis j'exécrai les voisins, les passants, tous ceux qui me frôlaient, tous ceux dont l'insolente confiance de vivre semblait insulter à ma misère...

J'exécrai jusqu'aux animaux, jusqu'à ces petits oiseaux des jardins publics auxquels des mains amies jettent le pain quotidien... Dans cette période, je songeai plus longuement, plus fixement au docteur Haller. Son action me parut horrible, et chaque jour plus horrible. Il fut de plus en plus mon bourreau, le tyran immonde qui avait abusé de sa science comme d'autres, jadis, avaient abusé de leur puissance seigneuriale. Il m'avait lâchement condamné à mort ; il avait osé... osé ! ... osé cela !

Et mon cœur bouillait en y songeant et s'épuisait de fureur contre le lâche meurtrier. Son *crime* finit par m'apparaître inexpiable. Toute autre haine fut mesquine en comparaison de celle que je lui vouai. Il fut le principe du mal, le Satan, l'ennemi de toute vie. Dans mes insomnies, couvert d'une sueur d'angoisse et de rage, je murmurais à satiété :

- Quoi ! tu étais devant lui, faible et désarmé... tu allais lui confier ton pauvre être souffrant, plein de terreur... il te voyait pâle et tremblant... il savait qu'il ne pouvait en ce monde que te rester un peu d'espérance... il le savait et il a prononcé ta condamnation, il t'a jeté dans l'enfer d'une agonie perpétuelle, alors qu'il était si facile

de te tromper, de te donner la douce, l'adorable illusion de la guérison possible... Ah ! ah ! il a osé brutaliser ta pauvre âme... il a osé te dire l'infâme vérité... il a osé !

Je me retournais fiévreusement sur ma couche trempée. Il me semblait impossible de mourir sans vengeance ; il me semblait devoir à la justice, aussi bien pour moi-même que pour d'autres infortunés qui naîtraient après moi, qui seraient de même menacés du verdict infâme d'un médecin sans entrailles, il me semblait devoir exécuter le docteur Haller.

Ne croyez pas que j'accueillis cette idée sans résistance. Bien au contraire, j'accumulais les raisons pour excuser le docteur, je me répétais à satiété que moi-même avais supplié, exigé la fatale réponse. Rien n'y fit. Ma raison – oui, oui, ma raison, pas mon sentiment ! – me convainquit chaque jour davantage qu'il avait outrepassé ses droits, que rien ne justifiait, chez un homme investi de l'auguste fonction de combattre la maladie, un semblable abus de force.

Et une suggestion invincible me poussait de plus en plus à commettre mon acte.

Un matin, je me décidai, j'achetai un revolver. Je mis toutes mes affaires en ordre, car j'avais vaguement l'intention d'en finir aussi avec moi-même. Je me rendis cette fois, non plus à l'hôpital, mais chez le docteur lui-même, à sa consultation privée.

J'attendis assez longtemps, et je dois avouer que cette attente n'affaiblit pas une minute ma résolution.

Il n'en fut pas de même lorsque j'arrivai en présence de mon bourreau. J'eus un moment de doute, d'hésitation. Lui, de ses gros yeux noirs, me scrutait, me pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

– Oui, oui, pensai-je... tu me trouves plus près de la tombe encore... peut-être es-tu prêt à me répéter tes féroces paroles...

Mon cœur se mit à battre, la fureur me revint, tandis qu'il demandait :

– Vous désirez, monsieur ?

– Misérable ! m'écriai-je... ne me reconnais-tu pas ?... Je suis celui que tu as condamné à mort... et ce n'est pas en patient que j'arrive... c'est en justicier...

Il pâlit un peu, il recula. Mais, comme c'était un homme violent, bien vite la crainte fit place à la fureur. Ses yeux luisirent, il cria :

– Sortez à l'instant, – ou je vous fais jeter à la porte.

Il poussa un bouton, j'entendis un timbre retentir dans une chambre prochaine. Je compris que j'avais une demi-minute à peine. D'un élan, je revis toutes les raisons que j'avais de le tuer, je pesai tous les arguments, comme, dit-on, un homme asphyxié aperçoit toute sa vie. Et quoique je fusse pressé par le temps, quoique mes mouvements fussent hâtifs et fiévreux, je mentirais en disant que je n'avais pas conscience de mes actes. C'est froidement que je levai mon arme, froidement que j'ajustai Haller.

Et lorsqu'il tomba, frappé de trois balles, lorsque je vis son cadavre immobile, je jugeai que mon acte était juste, je n'en eus aucun regret.

Dans le désordre qui suivit, personne ne songea à m'arrêter ; j'aurais pu fuir, du moins aurais-je pu le tenter. Vous savez que je suis venu spontanément me livrer à la justice.

◀ Le Combat

▲

Dans l'Ombre ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/VI

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 143-149).

◀ L'Exécution

Dans l'Ombre

Le Sacrifice ▶

## DANS L'OMBRE

*À Arthur Bory.*

### I

Heureux ceux qui savent parfois se retirer le plus brillant, mais le plus despotique de nos sens, – je veux dire la vue.

Il leur est réservé des jouissances d'une douceur charmante, discrète, aristocratique, – des tendresses de confiance et des voluptés du tréfonds de l'âme ! Les êtres des générations suivantes s'étonneront qu'en amour nous ayons tant donné au regard, – que nous n'ayons pas su discerner plus finement qu'il est des hommes et des femmes de qualité précieuse, de grâce aristocratique par le tissu de la peau, la santé exquise de la chair, le magnétisme des nerfs, la magie de la voix. Ils se moqueront de ce que nos amants et nos amantes aient pu dédaigner, au profit d'une belle, d'un beau, qui n'étaient beaux que de forme et de nuance, des créatures humaines bien plus difficiles à réaliser par la nature, bien plus complexes à ourdir ! Oserai-je me féliciter de ce que le hasard m'ait offert une de ces jouissances que je prophétise pour l'avenir ?

### II

J'habitais alors rue de Varennes, au quatrième, une assez gentille garçonnière, et j'avais noué connaissance avec deux jeunes filles qui vivaient sur le même carré. Connaissance bien superficielle, qui se bornait à quelque sourire, quelque rapide bonjour à mi-voix. L'une était la belle, l'autre la laide. La belle avait une toison fauve, ardente, qui luisait comme bronze neuf, des yeux d'Arménienne, des épaules et des hanches à se mettre à genoux, – tout ce qu'il faut, avec un grain de ruse, pour se faire une éclatante destinée de courtisane ou d'épouse. La laide avait la peau terne, un nez trop grand, les joues tristes, le menton mélancolique, le corps quelconque. Tout un hiver je couvai mon amour pour la belle, – et au printemps, son voisinage rendit mes nuits insupportables. Comme elle ne faisait pas un pas sans l'autre, il était incommode de lui exprimer mes sentiments, – d'autant que j'éprouvais une manière de crainte mystérieuse devant la laide.

Je résolus de me confier à l'écritoire. Un après-midi, je glissai, sous la porte des voisines, une lettre au nom de l'aimée, où palpitait l'éloquence de mon jeune amour.

Quelques heures plus tard, elles rentraient. Il y eut une discussion étouffée, – puis, après le crépuscule, je distinguai qu'une seule sortait, descendait l'escalier, que la porte demeurait entre-bâillée. Mon cœur sonna frénétiquement, – moitié triomphe, moitié épouvante, – et voici que s'éleva une voix tremblante, jolie comme une cordelle d'argent, qui chantait :

La ténèbre et l'astre qui tremble,  
S'emmêlent au désert des cieux,  
Et dans les cœurs mystérieux  
La mort et l'amour vont ensemble...

Je demeurai saisi. La voix de l'aimée était voluptueuse comme ses hanches, brillante comme sa chevelure, – et si tendre, si pathétique, que chaque fibre s'imbibait d'émotion à son passage. Immobile d'abord, j'approche à pas étouffés et, poussant doucement la porte, je vois une forme indécise dans le magique entour des ténèbres, Alors la voix se tait ; je sens qu'il est à deux pas un cœur qui palpite aussi fort que le mien. Je voudrais parler, je ne puis, – le délice m'étouffe, me terrasse. Et voici une petite main, une peau si fine au toucher, – telle la colombe blanche qu'un jour d'enfance mon père me permit de garder une minute, – puis une fraîche haleine, une impression magnétique de délicatesse, de *fini*, d'euphonie, une odeur de chevelure aussi, vivante, attirante, amoureuse... D'un élan, je pris contre mon cœur cette chose délicieuse, cette divine sœur humaine que le destin m'offrait pour doubler ma vie. Dans un long baiser, il me sembla cueillir une âme... Un silence ; deux bras craintifs qui m'arrêtent, me supplient de n'abuser point de la trouble minute, – et dans cette pause, la sensation que jamais la nature ne créa un être dont le contact fût si doux, la chair si parfaitement désirable et pure. Puis je parle, je balbutie, au hasard de l'âme, l'adoration et la joie. Elle écoute, soupire, et tout à coup un sanglot :

– Pardonnez-moi... je vous ai trompé... je ne suis pas celle que vous croyez...

### III

Je restai une minute effaré, assommé. L'image des deux amies se profila sur ma rétine ; il me vint un violent recul en pensant que celle qui était là, dans l'ombre, c'était la laide.

– Mais la voix parla encore, en son étrange et magnifique volupté :

– Je devais seulement vous dire que mon amie est fiancée... et que, même si elle vous avait aimé, – votre situation de fortune ne répondrait pas à ses vœux... à ce qu'elle a droit de rêver... Hélas ! au moment d'accomplir ma mission, une folie m'est venue... le désir de connaître ce que je ne connaîtrai peut-être jamais plus... un baiser de l'être aimé... Vous qui, après la douleur de cette désillusion, – dans deux, trois mois, – retrouverez des lèvres chéries et amantes, pardonnez... puisiez dans votre chagrin même l'excuse de ma conduite... Songez combien ma peine est plus amère encore que la vôtre...

À mesure qu'elle parlait, ce fut une révélation : je vis clairement la folie de nos esthétiques voluptueuses, je compris que celle-ci était *physiquement* un être de choix, supérieure à celles dont mes yeux étaient tombés amoureux, et grisé par la suavité de sa présence :

– Taisez-vous, lui dis-je, je n'ai rien à vous pardonner, – mais plutôt à faire oublier mon erreur, – qui est celle du commun des hommes. Je vous aimerai – j'en ai la suprême certitude – chaque jour davantage... Vous m'avez fait sentir l'erreur grossière à laquelle, sans doute,

chaque jour sont sacrifiées des myriades de créatures divines... à peu près comme des hommes de génie furent jadis immolés par les sociétés ignorantes !

Elle allait répondre ; déjà je l'avais ressaisie sur mon sein, je vendangeais sur sa bouche les grappes d'amour où se mêlait un goût de mystère et d'inconnu, de religion nouvelle.

✱

Depuis, cette destinée s'est unie à la mienne, – et nous vécûmes nos tendresses dans la ténèbre des nuits ou celle des chambres closes de rideaux. Mais arriva le temps où je *n'apercevais* plus ma femme à la lumière, de même que vous n'apercevez pas vos amantes à l'ombre, où sa beauté éclatait à la chute du jour, au soir naissant, de sorte que la première étoile était comme le soleil de notre amour.

◀ L'Exécution

▲

Le Sacrifice ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/VII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 151-157).

◀ Dans l'Ombre

Le Sacrifice

L'Enfant ▶

## LE SACRIFICE

À G. Geffroy.

### I

J'aime une petite fille de Lyon, aux confins des Brotteaux, aussi charmante que jamais oréade mirée dans les sources de la Saône. Je n'ai point connu d'âme plus délicieuse, ni de cœur plus parfait. Elle est pure, fraîche, fidèle, pleine de tendre génie, faite au tour et ornée d'une chevelure aussi lumineuse que les nuées que commence à dorer le crépuscule.

Après ma jeunesse parfois orageuse, elle m'est un verdoyant refuge, une île d'amour, de sécurité, où j'espère habiter d'innombrables automnes. À peine si j'ai connu auprès d'elle – et dans les débuts seulement – quelque menue crise de jalousie, quelque soupçon vite tari, quelque peur fugitive de l'avenir. Elle sut dissiper ces vapeurs légères par une claire franchise, ouvrant à la moindre méfiance son âme de cristal, sa loyale destinée. Tant de douceur aurait pu mener à la satiété, mais elle a des dons si vifs et divers qu'on en oublie de se lasser d'elle, qu'on demeure chaque jour étonné de voir éclore de neufs et doux désirs.

### II

Nous eûmes pourtant quelques mois de trouble ; à cause d'une amie pour laquelle elle ressentait une affection aussi profonde que pour moi-même – car elle fut créée pour l'amitié autant que pour l'amour. Cette amie méritait d'être chère. Outre qu'elle avait jadis soigné Marguerite, atteinte d'une maladie dangereuse, elle montrait un attachement si entier qu'il y fallait céder.

Au temps où je faisais ma cour, Jeanne D... essaya d'abord quelque opposition, puis, à mieux me connaître, je sentis qu'elle prenait confiance et devenait peu à peu mon alliée.

Je lui en fus reconnaissant ; je la traitai presque en sœur, dès que je fus devenu l'époux libre de Marguerite. Elle-même semblait avoir des sentiments fraternels, lorsque, vers la deuxième année de mon union, nous la vîmes devenir rêveuse, distraite et amèrement chagrine.

Je ne tardai point à percevoir que j'étais cause de ce changement, que la pauvre fille s'était prise d'amour pour moi. Elle s'en cachait de

toutes ses forces, âpre à lutter contre son penchant ; mais elle ne pouvait arrêter tel tressaillement, tel regard jeté à la dérobee, durant qu'elle ne se croyait pas vue.

Eût-elle été la plus jolie des filles d'Ève, il me semble que je n'aurais pu l'aimer à cette époque, mais elle était d'une laideur amère et terne qui éloignait à l'infini tout sentiment idyllique : d'autant plus étais-je mélancoliquement touché de la voir atteinte du mal qui perpétue les hommes. J'avais peur de laisser transparaître cet intérêt, dont elle eût été humiliée, et j'espérais aussi que Marguerite ne s'apercevrait de rien.

### III

Un matin, nous avions remonté la Saône. Nous nous trouvâmes à la campagne, couchés à l'ombre des jeunes peupliers et nous livrant à l'une des plus charmantes occupations humaines : voir couler l'eau.

Dans les premiers moments, nous étions trois, mais bientôt Jeanne, d'un air sombre, s'était éloignée. Nous pouvions la voir marcher en aval. Soudain Marguerite, m'éclairant d'un de ces grands regards qui m'altéraient d'elle :

- Jeanne me brise le cœur ! C'est comme le remords d'un crime, lorsque je la vois se ronger ainsi qu'aujourd'hui... lorsque je sens qu'elle rêve au suicide ?

- Au suicide ? m'écriai-je... Qu'est-ce qui te fait croire ?..

- L'instinct le plus sûr. La pauvre fille s'était résignée à l'existence vide... mais le mal l'a enfin atteinte, et si terriblement, que j'en frissonne souvent d'épouvante...

Elle parlait en rêve, dans une grave et tendre douceur, pleine d'une sorte de divinité.

- Tu ne m'as jamais rien dit, murmurai-je.

- Je ne t'ai jamais rien dit, parce que c'est de ces choses dont il ne faut parler que dans un but bien clair. À quoi auraient servi de vaines confidences ?

Sa voix sonnait étrange : je sentis que j'allais entendre une de ces choses singulières dont son âme originale m'avait quelquefois fait la surprise.

- Tu as donc un but ?

- J'ai un but... et non d'aujourd'hui Longtemps je suis restée indécise, car je voulais d'abord être sûre de moi-même, m'interroger en tous sens... et, aussi, j'avais peur de toi. Mais à mesure que je l'ai vue pâlir et maigrir, j'ai compris mon devoir - *notre devoir*. - Il m'est aussi venu comme une espèce de double vue ; il m'a semblé que je lisais plus clairement dans toi, dans elle, dans moi-même. Alors, j'ai pensé que tu aurais la force de guérir la pauvre fille.

Elle s'était rapprochée, elle me jetait un regard magnétique, plein d'une ardente supplication, d'une douceur impérieuse :

- Eh ! m'écriai-je... je n'aurai pas cette force, et l'eussé-je, Jeanne verrait trop vite que c'est de la pitié et n'en serait que plus chagrine... Puis, toi-même, malgré que tu dises...

Elle continuait à me regarder, à me pénétrer de son âme ; elle reprit avec énergie :

- Je sens que, par amour pour moi, tu trouveras je ne sais quelle charité brûlante... et pour Jeanne, je sais qu'elle n'espère, qu'elle n'espérera jamais que cette charité... qu'elle aimera la vie pour avoir été pressée contre ta poitrine... Écarte toute vaine prévoyance... aide-moi à sauver cette pauvre existence perdue... oublie de raisonner...

De mot en mot, je sentais qu'elle me persuadait, qu'elle *m'induisait*, et quand elle se tut, quand elle prit mes mains entre les siennes, qu'elle attira ma lèvre vers sa bouche, je n'avais plus de résistance.

#### IV

Le soir, Marguerite prétextait une visite à faire et me laissa seul avec Jeanne. Il y eut d'abord un pénible silence. La pauvre laide, courbée devant un feu clair de printemps, continuait son rêve de tendresse et de désolation, peut-être de suicide. Je la regardais, plein de doute et d'inquiétude.

D'abord la pensée de l'étrange devoir me paralysa, puis, à une contraction du visage mélancolique, il vint une compassion troublante, une angoisse généreuse. Et tout à coup, il sembla que l'ombre de Marguerite était subtilement mêlée à son amie, que sa beauté imprégnait la souffrante silhouette ; « l'ardente charité » brûla mon cœur, j'étendis les bras, j'attirai d'un geste violent la jeune fille, je posai ses lèvres contre les miennes, je trouvai la force qu'il fallait pour guérir cette funèbre destinée... et ce soir, comme en d'autres soirs, je vis bien que la bonté de mon amie n'avait pas trop espéré de nos trois êtres, que la vie rendue à notre sœur n'assombrissait point notre amour.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/VIII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 159-165).

◀ Le Sacrifice

L'Enfant

La Mine d'or ▶

## L'ENFANT

À F. Jourdain.

### I

Un jour que la fille divine de Gonzalve venait de passer parmi nous et que nous nous tenions en silence, émus tous de la même tristesse de beauté, du même regret des avrils morts, Gonzalve se mit à dire :

- Cette enfant fut créée par la pitié : elle est fille du plus grand acte de charité de ma vie !... Elle est comme la floraison miraculeuse de la légende de sainte Élisabeth de Hongrie.

C'était vers ma trentième année, époque où j'avais été souvent aimé sur cette terre, sans avoir été trop coupable et, je crois bien, sans avoir abusé d'une candeur ni trahi un galant homme. Par besoin de repos, je m'étais retiré dans la montagne - un val exquis traversé d'un torrent bien sauvage, qu'on entendait délicieusement, la nuit, en s'endormant. Tout autour d'immenses murailles et ces cols neigeux, par-dessus les nues, qui se découvrent si doux et clairs quand le crépuscule les frappe. Quelques bonnes gens, quelques solitaires villégiaturaient là sans prétention, dans les deux chalets du père Vernaz, et, parmi eux, une jeune fille près de passer vieille fille, et d'une laideur extraordinaire.

J'y vécus quelques mois une vie exempte de passions, me contentant de descentes dans une ville voisine, chaque quinzaine environ. Mes forces, un peu ébranlées, se refirent merveilleusement, au point que je ne tardai pas d'être un des meilleurs grimpeurs du pays et l'un des plus acharnés exploreurs de névés et de glaciers. Je me liai avec des gens frustes, voire avec les hôtes du père Vernaz, et il m'arrivait de causer parfois avec la jeune fille si laide, sur le seuil de notre chalet. La malheureuse avait le cœur tendre, et puis j'étais vraiment séduisant, vraiment de ceux qu'on aime, - hélas ! je puis bien le dire à mon âge ! Elle m'aima donc : ce fut aussi fou qu'horriblement triste. La lueur de l'incendie se répandit sur elle et la rendit plus affreuse. Une imploration poignante, une prière infinie ne cessèrent de paraître sur son visage, qui chassaient d'autant plus toute idée sexuelle. À part qu'elle semblait saine, tout en elle portait au dégoût.

Bouche rentrante comme un nombril, joues à bajoues l'une beaucoup plus grosse que l'autre, oreilles pointues et velues, cou de dindon, rouge, peau grenue, yeux minuscules et gonflés de chair molle - en vérité, dix ans de tête-à-tête dans une île déserte n'auraient pu la rendre acceptable.

Elle ne m'en aima que plus formidablement. Elle se consuma, elle maigrit. On l'entendait se remuer la nuit, dans l'insomnie, et pleurer même, car tout s'entend dans ces chalets de bois aux échos délicats. Bientôt, elle devint faible au point de ne presque plus pouvoir marcher, et, littéralement, elle se mourait de faim. J'avais pitié d'elle, mais l'idée seulement de la moindre caresse... ah ! tout mon cœur se révoltait.

Un soir, au crépuscule, elle était étendue sur une chaise d'osier, au bord du joli pré plus fleuri encore qu'herbeux. Je me trouvai seul auprès d'elle. Je m'informai de sa santé et – on ne sait jamais pourquoi les nuances – il y eut un accent de vive pitié dans ma voix. Alors les larmes vinrent au blême visage.

– Ah ! murmura la pauvre fille, j'avais cependant renoncé à l'amour... j'avais accepté la vie sans espérance... la mort avant la mort !

Ses larmes coulèrent plus vives, ses mains se joignirent, et d'un accent plus bas, entrecoupé, venu des abîmes de l'être :

– Si, une fois seulement, – mais, enfin, *une fois*... je pouvais être comme une autre femme... *une fois* être à vous... il me semble que ce miracle me rendrait la vie supportable... que ce souvenir serait une impérissable consolation...

Elle se cacha la figure ; je lui dis adieu doucement. La nuit commençait de descendre. Sur le bord du torrent, je méditais ce grand aveu : *Une fois... un miracle* ! Mais ce miracle dépendait de moi, de ma pitié, de ma miséricorde.

À mesure que tombait l'ombre, il me venait quelque chose de fort, d'austère, d'infiniment charitable. Mon cœur battait d'une résolution grandissante, et, comme je passais par l'Abri des Chamois, je me sentis tout soudain décidé.

Je rentrai lentement, toujours plus plein de charité, mais aussi, hélas ! dans une froideur extraordinaire des sens. N'importe ! ma résolution était prise, lorsque je montai d'un pas rapide à ma chambre. J'avais, dans ma petite pharmacie de voyage, quelques pastilles destinées, à très petite dose, à réveiller les nerfs, vers la fin des excursions trop lassantes, mais qui, en plus grande quantité, devenaient des excitants redoutables. Je pris ce qu'il en fallait prendre et me rendis incontinent auprès de la malade. Sa porte était entr'ouverte. Elle écrivait une lettre, à la lueur d'une bougie ; elle poussa une faible exclamation en me voyant entrer.

– On ne peut pas dormir, par ce temps, dis-je en montrant la lune, qui se levait entre deux montagnes... Ne voulez-vous pas que nous causions un peu ?...

Elle vint s'asseoir au grand balcon-galerie qui contournait tout le chalet, dans la pénombre, de manière à rendre indécis son visage. Le temps était divin – tiède et pourtant léger. Nous parlâmes, au hasard des mots. Il s'élevait des nues qui, à tour de rôle, tamisaient l'astre et les névés lointains. J'avais éteint la bougie, sous prétexte qu'elle empêchait la contemplation. Et, peu à peu, dans la lueur confuse, dans la jolie odeur aromatique des prés, des rêves bien tendres m'envahirent, qu'activait la drogue. Mes phrases devinrent aimables. La volupté d'être adoré effaça l'horreur, et, comme un plus gros nuage jetait son ombre sur le paysage, j'attirai sur mon cœur ce pauvre être palpitant, délirant, à qui je donnais les béatitudes infinies.

## II

Que vous dire ? J'eus encore le même courage, grâce aux mêmes

moyens, les autres jours de cette semaine, – et, vraiment, j’y trouvais une récompense, une sévère joie de sacrifice. Mais après, les impressions premières revenant avec trop de force, il me fallut fuir le val de G... en donnant toutefois un prétexte fort plausible.

Un mois se passa, puis, un matin, je reçus une lettre d’allégresse, de folie joyeuse – où l’on m’annonçait ce que vous devinez – où l’on se déclarait à jamais réconciliée avec la vie, prête à vieillir sans tristesse, sans regrets, ayant gagné le lot divin.

Depuis, j’ai revu, en simple ami, la déshéritée.

Elle ne cessa de se tenir heureuse entre les heureuses, toute sa force concentrée à adorer notre petite fille, qui crût en beauté et en grâce, au point que vous savez, fleur miraculeuse de la pitié, fille du plus grand acte de charité de ma vie !

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/IX

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 167-173).

◀ L'Enfant

La Mine d'or

Le Monstre ▶

## LA MINE D'OR

À A. Delzant.

### I

Mon Dieu, oui ! fit mélancoliquement des Saulis, une mine d'or fut devant moi, et j'y pouvais puiser, si honnêtement, au point de vue « affaires », que tout un chacun de vous m'aurait salué jusqu'à terre. Mon pauvre vieux nom dédoré aurait resplendi comme un phare ; je me serais allié somptueusement. Car je fis rencontre, en 1885, de la fée Carabosse et la traitai avec tant de courtoisie, qu'elle m'offrit la baguette magique.

Alors, comme maintenant, ma fortune était plus que modeste : une cinquantaine de mille francs placés à bas intérêt et une place au ministère de la guerre. Juste de quoi vivre. Comme mes goûts sont modérés, j'aurais accepté ce sort, mais le malheur voulut que je devinsse amoureux de Geneviève de Fresne, amoureux comme on ne l'est guère que dans les fictions. Ce malheur semblait sans remède, car Geneviève était des plus riches héritières de France et ses parents infiniment décidés à ne la donner qu'à bon escient : du reste, plusieurs prétendants haut titrés et bien pourvus se disputaient déjà la jeune fille. Elle avait demandé à ne se prononcer qu'à sa dix-huitième année, dont sept mois la séparaient. Nos familles étant amies, par tradition, la ruine de ma maison ne me fermait pas les portes des de Fresne : au rebours, on m'y accueillait de façon charmante, avec une confiance dont un galant homme ne pouvait abuser. Je voyais donc fréquemment Geneviève, et, malgré mille résolutions, je n'avais pas la force de me priver du délicieux tourment de ces visites. Pour elle, je devinais alors, et je fus sûr plus tard, qu'elle m'aimait.

### II

La chose en vint au point de menacer ma santé. J'eus la fièvre, une vilaine dépression nerveuse : de-ci de-là, je cherchais à m'étourdir par quelque-une de ces ternes équipées d'où l'on revient vomissant. Un soir de plus opaque mélancolie, je m'étais laissé entraîner dans une redoute du *Casino*. Vers une heure du matin, je contemplais, avec une espèce d'envie de suicide, l'effroyable gaieté, le funèbre entrain de la foule. Une voix basse me dit :

- Comme vous êtes triste !

La voix était douce, bien timbrée ; je crus y reconnaître de la compassion. Me retournant, je vis une silhouette de Bernoise, un peu maigre, gracieuse, hermétiquement masquée. Par les fentes étroites du masque, les yeux me parurent attendris :

- Voulez-vous partager ma mélancolie ? fis-je à voix basse.

Elle prit silencieusement mon bras. Nous fîmes quelques tours par la salle, puis, d'un accord tacite, nous sortîmes, nous nous laissâmes voiturer chez Sylvain. Là, au moment de nous mettre à table :

- Je ne suis pas ce que vous croyez, dit ma compagne... Vous me permettez de garder mon masque.

Durant le souper, auquel nous ne fîmes honneur ni l'une ni l'autre, nous parlâmes de choses chagrines, et c'est justement ce qui me plut, ce qui me remplit à la longue d'une ardeur tendre, assez singulière, car elle participait de l'amitié et du désir, d'un confus sentiment de fraternité humaine, d'une sorte de volupté noire. J'attirai ma compagne auprès de moi, je la tins quelque temps en silence. Elle-même ne prononça pas un mot. Elle semblait heureuse d'être ainsi et, dans ma disposition actuelle, rien ne me pouvait plaire autant que cet air de contentement.

Je ne sais ce qui advint, mais, à un geste un peu brusque, une des attaches du masque sauta : je vis une figure presque aussi laide qu'il est possible de l'imaginer, avec, par surcroît, une verrue énorme près du nez, où poussait une foison de poils roussâtres. La pauvre femme poussa un cri ; deux grosses larmes jaillirent de ses yeux ; elle se retira de moi avec un geste de désespoir. Mais mon singulier sentiment de fraternité, de volupté noire, ne fut pas entièrement chassé par cette brusque apparition de laideur, et dans un grand élan charitable - vous savez combien la charité est souvent proche du désir - j'étreignis la femme, je lui mis violemment les lèvres sur la bouche et je la conquis.

### III

Elle remit ensuite son masque et demeura frémissante, les yeux cachés entre ses mains. Je la crus désolée, je dis avec douceur :

- Vous ne m'en voulez pas ?

- Vous en vouloir ! s'écria-t-elle d'une voix ardente. Je n'ai jamais connu si complet bonheur. Vienne maintenant la vieillesse, elle me trouvera résignée... Je ne demande aucun lendemain ! Ce souvenir suffira à parfumer ma vie... Mais du moins acceptez mon amitié, et si la tristesse que vous portez sur votre visage a une cause, et que je la puisse connaître, confiez-la-moi.

Nous nous rassîmes ; je lui fis ma confidence. Mon cœur était plein, je parlai longtemps, je mis à nu ma vie, Elle m'écoutait avec un intérêt profond, m'interrogeant minutieusement sur ma situation de fortune. Quand j'eus terminé :

- Si vous voulez entièrement suivre mes conseils, fit-elle... je vous assure qu'avant six mois vous pourrez être un parti fort sortable !

Je fis un geste de protestation énergique :

- Oh ! dit-elle, rien que mes conseils... et risquer votre petite fortune !... Je suis la sœur du plus habile financier de Paris et peut-être du monde... Ses combinaisons, qui ne doivent rien aux nouvelles *achetées*, aux renseignements ravis par surprise, ont toujours un

caractère général... Il me les confie sans réserve et ne me défend pas de conseiller quelques amis... Si vous voulez donner les ordres que je vous indiquerai, je suis sûre de votre avenir...

J'avoue que je demeurai un instant perplexe, car enfin il s'agissait de conquérir Geneviève et, de tous les jeux, celui de la Bourse est encore le plus *carré*, quand on n'a point recours à la supercherie. Contribuer à ruiner les spéculateurs n'est point un péché bien grave : nul ne va par là sans connaître le risque qu'il court et celui qu'il fait courir aux autres. Quiconque y pleure sa ruine, regrette par la même occasion de n'avoir pas *séché* le prochain. La bataille est brutale, mais non forcée ; on joue contre l'impersonnel, on n'a pas devant les yeux la blême figure du perdant.

Pourtant, mon hésitation ne dura guère une minute. En un éclair, je vis l'opulence, l'amour heureux, la palpitation de la beauté et du luxe, mais le vieux point d'honneur l'emporta : je refusai la baguette de la fée Carabosse.

- Oh ! je vous en supplie... je vous prie à genoux, s'écriait ma campagne... Je vous assure que je ne vous donnerai que des conseils honorables !

Je la relevai, je lui mis encore un baiser dans les cheveux qui la fit trembler toute et je la conduisis dehors.

#### IV

Elle ne se tint pas pour battue. Elle m'écrivit de longues lettres dont il aurait suffi de suivre les prescriptions pour assurer ma fortune. Je n'avais à ce sujet aucun doute ; mais je n'étais décidément pas destiné à être l'époux de Geneviève de Fresne.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/X

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 175-182).

◀ La Mine d'or

Le Monstre

La Charité amoureuse ▶

## LE MONSTRE

À F. V. Griffin et H. de Régnier.

### I

Harriet Irondale, en descendant l'escalier avec sa petite fille Madge, rencontrait souvent un monstre, une femme au visage dévoré par un mal si hideux que le cœur défaillait en la regardant. Cette femme cachait d'ordinaire son visage sous un grand voile noir. Sa laideur lui avait valu de passer pour sorcière dans le voisinage ; l'horrible lèpre, au bas peuple, semblait le signe d'une puissance souterraine. On l'accusait de marmotter des sorts, de faire manquer les mariages, de donner des maladies et de rendre fous les enfants. Harriet rêvait d'elle, la nuit, dans ses cauchemars : elle était poursuivie à travers des rues branlantes, sur des ponts, aux rives de vieux canaux, dans des brouillards, tenant Madge désespérément contre elle, tandis qu'un pas étouffé venait derrière, infatigable. Elle finissait par tomber ; et quelque chose de visqueux et de velu montait sur elle, chuchotait abominablement. Elle s'éveillait alors en sueur et pensait à la Barrow.

Or, celle-ci s'était prise d'affection pour l'enfant, sans qu'Harriet osât s'en montrer fâchée, dans la crainte d'une ténébreuse vengeance. Chaque fois que la sorcière rencontrait la mère et la fille, elle criait :

- Oh ! m'ame, je n'ai jamais eu tant d'amour pour personne que pour ce petit ange.

Harriet tressaillait d'horreur, mais Madge jetait, du bout de ses petits doigts, un baiser à la monstre.

- Oh ! la petite fée ! la petite fée ! criait celle-ci.

Elle avait cependant le bon esprit de se tenir à quelque distance, et jamais elle ne prit l'enfant dans ses bras. Mais son affection était sincère. Elle guettait l'enfant, elle vint plusieurs fois chez Harriet, rien que pour contempler Madge. Elle lui criait, à distance, mille tendresses, apportait des gâteaux soigneusement enveloppés ; ses yeux luisaient de passion ; elle tremblait d'envie lorsque d'autres caressaient Madge devant elle.

Madge répondait à cet amour de la réprouvée. Elle était toute joie à sa venue, allait au-devant d'elle, bégayante, tirait ses jupes, insistait pour donner un baiser de ses petites lèvres fraîches sur la

face croûteuse de son amie. Et l'autre palpait de joie ; toute une vie de tendresses refoulées, d'expansion écrasée par les moqueries et les mépris revenait dans son triste regard.

Or, un matin glacé, Harriet laissa Madge seule pour aller chercher du pain, des pommes de terre et un quart de beurre. Elle comptait être absente trois ou quatre minutes seulement. Madge jouait avec une feuille de chou et trois pelures de carotte. Harriet ferma la porte négligemment et descendit en courant. Chez le marchand de beurre, il fallut attendre quelques minutes, la boutique étant encombrée. Lorsqu'elle revint, la porte était large ouverte et Madge partie.

La jeune femme fit trois ou quatre fois le tour de la chambre, d'un regard fou, dilaté, laissa rouler par terre le pain, le beurre et les pommes de terre et poussa un cri bas, effrayé. Tout à coup il lui parut entendre le rire aigu de Madge. Elle écouta. C'était en bas, dans la cuisine, chez mistress Barrow.

- Bon Sauveur ! Damnée sorcière ! Je veux savoir ce qu'elle fait avec mon enfant !

Elle passa de vieilles socques trouées, descendit silencieusement l'escalier, et le marmottage de l'enfant, les mots superlatifs de mistress Barrow lui parvenaient par lambeaux. Elle se trouva enfin à la porte de la cuisine.

La porte avait un demi-pouce d'entre-bâillement. Harriet, enhardi subitement, repoussant la crainte, en réaction vers la bravade, espionna. Sur un petit tabouret en triangle, recouvert de vieux Brussels carpet, cette gamine de Madge, carrément assise, dévorait une tranche de pain sucrée de cassonade et beurrée. Elle était tout expansive, interrompant ses bouchées pour rire, crier, dire une incompréhensible histoire à l'hôtesse ; celle-ci, assise aussi, à distance, au fond de la cuisine, tenait un grand couteau, et un pain était devant elle sur la table. Par une précaution qui émut Harriet, elle tenait le couteau dans un bout de gazette, et un carré de toile propre couvrait le pain à l'endroit où elle devait normalement appuyer la main lorsqu'elle découpait.

Madge finit sa tranche.

- Un autre morceau ? dit l'hôtesse avec une bonne grâce extrême.

- Pi-pou-pease ! dit Madge.

Missis Barrow coupa avec des précautions touchantes dans le pain. Ses yeux étaient d'une grande douceur. Elle les détachait rarement de Madge.

- Oh ! comme votre mère a tort, darling, de penser que pauvre mistress Barrow risquerait votre aimable petite santé !

À la tendre inflexion, Madge se leva, voulut courir au monstre, la caresser.

- Non, non ! fit l'autre avec quelque effroi. Restez là, doux cœur ! Voici un autre morceau pour vous, beauté, canard ! Avec votre jolie petite boule !

- Mais, pensait Harriet, la sorcière n'est pas méchante, pas méchante, en vérité !

La petite main de Madge se levait. Missis Barrow y déposa prudemment le morceau de pain. Elles étaient en ce moment, toutes deux, l'enfant et l'hôtesse, tournées à moitié vers la porte :

- Quoi ! se dit Harriet... est-ce possible, par Jove !

Oh ! une chose bien singulière ! Voilà que l'œil de la chérie et l'œil de la Barrow étaient semblables, absolument, de forme, de couleur, de lumière.

- On jurerait fille et mère ! pensait Harriet.

Une épouvante discrète entra au fond d'elle. C'était bien de la magie, n'est-ce pas ? Que cette charmante tourterelle allât ressembler à cette damnée plus qu'à sa propre mère !

La voix tendre, légèrement chanteuse de l'hôtesse coupa les pensées barbares de la jeune femme. Le monstre disait :

- Madge, si j'étais riche... oh ! si j'étais riche ! J'irais dans Hackney Road, chez Faulkner. Et j'achèterais là de la soie, du velours, de la dentelle... et puis, j'irais chez l'épicier, et chez le boulanger et dans la boutique de pâtisserie... et j'achèterais des petits pains, des gâteaux, du beurre, des œufs, du sucre... et la soie, le velours et la dentelle et les gâteaux seraient pour Madge ! Et une tailleur la ferait plus jolie encore qu'elle n'est. Et Madge mangerait les gâteaux.

- Oui, dit Madge.

- Eh bien ! Madge... prions. *Il* écoute ! Dites après moi, Madge... Dieu...

- Ieu !

- Donnez à mistress Barrow...

- Do'é mî Bê...

- Beaucoup de souverains...

- Oucou ouwë-in...

- Pour habiller Madge.

- Ou yé mé.

En entendant cela, Harriet laissa aller sa tête contre la muraille et se mit à pleurer, silencieusement. Ah ! pauvre diablesse ! Quelle honte de l'avoir crue sorcière ! Ce fut un méchant, sale trick ! En misère comme elle était, donner ainsi son pain à Madge et souhaiter de la nourrir de gâteaux et de l'habiller de soie ! Ah ! pauvre diablesse de monstre !

Mais Harriet essuya son visage, fit quelques pas en arrière, ôta ses socques, les fourra dans sa poche, revint en faisant un peu de bruit. Elle frappa à la porte :

- Entrez !

La Barrow vint au-devant d'elle, effarée, con- fuse, tout de suite commença des excuses :

- Vous ne voudriez pas le croire... j'étais là assise, à réparer une boutonnière... et tout d'un coup que vois-je !... Madge... l'ange ! Madge toute seule qui poussait ma porte. Je n'ai pas eu le cœur de la renvoyer... Je n'aurais pas pu... j'étais si saisie ! Excusez-moi.

- Ne le mentionnez pas, m'ame !

Et Harrick s'accouda, volontairement, à causer avec le monstre, à écouter les confidences de l'âme acide, ses colères contre le voisinage, la violente vengeance germée derrière le gangrène, l'affreux bas-fond d'une âme reléguée dans la solitude de l'horreur, pourchassée par

l'insulte, sans une seule sympathie, tapie là à pourrir miette à miette,  
sous l'acharnement de la Nature et de l'Humanité liguées contre sa  
pitoyable carcasse.

◀ La Mine d'or

▲

La Charité amoureuse ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XI

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 183-190).

◀ Le Monstre

La Charité amoureuse

Le Rendez-vous ▶

## LA CHARITÉ AMOUREUSE

À P. Adam.

### I

« Elle me dégoûte ! » dit Vèrène de Vendôme, fine, claire et nonchalante, en montrant Léa Charvin qui venait de raconter comment trois hommes s'étaient tués pour elle. « Je n'ai, Dieu merci ! aucune mort sur la conscience, et pourtant !... »

Elle étirait son corps souple, où le divin ouvrier avait jeté toutes les grâces ; sa tête fière se levait dans une gloire lumineuse. Si des multitudes de fous ne s'étaient suicidés pour elle, sûrement c'est qu'elle ne l'avait pas voulu.

- Je suis charitable, reprit-elle, je crois avoir accompli plus d'actions vraiment bonnes que tous les fourbes des bons de soupe et des fourneaux vertueux ; j'ai été la consolatrice des affligés et le soutien des maris ridicules, outre que, d'ailleurs, je n'ai point été avare de mes louis pour ceux dont les douleurs ne dépassent pas l'estomac.

- Une chose nous intéresse entre toutes, interrompit Louis Genest en riant, c'est que tu aies été le soutien des maris ridicules... Pourrais-tu nous citer.

- Un exemple ? Je n'ai qu'à remonter à la fin de l'été dernier, et je t'assure que tu as bien tort de rire ! Dans toute ta misérable vie d'imbécile, tu ne feras rien qui approche de mon trait de morale en action !... En ce temps, mon caprice m'avait porté vers une vieille ville ardennaise où j'avais pris pension, dans un grand hôtel seigneurial du dix-septième siècle, noir et ruineux. L'hôte n'en occupait guère que la moitié pour loger les voyageurs de passage et quelques vagues fonctionnaires moisissés et taciturnes. Le demeurant se louait à des familles de l'endroit, petits rentiers, petits commerçants en chambre, employés.

Je me trouvais voisine d'un ménage de l'espèce. L'homme était une manière de géomètre-arpenteur, âgé de quarante-trois ou quarante-quatre ans, doux, grave, taciturne. La femme, blonde encore dorée d'un rayon de beauté, le suivait à dix ans de distance. Enfin, deux jolis enfants, vifs et gais, qui furent la cause de quelques relations fugitives entre votre servante et le ménage.

La femme me déplut vite : elle était fausse, froide de cœur, bêtement coquette. L'homme, au contraire, m'inspira de la sympathie par

la sincérité de sa nature, par un côté de candeur romanesque, par la vive tendresse qu'il témoignait aux siens.

Aucun de vous, pas même Genest, n'est assez daim, je suppose, pour croire que la question sexe eût rien à voir dans l'affaire ? D'autant que le pauvre Jacques C... était laid. Tout ce qu'on pouvait dire en sa faveur, c'est qu'il avait une laideur assez noble.

## II

Un matin que je m'apprêtais à descendre, on frappe à ma porte ; l'un des enfants du voisin fait son entrée :

- Papa pleure, me dit-il... maman est partie !

J'eus l'impression immédiate du drame, et, je ne sais comme, je me trouvai entraînée par le petit. Jacques C... était pâle comme un mort, les yeux creux et fixes ; de grosses larmes coulaient sur ses joues. Il sursauta à mon entrée ; le cœur me poignit en rencontrant son regard de misère. Je ne dis pas une parole, mais je pense, la pitié, la sympathie éclatèrent si vivement sur mon visage que le pauvre homme saisit ma main et la serra d'un mouvement désespéré.

- Conte-moi tout, fis-je enfin.

Et le pauvre diable se mit à me raconter la confuse aventure : la nuit d'attente, la lettre du matin où l'on avait l'insolence de lui envoyer un adieu éternel, son désespoir. Je l'encourageais, je lui jetais des regards que je ne jetterais pas à ce daim de Genest pour mille louis, et peu à peu il en vint à me conter sa jeunesse timide, le peu d'amour - et si douteux ! - qu'il avait connu, enfin sa tendresse pour cette femme :

- Et je crois, disait-il d'une voix sombre, qu'elle ne m'a jamais aimé... je le sens aujourd'hui comme une certitude au fond de mon être. Je ne puis dire à quel point cela me désespère... combien je me sens déchu et misérable d'être venu au monde sans avoir une seule fois été aimé !

Je sentis la profondeur du cri, et combien en effet ce doit être affreux pour un pauvre homme sensible, bon et pas bête comme était celui-ci, pour un pauvre homme qui n'a ni fortune ni renom, qui végète humblement dans son coin, de n'avoir jamais eu le grand trésor qui console de toutes les misères et qui fait seul que la vie est la vie ! J'en fus touchée jusqu'au bouleversement, jusqu'aux larmes, et mon parti fut pris immédiatement :

- Ne désespérez pas, lui dis-je... la vie est laide, mais elle a ses grâces qui rachètent tout ! Peut-être un jour...

Il sourit avec une tristesse affreuse :

- Ma destinée est close !

- Écoutez, repris-je, votre confiance m'a profondément touchée. Elle m'a si bien ouvert votre âme, qu'il me semble depuis longtemps être votre amie. Ne voulez-vous pas que nous passions la journée ensemble ? Je vous emmènerai à la campagne, j'essayerai de vous faire un peu oublier.

Une gratitude infinie se peignit sur son visage, mêlée d'étonnement et de timidité.

- Mon Dieu ! fit-il à voix basse... est-il possible que vous, si jeune, si belle, ayez pitié d'un paria d'amour !

Et je perçus, encore que le pauvre homme ne se figurât qu'une amicale compassion, qu'il était un peu consolé, se sentait moins avili.

### III

Nous passâmes la journée ensemble, seuls, ne sortant du bois que pour nous arrêter une heure à l'auberge. À mesure, je préparais l'idylle, car il se fût méfié si je l'avais faite brusque. Vers le soir je lui dis :

- Pourriez-vous encore aimer votre femme si elle vous revenait ?

- Je ne sais, dit-il... Voilà qu'il me semble que c'est des mois qu'elle est partie... Ma douleur est entière, mais l'événement presque lointain...

Je demurai devant lui, les yeux baissés, avec un air d'embarras. Et tout à coup, comme me décidant :

- Pourriez-vous aimer une autre femme... tenez, par exemple... moi ?

I pâlit, non qu'il osât concevoir une espérance, mais seulement de l'hypothèse. Sa voix tremblait en répondant :

- Vous ! Mais je n'oserais pas vous aimer, pas plus qu'un mystique n'oserait aimer la Vierge.

- Mais si vous osiez ?

- Si j'osais, il faudrait que je croie que vous puissiez me le permettre, et alors je donnerais ma vie pour un mois de votre amour !

Je lui pris la main avec douceur et je le regardai bien en face :

- Vous venez de dire combien le matin de ce jour vous semblait loin déjà... Il y a de ces moments où tout va si vite qu'une heure vaut des semaines... et cela a été ainsi, ce jour, pour moi comme pour vous... Ce matin j'étais votre amie, et ce soir, je ne sais comment cela s'est fait, mais voici que j'ai un plaisir nouveau à me trouver avec vous... et tel que je suis sûre de vous aimer, sinon maintenant, du moins avant qu'il soit peu !...

Je n'ai plus jamais vu ce ravissement sur un visage humain, cette joie prodigieuse, infinie, et tandis qu'il s'agenouillait pour me baiser les mains, je sentis que je venais de réparer tous les péchés qu'avait pu commettre Marie-Magdeleine.

### IV

Que vous dirais-je encore ? Je lui dispensai deux mois de bonheur tel que j'en arrivai à partager un peu son amour, et que j'eus un vrai serrement de cœur le jour où il le fallut quitter.

- Eh ! s'écria Genest en riant (il était seul à rire) à quoi cela a-t-il servi ? Tu as dû lui laisser une douleur cent fois pire que la trahison de sa femme.

- Imbécile ! dit Vèrène, haussant les épaules. Je lui ai fait envoyer la nouvelle de ma mort par un parent « qui avait trouvé le nom de Jacques C... dans mes papiers ». En amour, la mort de l'objet aimé n'est qu'un chagrin, ce n'est pas un désespoir.



# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 193-198).

◀ La Charité amoureuse

Le Rendez-vous

La juste Adultère ▶

## LE RENDEZ-VOUS

À Octave Mirbeau.

### I

Elle venait d'arriver, tremblante, à ce premier rendez-vous, et tous deux se regardaient avec le même émoi où il semble qu'on soit à de si vastes distances, où l'on est soudain si étranger l'un à l'autre. Fine et fière, dans sa robe sombre, comme si elle voulait porter le deuil de sa vertu, sa tête émergeait, pâissante, ses yeux brillaient d'une ardente inquiétude. Lui aussi, quelque ébloui qu'il fût de cette miraculeuse présence, n'était pas sans mélancolie.

Il fit le geste de l'attirer, mais elle demanda, du regard, un répit. Et peu à peu, encore qu'ils gardassent le silence, ils se sentirent plus proches, ils éprouvèrent le vœu complexe, le vœu équivoque de leur amour où il fallait tromper un être qu'ils aimaient tous deux, auquel ils n'avaient à reprocher, elle aucun tort d'époux, lui aucun tort d'ami. Le remords, malgré eux, attisait leur désir, car, aux plus honnêtes, la nature impose la perfidie et le mensonge, depuis ceux qui se cachaient nus dans la légende.

### II

- Nous faisons mal ! fit-elle d'un ton plaintif.

- Non, nous nous soumettons à des lois fatales qui nous condamnent à mourir ou à enfreindre des lois fausses.

Il l'attira cette fois, voulut lui prendre le premier baiser, mais elle ne le permit pas encore.

- Les lois me sont indifférentes, reprit-elle... C'est *lui* seul qui me préoccupe.

- Ah ! fit-il d'une voix suppliante... Ne recommençons pas cette triste et insoluble discussion.

Et tout bas :

- L'adultère n'est un crime que s'il est mal caché. Nous nous cacherons si bien qu'il n'en saura jamais rien et que personne ne nous soupçonnera.

Elle sourit, mi-rassurée, cependant soucieuse :

- Je voudrais jamais n'en rien savoir *moi-même*.

- Hélas ! soupira-t-il, moi aussi. - Nous sommes de si pauvres créatures !

Elle ne répondit pas, il resserra son étreinte ; ses lèvres frémissantes se posèrent sur les cheveux odorants, sur la nuque, dans le cou. Mais tout en s'abandonnant, tout en pâissant, puis rougissant sous l'ardeur des caresses, elle continuait à refuser ses lèvres. Il balbutiait les paroles suppliantes, pressait le joli corps palpitant, cherchait d'une bouche vorace le fruit défendu.

Au moment même où il la crut vaincue, elle s'échappa, avec un léger rire trouble, et le maintenant du geste à distance, elle ôta la grande épingle qui retenait sa capote, elle rejeta son boa :

- Attendez ! chuchota-t-elle, l'éloignant du geste. Je veux encore une minute...

Et avec un regard languissant, chargé ensemble d'amour et de regret, de désir et de crainte, tel un voyageur au moment de quitter le port :

- La dernière minute du condamné !

### III

Il dut se détourner pour accorder la demande, et ses yeux tombèrent sur une grande enveloppe blanche que la concierge - selon des conventions faites le matin - avait dû glisser sous la porte.

Machinalement, il se baissa, prit la lettre, fronça le sourcil en lisant la suscription. Il hésita, retourna plusieurs fois le papier, et se disposait à le mettre en poche, lorsqu'il entendit la voix de sa compagne toute proche :

- Lisez-la !

Il tressaillit, et déjà, par un de ces mouvements instinctifs qui nous font faire ce qui nous est le plus désagréable, il déchirait l'enveloppe. Ils lurent :

« Je ne puis rien savoir exactement, mon ami, mais j'ai surpris hier soir vos regards, et j'ai connu une sensation aussi pénible que le jour où j'ai perdu mon frère. Je n'ai pu dormir ; je t'écris dans une chagrine et déprimante lassitude ; il me semble que le monde touche, pour moi, à sa fin. Je ne veux te faire aucun reproche, ni te marquer aucune colère. Je te supplie seulement d'avoir pitié de moi, pitié de la confiance entière que j'avais dans ton affection, pitié de l'amour que je n'ai pu éteindre en moi pour ma femme. S'il en est temps encore, interroge-toi, scrute à fond ta conscience, vois s'il ne t'est pas possible de trouver autrement le bonheur qu'en faisant de moi le plus misérable des hommes. S'il n'en est plus temps, si la triste aventure est consommée, ah ! du moins fais qu'elle demeure à jamais secrète, fais qu'elle n'apparaisse pas sur ton visage ; cache-la aux yeux de tous comme on cacherait le secret d'un ami coupable... »

### IV

Ils demeuraient saisis et pâles, n'osant plus se regarder. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, tandis qu'il marchait de long en large,

taciturne.

À la fin, elle murmura :

- Peut-être que l'adultère caché ne serait pas un crime, mais nous ne sommes pas de ceux qui peuvent cacher l'adultère !

Il répéta d'un ton de somnambule :

- Nous ne sommes pas de ceux qui peuvent cacher l'adultère !

## V

Elle se releva, remit sa capote, jeta son boa autour de son col. Alors, il se sentit au cœur une peine effroyable et comme une agonie d'amour :

- Je vous ai aimée sincèrement, fit-il d'un ton amer... comme je n'ai point aimé d'autre femme !

Il se mit à genoux, il la regarda dans une douceur sauvage :

- Je sais que maintenant vous ne *le* trahirez jamais... Mais, du moins, pour prix de notre sacrifice, un seul... un seul baiser !

Elle se pencha, leurs bouches s'unirent dans une longue, ardente et funèbre étreinte.

Et ce jour-là, ni les autres jours de leur vie, « ils ne lurent pas plus loin ».

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XIII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 199-205).

◀ Le Rendez-vous

La juste Adultère

La Veuve ▶

## LE JUSTE ADULTÈRE

À A. Scholl.

### I

J'exècre l'adultère en raison des lâchetés infinies, des crapuleux mensonges, des bassesses immondes qui en sont l'ordinaire cortège. J'ai pourtant un adultère sur la conscience, un délicieux, frais et *juste* adultère. Je crois bien que c'est la plus belle page de mon livre d'amour, – la seule que je relise avec une satisfaction complète et sans ombre de ce regret, sans trace de ce goût d'amertume qui se mêle à nos plus jolis souvenirs de tendresse.

Je m'étais laissé inviter à passer une quinzaine de jours chez une espèce de comte romain qui recherchait, on n'a jamais su pourquoi, la société des philosophes. J'étais allé à son château, sans plaisir, pour remplir une promesse que je m'étais laissé arracher, dans un de ces moments d'inexplicable faiblesse que nous avons tous. Je ne m'en repentis, d'ailleurs, pas. Le pays était adorable, pays de vieille Celtique où, depuis trois mille ans, poussaient les générations de chênes sacrés, où d'immenses dolmens et de merveilleuses « galeries couvertes » apparaissaient dans les éclaircies, – et, justement, je m'occupais d'établir un point de l'histoire des temps préhistoriques. De plus, mon comte romain avait une si ravissante jeune femme que le seul plaisir de vivre quelques jours à côté d'elle eût compensé tous les ennuis. Je parle au sens le plus pur. Si peu que j'estimasse mon hôte, c'était mon hôte : je me serais méprisé de seulement songer à le trahir. Le charme de l'exquise créature n'en agissait pas moins sur ma fibre et me rendait légères les heures du jour et du soir. Sa chère silhouette au crépuscule, les yeux les plus doux et les plus fins, un incomparable sourire joint à la plus parfaite intelligence du geste et du mouvement – elle symbolisait tout ce qui remplit la guerre des hommes, et leur vœu, depuis les forêts primitives.

### II

Huit jours avaient passé. Je commençais à regarder avec tristesse devant moi. Chaque soir, j'avais un peu plus ouvert des recoins de mon être, excité par une sympathie que je sentais venir dans l'ombre, avec le parfum de la jeune femme. Le neuvième jour, au matin, comme je passais sous un saule de Babylone, je la vis soudain devant moi. Son regard ne se détourna pas tout d'abord ; j'y lus l'histoire mystérieuse

qui fait pâlir les plus forts ; puis, rougissante, après deux ou trois mots de politesse, elle s'éloigna. Je demeurais immobile, entendant gronder mon cœur plus haut que le ruisseau voisin et me disant : « Il faudra avancer mon départ. »

Et, très honnêtement, je résolus d'être parti le surlendemain, tandis qu'une tristesse mortelle descendait sur moi et m'asphyxiais.

✱

Une heure plus tard, mon hôte me conduisait à travers champs pour me montrer une tranchée où des ouvriers avaient découvert une grotte sépulcrale de l'âge de bronze. Il avait un air soucieux, mécontent, qui me frappa, car j'y crus voir un indice de soupçon. Après un silence, il dit tout à coup :

- Ne vous étonnez pas de me voir un peu maussade... Ce sont des gens qui essayent de me faire chanter ! Mais ils n'y réussiront point.

- Ah ! fis-je vaguement...

Il était dans un de ces moments où les êtres éprouvent le besoin irrésistible de dire leurs secrets.

- Une aventure de jeunesse, reprit-il... Une petite institutrice que j'ai séduite... à qui j'ai fait un enfant !... Oh ! il y a plus de treize ans... Je lui avais remis, une fois pour toutes, dix mille francs... Il était absolument convenu que je n'entendrais jamais plus parler d'elle... qu'elle oublierait mon nom, mon existence... C'était promis, juré ! Et voilà qu'aujourd'hui elle m'écrit... me demande un secours... un chantage, enfin ! Mais je suis résolu à ne pas céder... J'aurai recours à la justice, s'il le faut...

- L'enfant existe encore ? demandai-je, frappé de son ton dur, âpre, de son visage féroce.

- Eh ! oui, dit-il... Mais est-ce que je connais ça ? Est-ce que j'ai le temps de m'occuper de cette vétille ?

- Et il s'écria, d'un ton menaçant :

- Je ne chanterai pas !

Il me tendit la lettre ; je m'arrêtai un moment pour la lire, tandis qu'il me précédait. Ah ! la pauvre lettre, humble, touchante, humaine, toute pétrie de maternité douloureuse, où l'on demandait un pauvre billet de mille francs à cet homme plus de quinze fois millionnaire - un billet de mille francs pour *son* enfant ! Mon cœur saigna. Un mépris sans nom, un sentiment de violente vengeance, une pitié infinie pour la pauvre mère, tout cela me tint un instant pâle au bord du chemin.

« Patience ! » me dis-je, et je rejoignis cet homme, en composant mon visage.

- Eh bien, fit-il... croyez-vous, hein ?

- La vie est bien singulière ! répondis-je évasivement.

- N'est-ce pas ?

Il partit en une indignation immonde, une colère imbécile, qui dura jusqu'à la tranchée. Quand j'eus examiné les découvertes des ouvriers, je prétextai une course, je me rendis à toute vitesse au plus prochain bureau de poste. Là, je fis un mandat, j'écrivis à la mère en lui disant d'envoyer désormais ses lettres à Paris, à une adresse et un nom que je

lui indiquai, et en m'excusant d'employer *une main étrangère*. Puis, allégé, je rentrai au château. Mon hôte ne devait être de retour que vers midi.

### III

Je trouvai la jeune femme au salon, en train de lire. Elle rougit à mon arrivée ; je me sentis devenir tout pâle ; la crainte de m'être trompé me faisait trembler d'une façon intolérable. Nous demeurâmes deux minutes en silence ; je vis que, peu à peu, elle devenait pâle à son tour. J'osai alors m'approcher d'elle, et, tout à coup, se décidant, elle dit :

- Ne pensez pas mal de moi... Un jour, je pourrai vous dire...

- Rien que je ne sache déjà, lui dis-je... Je sens que, si vous aviez estimé votre mari...

Elle inclina la tête, étonnée, puis elle releva les yeux. J'y relus l'histoire mystérieuse, l'immortelle féerie qu'un beau regard de femme raconte au regard amant. Déjà je posais ma bouche tremblante sur la sienne, je buvais sans remords la béatitude...

Je demurai un mois au château de S... et j'y revins à la fin de l'été. Quoique naturellement sans cruauté, j'éprouvai, à travers mon bonheur, qui dura dix ans, une satisfaction véritable à trahir mon comte romain, - et la complicité de sa divine épouse s'étendit jusqu'à partager avec moi la protection de l'enfant du monstre.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XIV

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 207-213).

◀ La juste Adultère

La Veuve

La Part du feu ▶

## LA VEUVE

À P. Gallimard.

### I

J'avais, comme vous tous, le respect des morts. J'entends ce respect absurde qui veut qu'une promesse soit plus sacrée par devers un mort que par devers un vivant, et qu'il faille venger plus âprement l'insulte faite à l'ami trépassé qu'à l'ami vivant. Une femme m'a corrigé de ce commun travers ; aujourd'hui, la plus légère souffrance infligée à une pauvre créature vivante me fait plus de peine que si l'on outrageait des millions de cadavres, et, plutôt que de fouetter injustement mon chien, je livrerais aux hyènes tous les cimetières de France et de Navarre.

Ce n'est pas, entendons-nous bien, que la mémoire des morts aimés ne me soit infiniment chère ; ce n'est pas, hélas ! que je ne pleure amèrement les êtres exquis laissés au long de ma pénible route, mais tout fétichisme est banni de ces sentiments : la chair qui pourrit dans le cercueil, la terre qui abrite le cadavre, en vérité, pourquoi les vénérerais-je ? Ils ne me sont pas plus que les vers du sépulcre ; et qui penserait à recueillir ceux-ci et à les élever, sous prétexte qu'ils sont une parcelle de l'ami ou du parent évanoui ?

### II

Depuis plusieurs années, j'adorais Mme de Vrigneuse, et je n'avais pu résister, un jour de folie, à lui ouvrir mon cœur. Elle ne me répondit par aucune bégueulerie de vertu, mais convint au contraire qu'elle eût pu avoir du penchant pour moi, si d'ailleurs elle ne s'était donnée tout entière à son mari.

- Il me serait impossible de trahir un homme qui a bien voulu m'accorder une confiance absolue, disait-elle. Outre que je l'aime sincèrement, je sens qu'il vaudrait autant me prostituer que de mériter un jour son mépris. Même s'il n'en devait rien savoir, il me serait trop affreux de regarder en face ces yeux si francs, ce regard si pur de tout mensonge. Je suis son élève, j'ai appris à son école la douceur d'être loyale et l'orgueil d'être fidèle. Le jour où je le voudrai tromper, le divorce sera mon recours ! Mais, pour l'instant, la vie ne peut m'être aimable que si je la passe à son côté, véridique et sans tache.

Je sentis bien que la délicieuse créature ne parlait point en vain, qu'il en fallait faire mon deuil. Je ne l'en aimai que davantage : son

nom, prononcé par hasard dans un salon, me rendait le cœur insupportable ; sa présence me jetait dans une douloureuse extase. Et je ne laissais pas de m'indigner de ce qu'un seul homme prétendit avoir le monopole de cette grâce, si rare que je ne lui connus guère de seconde. « Lorsque la nature, me disais-je, se plaît à créer une beauté parfaite, la confiscation de cette beauté devrait être considérée comme un délit... »

Je ne parle plus ainsi aujourd'hui.

### III

Je continuai donc à aimer désespérément Mme de Vrigneuse, et deux ans se passèrent sans la moindre apparence de guérison. Dans l'été de 1893, au cours d'un voyage en Irlande, je m'étais arrêté près de Limerick.

J'y rêvais quelque soir, devant un merveilleux paysage d'eau, lorsqu'on me vint apporter une lettre. J'éprouvai l'une des plus violentes émotions de ma vie en y apprenant la mort de Vrigneuse. C'était ensemble une joie effroyable, un espoir fou, une appréhension pleine d'angoisse. Mais, au tournant de la page, tout ce trouble fondit dans un désespoir sans bornes : on m'y mandait que Vrigneuse avait obtenu de sa femme le serment qu'elle ne se remarierait jamais. L'ami qui m'écrivait était si bien renseigné, et tellement incapable de me donner une nouvelle équivoque, que je ne pus conserver aucun doute. Et mon espoir d'une minute devenait ainsi le plus affreux désespoir, car la femme qui était si fidèle à la promesse faite aux vivants, combien plus devait-elle se sentir liée par le solennel serment prononcé devant un mourant !

### IV

Je continuai mon voyage, dans une mélancolie noire. Je ne revins à Paris que vers la mi-novembre, et après bien des hésitations, - car enfin je ne pouvais que rendre mes regrets plus pénibles, - je me déterminai à une visite chez Mme de Vrigneuse.

Je la trouvai pâle et légèrement maigrie, d'autant plus charmante avec cette langueur divine que la souffrance met au regard des belles. Cette entrevue fut pleine de tristesse, et cependant si douce que je ne pus - pareil aux gens qui se suicident avec des poisons suaves - résister à faire de nouvelles visites. Il se passa bien un mois et demi sans jamais parler de rien touchant à l'amour. Je voyais que ma présence était agréable : je ne voulais pas voir au delà.

Un soir, pourtant, nous en vîmes à deviser de mariage, d'amour, de serments, et je me sentais défaillir en prononçant certains mots. Soudain, je ne sais comme, par un de ces mouvements qui sont la conséquence d'une trop longue retenue, je m'écriai :

- N'avez-vous pas juré que vous ne vous remarieriez jamais ?

- Je l'ai juré, fit-elle gravement. Comment savez-vous ?...

Il y eut un silence assez long, pendant lequel je n'osais l'épier que par intervalles. Dans ses yeux, un éclat plus vif qu'en ces derniers temps, une ardeur plus tendre, et presque pas de tristesse. Je soupirai :

- Hélas ! les serments sacrés, faits aux morts, sont inviolables !

Elle leva la tête, elle me regarda fixement.

- Je ne suis pas du tout de votre avis ! fit-elle.

Mon cœur battit la charge, je balbutiai :

- Pourquoi ?

Elle dit avec fermeté :

- Les serments faits aux morts sont précisément ceux dont je crois qu'il ne faut tenir aucun compte. On ne saurait être engagé qu'avec les vivants, qui seuls peuvent souffrir d'une promesse non tenue... Les morts ne sauraient pas plus prétendre à la foi jurée que les pierres du chemin.

- En vérité, est-ce votre ferme conviction ?

- C'est ma ferme conviction !

Je balbutiai, sans oser la regarder :

- Mais alors, votre serment...

- Ne me lie en aucune façon... La douleur seule aurait pu m'empêcher de me remarier...

- Aurait pu ! m'écriai-je.

Ma vie est suspendue, une sorte de délire, mêlé d'épouvante sacrée, arrête mes paroles. Il y a par tous mes nerfs un passage d'ouragan. Je retrouve enfin la voix, une voix basse, rauque :

- Je vais risquer mon bonheur, dis-je... mais ne me laissez pas parler si vous devinez et si vous devez dire *non* !

Elle tourna d'abord la tête, farouche, sévère, puis une douceur parut sur sa bouche, presque un sourire :

- Vous pouvez parler !

- Cela veut-il dire que l'infini du bonheur est possible... que votre vie peut être mêlée à la mienne ?...

Elle inclina la tête d'un air soumis, mêlé de cette raillerie légère que la femme garde aux plus troubles heures, et déjà je la tenais contre ma lèvre, bénissant d'une telle force son irrespect de la parole donnée aux morts que, depuis, chaque fois que j'ai été saisi d'un mouvement de fétichisme funéraire, le souvenir de cette minute s'est dressé pour m'en guérir.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XV

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 215-220).

◀ La Veuve

La Part du feu

La Confiance ▶

## LA PART DU FEU

À Jules Bois.

### I

En vérité, je vous assure que je n'ai point *trompé* Maurice Verteuil. Les choses se sont passées d'une manière peut-être singulière, mais foncièrement loyale, honnête et logique, selon une morale qui pourrait bien être celle de demain.

Lorsque Maurice épousa Berthe Fontane, j'étais éperdument amoureux de la jeune fille. J'avais même été presque le fiancé de celle-ci ; mais dès que Verteuil parut, mes chances disparurent, s'évanouirent en moins d'une semaine. Néanmoins je ne me brouillai pas avec mon ami : tout au contraire, devant son attitude contrite, devant sa complète absence de vanité, et à la suite d'une longue conversation où il m'avait montré toute sa tendresse, je pardonnai sa victoire et je l'aimai plus que jamais. Aussi devins-je le familier de la maison, celui que les enfants regardent comme un second père. Car Berthe et Maurice eurent des enfants, les plus charmants du monde, sur lesquels je reportai quelque chose de mon amitié pour le père et de mon amour défunt pour la mère. *Défunt* n'est pas le mot juste. Il demeurait en moi quelque sensation confuse, informulée, comme de l'amour noyé sous du respect. Jamais, d'ailleurs, je ne dis un mot ni ne fis un geste qui pût être mal interprété.

### II

Dix ans se passèrent. Mme Verteuil avait atteint sa vingt-huitième année et, malgré qu'elle eût trois fois été mère, elle était devenue plus belle, plus gracieuse, plus désirable que dans sa dix-huitième année. Vers le printemps de 1890, quelque chose de trouble apparut en elle, un approfondissement du regard, une voluptueuse ardeur, un frémissement qui remuaient le cœur des hommes. Je l'observais avec inquiétude, inquiet à l'extrême en sa présence et tout mélancolique à l'idée qu'elle tromperait bientôt son mari. Sur l'honneur, je n'eus pas de mauvaises pensées *personnelles*, du moins aucune pensée *appuyée*. Je crois être sûr que pour rien au monde je n'aurais accepté d'être le complice de l'imminent adultère.

### III

Un soir que je rêvais devant ma fenêtre ouverte, par un de ces temps tièdes et ennuagés où tout est charme, rêve, douceur tendre, un de ces temps *femme* qui font palpiter les êtres, on m'annonça Maurice. Il avait la voix sombre, chagrine, brève. Je voulus faire apporter une lampe, mais Verteuii s'y opposa :

- Nous serons mieux dans l'ombre.

Il se laissa verser une tasse de thé, demeura rêveur, puis me dit *ex abrupto* :

- Ma femme va me tromper !

J'essayai une protestation ; il m'interrompit :

- Je ne parle pas à la légère ; et à quoi bon, entre gens comme nous, des mots vides ? Ma conviction est faite. À moins que je ne la claquemure ou que je ne suive chacun de ses pas, - indignités dont je suis incapable, - ma femme me trompera aussi fatalement que l'eau va des fleuves à la mer. Elle est en proie à des forces dont il est impossible qu'elle triomphe. Il faut donc s'y résigner, et je *veux* m'y résigner. Seulement, je désire que ça se passe moins bêtement que ça ne se passe d'ordinaire, plus généreusement, plus loyalement aussi. C'est pourquoi je suis venu te dire que mon vœu est que ma femme me trompe *avec toi* !

- Avec moi ? m'écriai-je en sursautant... Avec moi, ton ami ?

Je sentis s'élever dans ma poitrine une angoisse étrange et douce.

- Oui, fit-il d'un ton volontaire, avec toi et *parce que* tu es mon ami... parce que je t'ai jadis enlevé cette femme... parce que tu es seul capable de l'aimer sans chercher à m'avilir et à me ridiculiser... parce que je crois que ton amour l'arrêtera sur la pente des idylles multiples où une femme se souille odieusement l'âme... parce que tu es presque un père pour mes chers petits !...

- Maurice... commençai-je.

- Pas un mot ! Tout ce que tu me dirais serait inutile. Je ne prends de résolutions sérieuses qu'après plusieurs jours de réflexion, et alors, tu le sais, elles sont définitives. Toute objection tombe devant cette *certitude* : avec toi ou un autre, elle me trompera. Donc je veux que ce soit avec toi, et je le veux violemment. D'ailleurs je te jure que je n'aime plus ma femme d'amour ; j'ai une maîtresse que j'adore. Il n'en coûtera donc qu'à mon amour-propre, et toi seul est susceptible de le ménager avec une délicatesse parfaite.

Nous gardâmes un instant le silence. Mon angoisse faisait place à une vaste tendresse, et tout l'amour que j'avais étouffé revenait à mon âme, frémissait, s'épanouissait, me précipitait vers l'image adorée de la femme de mon ami. En même temps, une gratitude infinie, une affection sans bornes pour Maurice :

- Tu n'as pas songé au divorce ? fis-je d'un ton timide.

- Je n'en veux à aucun prix. Elle est aussi bonne mère que je suis bon père. Je ne veux pas briser le bonheur de notre couvée...

Il s'était levé, il m'avait pris la main, il l'étreignait avec force ; et il murmura :

- Je pars demain !

Le lendemain, Maurice partit pour un voyage de six semaines, en me recommandant si expressément, devant tous, de veiller sur les enfants, que je n'eus aucun prétexte à chercher pour me présenter quotidiennement devant sa femme. Tout arriva comme il l'avait voulu ; je connus le bonheur suprême pendant plusieurs années ; je ne sais si Verteuil souffrit ou fut blessé dans son amour-propre, mais il ne cessa de me traiter avec la plus vive affection, sans d'ailleurs jamais reparler de rien. Et je ne crois pas que jamais époux fut aussi *réellement* respecté par sa femme que mon ami le fut par la sienne.

◀ La Veuve

▲

La Confidence ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XVI

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 221-227).

◀ La Part du feu

La Confidance

L'Oiseau des bagnes ▶

## LA CONFIDANCE

À P. Bonnetain.

### I

En somme, je l'avais rencontrée au Casino de Paris, au Moulin-Rouge, en d'autres endroits encore où la femme vient vivre de l'homme. Mais sa réputation n'était point vulgaire. Quoiqu'elle n'eût de métier que la galanterie, on savait qu'elle ne se donnait jamais à ceux qui n'étaient point de son goût. En général, elle gardait assez longtemps ses amants, – une, deux, trois années, – se faisait aimer passionnément. Elle ne trompait presque jamais l'homme choisi et se montrait admirable pour ménager les amours-propres lors des ruptures.

J'eus le bonheur de lui plaire ; je goûtai près d'elle des joies infinies. Je crois bien que je n'ai aimé personne comme elle. Je crois aussi que je n'ai jamais été aimé aussi profondément.

### II

Un soir que nous prenions le frais au bord du Léman, je me sentis plus encore que d'habitude surpris par les paroles et les façons de mon amie. Elle avait été tendre, nombreuse et délicate comme le tiède crépuscule sur les eaux. Elle m'avait ouvert l'inconnu de son être, la fraîche douceur de mille sensations où respirait je ne sais quelle innocence, quel respect de la vie, quelle loyale et charmante bonté. J'en fus tout pénétré, touché, ému aux larmes, et je lui dis en serrant son bras contre mon cœur :

– Tu ne m'as jamais dit qui tu étais ?

– Je ne l'ai jamais dit à personne, fit-elle tout bas.

Sa robe bruissa contre moi, son pâle et beau visage s'alanguit dans des souvenirs ; il parut une telle grâce sur ses yeux que je défaillais de volupté.

– Je t'aime plus que je n'ai aimé aucun autre, reprit-elle... depuis l'ami de ma dix-huitième année... et je pense que tu m'en estimeras davantage pour savoir le *motif* de mon existence actuelle...

### III

J'étais fiancée à l'un de ces êtres qui méritent tout l'amour d'une femme. Son cœur était ardent et fidèle, impétueux et pur. La vie, la santé, la force éclataient dans ses mouvements. Je l'adorais. Je me serais tuée pour lui plaire. Je croyais que j'aurais préféré être brûlée vive plutôt que d'être jamais à un autre homme.

Il venait me voir chaque jour. L'oncle qui me servait de père était indulgent, doux, sans méfiance. Nous passions de longues heures ensemble, tout seuls, au fond d'un grand jardin séculaire. Plusieurs fois nous eûmes à lutter violemment contre nos désirs, et, d'un commun accord, nous en triomphâmes chaque fois. J'en étais fière, car mes sens parlaient avec la plus grande vivacité. Je m'estimais de celles qui ne peuvent succomber à une surprise. Hélas !

#### IV

Un après-midi de mai, Georges venait de me quitter. J'étais profondément émue, tremblante, orageuse : nous avions plus que jamais dû nous contenir. Et j'essayais de lire un vieux roman de Mme Cottin, pris au hasard dans la bibliothèque.

En ce moment, un pas fit crier le gravier, et, levant les yeux, je vis s'approcher un ami de mon oncle, quadragénaire un peu équivoque, hardi et observateur, qui me déplaisait beaucoup. Il s'assit près de moi, se mit à parler, à son habitude, des gens du voisinage. Son œil clair se fixait sur moi ; je comprenais qu'il voyait très bien que j'étais agitée et qu'il en devinait le motif. Cela me gêna étrangement d'abord, et, tentant de me dominer, je tombai dans une espèce de distraction où l'image de Georges passait et repassait, voluptueuse...

#### V

Je sais mal ce qui se passa, j'ignore comment je me trouvai saisie par l'homme que je détestais, comment soudain arriva l'épouvantable chose, comment je m'enfuis, déshonorée, au sortir d'un demi-évanouissement. Mais je sais bien l'horreur affreuse qui me déchira le cœur. Je sais la soirée et la nuit de misère, le dégoût, la honte suicidante... Je sais aussi le jugement que je portai sur moi-même et la condamnation que je prononçai...

#### VI

Car je me jugeai et je me condamnai. Je décidai que je n'étais plus digne d'être la femme d'aucun homme de cœur, moins encore celle de Georges. Je pris la résolution de vivre libre, - d'être la maîtresse de mon ami et de lui donner le bonheur qui serait en mon pouvoir.

Je tins parole. Je me livrai à Georges, je rompis mes fiançailles. Mon oncle se fâcha, me déshérita ; sa mort, arrivée à l'improviste, me laissa sans ressource. Je vécus quelques années avec mon jeune amant ; je crois que je le rendis aussi heureux qu'homme au monde, et je n'eus pas la plus légère infidélité à me reprocher.

Quand la situation devint trop difficile, quand je vis Georges malheureux de lutter contre les siens, qui le voulaient marier, je trouvai moyen de rompre sans trop de douleur pour lui. Le chagrin faillit m'emporter.

Depuis, pauvre et inhabile au travail, j'ai vécu de l'amour, mais j'ai payé mes amants au centuple.

## VII

Elle se tut. La brise s'était levée. Le lac frémissait aux rais rougeâtres de la lune montante. Un enchantement de genèse s'épandait sur les eaux. Les cheveux de mon amie flottaient sur mon cou ; son parfum se mêlait à la senteur féconde des vendanges. Alors je sentis que je ne l'avais pas encore aimée. Une excitation charmante faisait battre mon cœur, une gratitude passionnée de ce qu'elle m'eût fait cette confiance. Je la pris contre mon sein, je trouvai sur sa lèvre une douceur étrange, comme si j'étais le premier homme embrassant la première femme au jardin d'Éden.

◀ La Part du feu



L'Oiseau des bagnes ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XVII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 231-238).

◀ La Confidance

L'Oiseau des bagnes

Dans la montagne ▶

## L'OISEAU DES BAGNES

À L. Descaves.

### I

Et moi aussi j'ai ramené des âmes à Dieu, j'ai prêché la bonne parole aux mécréants et frappé un derrière de chaise avec ma tête, en proférant des prières incohérentes et roulant des yeux furibonds.

C'était en 1890. La Suisse était en pleine invasion salutiste. L'innocent canton de Vaud devint Sodome et Gomorrhe ; le lac de Neuchâtel rafraîchit quelques martyrs ; la Chaux-de-Fonds apprit que le diable habitait ses horlogeries et cuisait ses « fondues ».

Un soir, à Lausanne, je fus ensorcelé par les yeux mystiques d'une jeune lieutenant, jolie à miracle et faite, ce semble, plutôt pour damner le genre humain que pour le ramener au Bon Pasteur. J'appris qu'elle appartenait à l'une des meilleures familles du pays, qu'elle avait voulu sacrifier une vie élégante et riche pour devenir une humble guerrière coiffée du bac à charbon évangélique. Entraîné par la passion, je feignis d'ouïr la voix de l'Agneau, et, sans me convertir nettement, j'allai interroger les gens de l'état-major salutiste et surtout la sainte petite lieutenant. Une demi-douzaine de vauriens me disputaient les perles qu'elle jetait aux pourceaux.

### II

J'en étais là, sans grand espoir, lorsqu'un beau jour, venu avant l'heure du prêche, j'appris que l'Oiseau des Bagnes venait de s'enfuir. Vous avez tous vu ces oiseaux aux halls salutistes ; ce sont généralement des gaillards à figures patibulaires, chargés du rôle infâme : à les entendre, ils auraient *fait* toutes les « centrales » et *hard-labour* d'Europe et d'Amérique. Au demeurant les meilleurs fils du monde, uniquement choisis pour la bestialité de leurs museaux, et dont le casier est aussi blanc que neige. Ils jouent le rôle de bouc émissaire, tel qu'on le leur apprend dans de petits instituts *ad hoc* ; leur effet est prodigieux sur les vieilles dames.

### III

Quoi qu'il en soit, l'Oiseau des Bagnes avait pris la fuite ; l'état-major était dans la désolation. Justement, c'était soir de fête fédérale ; une foule immense avait envahi Lausanne. On comptait sur une pêche miraculeuse... et l'un des meilleurs numéros allait manquer !

- Pas de *chennce*, me dit le major... nous vîlions livrer une grande bêteille !

La petite lieutenantante semblait au désespoir - cela lui allait à ravir. - Je m'approchai d'elle et lui dis : |

- Cela vous chagrine donc bien fort ?

Elle me jeta un regard qui valait dix réponses.

- Mais enfin, lui dis-je... il faut mettre votre confiance en Dieu... Le règne du Christ ne saurait dépendre d'un Oiseau des Bagnes... surtout d'un oiseau qui n'a jamais volé...

- Vous plaisantez ! me dit-elle avec colère.

Et avec cette chicane hypocrite qui, de tout temps, se mêla au protestantisme :

- Qu'il ait volé ou non, il servait les voies de Dieu.

- Eh ! m'écriai-je, emporté par je ne sais quelle folie... s'il en est ainsi, je pourrais faire l'Oiseau !... L'animal m'a tellement amusé que je me suis complu à perfectionner son boniment, et quant à l'éloquence, je me flatte de le dépasser !

Le visage de la lieutenantante exprima une aimable stupeur, en même temps qu'une espérance confuse :

- Mais on vous reconnaîtra !

- Je défie le diable de me reconnaître quand j'aurai mastiqué mon visage... Si vous avez seulement un petit trou spécial, j'en surgirai au moment favorable, et vous verrez !

Elle hésitait encore, mais ses jolis yeux pétillaient du désir de *voir ça*, -- car elle restait tout de même bien femme sous le Lac à charbon.

- Vous craignez peut-être une indiscretion ? ajoutai-je... Sur ma parole ! jamais âme qui vive n'en saura rien... J'exige une seule chose...

À la manière dont je la regardais, elle rougit jusqu'aux cheveux :

- Laquelle ?

- Un baiser... après livraison du discours... Donné pour la cause du Christ, il ne saurait être que méritoire.

Elle rougit encore, sourit, alla parler au capitaine.

Cinq minutes plus tard, je me trouvais dans un petit cabinet caaverneux, avec tout ce qu'il fallait pour fabriquer un Oiseau.

#### IV

Le début avait été quelque peu houleux. Des gymnastes en goguettes poussaient de-ci de-là des cris d'animaux. Mais grâce à la froide énergie du capitaine et au gracieux minois de la lieutenantante, on avait fini par imposer le respect à l'auditoire, - en somme croyant. C'est

alors que je jaillis de mon praticable. L'effet fut saisissant, – et mérité, – car je m'étais fait une épouvantable gueule de pègre. Plusieurs femmes poussèrent des cris de terreur. Lentement, méthodiquement, avec un aplomb de rêve, je levai les bras au ciel, je mugis d'une voix que tous les *filis en quatre* de la création semblaient avoir façonnée :

– Avant de connaître Jésus, j'étais un Oiseau des Bagnes.. un esclave du diable. Pendant sept ans, j'ai erré de cabaret en cabaret, j'ai été ivrogne, mendiant, voleur... et *presque* meurtrier. J'ai reçu et j'ai donné des coups de couteau. J'ai attendu les passants attardés sur la grande route. J'ai fracturé les portes et franchi les murs des jardins, et chacun me croyait incorrigible !... Mais qui peut connaître les voies secrètes du Sauveur ? Un soir... un soir comme celui-ci, un soir où j'avais poussé des cris de bête ainsi que certains de mes pauvres frères l'ont fait ce soir dans cette salle... un soir j'ai tout à coup vu l'Agneau... J'ai été lavé dans son précieux sang... J'ai compris les paroles lumineuses... Le Seigneur Jésus m'a pris dans son giron... Ô mes frères ! ô mes sœurs ! écoutez-moi, ne remettez pas à demain le repentir que vous pouvez manifester ce soir même... écoutez la voix glorieuse qui parle dans le cœur des plus corrompus... N'attendez pas... Vous pouvez mourir demain... Vous pouvez mourir cette nuit. Vous pouvez mourir au sortir de cette assemblée... Convertissez-vous à l'instant, tremblez devant l'éternité des peines qui peut vous engloutir en une minute !

Je m'étais animé à chaque parole, ma voix était devenue lamentable, mon front frappait le dos d'une chaise placée devant moi, mes yeux roulaient, montraient le blanc. Le succès fut considérable : trois vieilles femmes, un valet de charrue, un marchand de fromage et une charcutière s'avancèrent et se convertirent, tandis que les gymnastes, hébétés, gardaient un profond silence.

## V

Quand je fus rentré dans ma caverne, que j'eus changé mon costume, ôté ma peinture, la petite lieutenant entra pleine d'enthousiasme et me remit le délicieux prix de mon discours. Même, elle me permit un deuxième baiser, mais seulement sur la joue, – et elle murmurait, émue :

– Vous croyez tout de même *un peu*... Vous n'avez pas tout à fait joué un rôle.

Je n'osai pas dire le contraire, car son baiser me remplissait d'une douce lâcheté. Ce n'est que longtemps après, lorsqu'elle fut devenue ma femme, que je repris assez de courage pour la contredire. D'ailleurs, elle est passablement revenue de tous les généraux, capitaines, oiseaux et simples soldats des casernes salutistes, et, comme le dit notre grand Hugo dans les *Contemplations*, actuellement elle préfère :

Au Dieu des Oiseaux du Bagne,  
Le Dieu des petits oiseaux.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XVIII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 239-246).

◀ L'Oiseau des bagnes

Dans la montagne

Le Végétarien ▶

## DANS LA MONTAGNE

*À Paul Marguerite.*

### I

Je montais solitaire à la Croix de Javernaz. Ce n'est point, à vrai dire, une ascension ; la plus grande partie du chemin se pourrait faire en cycle. Mais la route est bien charmante, une des plus fleuries qui soient. Vers la fin de juillet, il y flotte l'encens de tous les temples végétaux, une gloire éclatante jaillit aux rocs et aux forêts, quelque joli chamois goûte le bonheur parmi les pâtures odoriférantes.

J'atteignis la halte du torrent, où c'est la coutume de déjeuner, où je fus mêlé à tant de rieuses filles, tant de jolies vierges dont mon cœur s'attendrit un moment, comme l'eau s'émeut d'un furtif et frais nuage. Ah ! qu'elles couraient délicieusement autour du petit val, qu'elles jouaient {{subtilement le drame de la vie, l'authentique poème, dans l'agitation claire des robes, la lueur des cheveux, herbes étranges où niche l'amour, la vive langueur des yeux, le renversement troublant des gorges où reluisent toutes les douceurs de la volupté !

Tandis que j'approchais, écoutant rabâcher l'éternel torrent, j'eus la petite ombre de mort, la vision d'anéantissement qui vient à l'appel des souvenirs enchantés.

### II

Comme j'allais m'installer, je vis un peu en retrait une silhouette de jeune fille ou de jeune femme. Elle leva les paupières : je connus qu'elle avait tout ce qu'il faut pour dompter les âmes. Ses yeux montraient la teinte et la forme particulières aux belles Irlandaises : le bleu y prend un reflet mauve ; j'estime que et sont les plus beaux yeux du monde. Son teint, d'une blancheur franche, sans transparente, s'harmonisait aux cheveux noirs et presque imperceptiblement crespelés. Et l'attitude de son corps, hardie, prête au mouvement, décelait une grâce digne du visage.

Je n'osai la regarder plus de quelques secondes ; je m'assis à dix pas d'elle, derrière quelques arbrisseaux. Je mangeai peu, absorbé par l'éternel rêve, pensant à quelle distance j'étais de cette jolie créature, dans la solitude où pourtant nous n'étions que deux, où nous entendions, mutuellement, le petit cliquetis de nos couteaux et de nos gobelets.

Après une dizaine de minutes, elle se leva et partit. Je regardai avec mélancolie disparaître sa forme et je finis mon repas.

### III

Je repartis peu après. Je voyais mal le monde resplendissant des fleurs, les montagnes étagées au fond du firmament pur. L'émotion douce de la rencontre persistait, le grand regret que nos races eussent mis tant de distance entre les êtres. Soudain, je frémis. Au détour d'un sentier, je venais de la revoir, gravissant d'un petit Pas énergique et ne s'appuyant guère sur son piolet. Sans être bien rude, c'est tout de même la partie la plus ardue de la Croix de Javernaz. Je me gardai de devancer ma campagne ; je pris à la suivre ce chagrin plaisir qui est mêlé aux idylles platoniques autant qu'aux amours violentes. Tantôt j'admirais sa grâce fière sur une plate-forme, tantôt j'éprouvais un petit battement à la voir disparaître et reparaitre, tantôt, n'apercevant qu'un pli de sa robe pâle, une impression de mystère sacré me pénétrait.

### IV

Lorsque je vins à la cime, je l'aperçus immobile, plongée dans un recueillement profond, les mains jointes. Il me parut qu'elle priait. Elle était ainsi plus charmante encore, d'autant que le vent balayait sa robe et secouait ses cheveux sur les tempes.

Bientôt, craignant d'être indiscret, je me détournai vers le Valais, qui s'étagait tout en bas, avec de petits arbres pareils à des herbes ; puis les cimes pâles du mont Blanc, des Diablerets, la lueur fine du glacier du Trient, les Dents de Morcle, le Grand Muveran, m'absorbèrent quelque quart d'heure.

Dans ce rêve, j'entendis un pas, puis une voix timide, cependant bien nette, avec un joli petit accent anglais :

- Pensez-vous à *Lui* ?

- À lui ! m'écriai-je, à la fois abasourdi et charmé.

- Oui, à Notre Seigneur Jésus-Christ ?

Du coup, je compris la charmante aventure que je me pouvais offrir, et je n'hésitai pas à m'en-gager dans la voie d'une inoffensive hypocrisie :

- Hélas ! fis-je d'un ton plaintif..., j'y pense souvent et je voudrais croire... Je suis si las de mon incrédulité !

Les yeux ravisseurs me jetèrent un doux regard de pitié, et nous voilà engagés dans une aimable causerie mystique.

Elle y allait de tout son cœur ; ses paroles argentées sonnaient délicieusement dans le vent et le parfum des plantes aromatiques. Je défendais mal mon agnosticisme ; nous échangeons des arguments dont la candeur aurait touché un serpent à sonnettes. Et, de minute en minute, la gorge de colombe blanche devenait plus suave, les yeux plus dignes de refléter la joie du monde.

Il passa un grand nuage dont l'ombre vola sur les cimes voisines, et ma compagne, étendant le bras :

- Le doute se lèvera de votre âme comme ce nuage va se lever des montagnes.

- Ah ! m'écriai-je... si vous pouviez dire vrai !

Cependant, je lui offris le bras pour descendre ; j'eus contre moi le bruissement délicieux de sa robe et l'odeur de violette de sa chevelure.

## V

Nous discutâmes encore, puis nous en vîmes à causer de cent choses, avec tant de haltes que le crépuscule nous surprit avant que d'arriver au gîte. Cependant nous en approchions.

Les grands sapins, les hêtres glacés d'acier, tremblaient avec de grandes voix douces. Je dis à ma compagne :

- Vous reverrai-je ?

- Non. Je pars au matin pour Belfast, où m'attend mon fiancé !

Ces mots me remplirent de mélancolie. Je vis, sans lendemain, le joli prodige de notre rencontre, et ma poitrine battit du profond désir qu'au moins cette bouche pure, un moment, se posât sur la mienne.

D'un ton d'amertume :

- Votre départ va encore me faire nier Dieu !

Le visage charmant se leva plein de reproche :

- Oui, repris-je avec force... je trouverai injuste de vous avoir rencontrée et de vous avoir perdue si vite... et je ne pourrai vraiment avoir aucune espérance qu'il existe... Si du moins...

- Si du moins ? dit-elle, voyant que je m'arrêtais.

- Eh bien ! oui, si du moins vous m'accordiez un baiser, ma chère petite sœur humaine... un baiser d'amie... le souvenir en garderait la douceur et me ferait penser à vos paroles !

Elle demeura pensive une minute ; mes artères roulaient si fort qu'à peine entendais-je bruire la robe légère et les plantules qu'elle courbait. Enfin, un murmure bien bas :

- Prenez donc le baiser, et que le Seigneur en fasse la semence de votre salut !

Déjà j'avais saisi ma sœur en Jésus-Christ ; je goûtai la fraîcheur des lèvres fines. Elle prit passivement le baiser, puis je sentis trembler le buste souple et la bouche divine appuyer d'un grand élan sur la mienne. Enfin, fuyante au bord de la forêt :

- Pensez à Lui !

Et dans le chant des ramures, à la lueur d'une lune encore dorée par le crépuscule, je demurai à savourer cette douceur si douce, que depuis elle n'a plus jamais quitté ma chair.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XIX

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 247-253).

◀ Dans la montagne

Le Végétarien

Un Baiser ▶

## LE VÉGÉTARIEN

À Willy.

### I

Je l'avais connue au bord de la mer, dans cette grande liberté de la vie anglaise où les intimités vont si franches et loyales dès qu'on est *admis*. Elle était venue passer six semaines dans une famille où je fréquentai ; ç'avait été bientôt l'aventure la plus considérable de ma vie. Elle réalisait au suprême degré les grâces de sa race : lumière du visage, aristocratie de la forme, infini regard bleu, où l'amour tombe comme dans un abîme. Je n'osai toutefois lui dire ma tendresse que vers la fin de son séjour, un matin qu'elle étincelait au soleil, que le vent emportait de-ci de-là sa magnifique chevelure et sa robe blanche. Elle se troubla, et d'une voix triste et tendre :

- Ah ! dit-elle... pourquoi n'êtes-vous pas végétarien ?... pourquoi n'avez-vous pas « témoigné » ?...

Je la regardai d'un air de stupéfaction, m'attendant à toute chose, mais point à celle-là ! Je savais bien qu'elle était végétarienne, mais je ne supposais point qu'elle pût subordonner son amour à cette conviction purement *hygiénique*.

- Mais je serai végétarien ! fis-je avec l'ardeur de ma tendresse.

Elle avait vu ma surprise ; elle se mit à sourire avec une pointe de malice :

- C'est juste. Vous ne savez pas, fit-elle. Mon sort dépend tout entier de ma tante, chez laquelle je vais retourner après-demain. Elle a été si bonne, si dévouée pour moi, - plus que maternelle, - et je ne saurais songer un instant à aller contre son consentement... Or ma tante veut que mon fiancé soit non seulement un végétarien affilié, mais encore qu'il ait à son actif quelque éclatant « témoignage ». Si bonne, si excellente soit-elle, il y a là une véritable foi... Rien ne saurait, je crois, la contraindre à changer ses conditions.

J'aurais bien ri en toute autre circonstance, mais, devant le clair visage de mon amie, sous le charme de sa voix chantante, grisé par sa chevelure, que le vent m'envoyait à la lèvre, je sentis plus de crainte et de ferveur que de gaieté.

- Je « témoignerai », dis-je d'un ton décidé.

## II

Cinq jours plus tard, j'étais de retour à Birmingham, je signais le *pledge* des « végétariens intransigeants ». Je connus les parades dans les parcs, au son des trombones et des grosses caisses, les conférences dans des salles bariolées de légumes, les dîners « joyeux » où des orateurs humoristiques se moquent des carnivores en proie à toutes les horreurs des Rhumatismes, des Sciatiques, des Gouttes, des Étouffements, des Vertiges ; j'eus même deux ou trois fois l'honneur de veiller sur une bannière cramoisie où l'on voyait un végétarien dans le Paradis terrestre, entouré de bêtes qui semblaient l'adorer, tandis qu'un carnivore se noyait dans une mer de sang ; mais je n'arrivais à aucun « témoignage » important. Je n'ai pas d'éloquence, et je me trouvais entouré de gaillards qui parlaient deux heures d'affilée sur tous les légumes de la création, d'enthousiastes qui savaient porter un toast au jus de carotte de façon à faire pleurer les assistants. Qu'étais-je auprès de pareils virtuoses ? Moins qu'un ver de terre devant des boas constrictors. Je me désolais donc, j'accompagnais mes peu fortifiants menus de réflexions tout à fait débilitantes, lorsqu'un samedi, au sortir d'une séance du comité, je vis, sur la clôture d'un terrain vague, une immense affiche sang de bœuf. On y lisait, en lettres de cinq centimètres :

« Le « Club des indomptables carnivores » donnera, ce soir, à neuf heures, une séance édifiante, à l'issue de son grand banquet trimestriel ! »

Et, en exergue, cet aphorisme : « Dieu nous a donné les Bêtes ! »

Cette fois, il me sembla que j'avais trouvé mon témoignage.

## III

Grâce à quelque ruse, je parvins à me glisser au banquet des Carnivores. Je pris place à une petite table du fond, où il n'y avait que deux convives : un glouton qui ne levait pas les yeux de son assiette et un myope qui voyait à peine sa fourchette quand il la portait à sa bouche. Le repas était véritablement pantagruélique – et sanglant ! Les viandes rouges, les sauces écarlates, un bœuf entier servi sur un colossal plat d'argent et dans le ventre duquel on avait amoncelé des poules et des pigeons rôtis ; ce festin de carnivores était arrosé par surcroît de vins épais, de bières noires, de toute une beuverie lourde et farouche.

Commencé à six heures et demie, le banquet ne tira vers sa fin que deux heures plus tard. On servit au dessert une espèce de vin vermeil, mousseux, qui semblait du sang frais. Alors un des convives se leva et porta le premier toast :

« Je bois à l'anéantissement de la race stupide et réactionnaire des végétariens. Ces animaux rétrogrades (*Écoutez ! écoutez !*) ont imaginé de nous ramener à l'état de singes. (*Rires et applaudissements.*) Ils ont imaginé de nous priver de notre force et de notre courage, de notre intelligence et de notre énergie, de la source même de la supériorité de notre race sur les races débiles du continent, – c'est-à-dire de la Viande, gentlemen, du noble roastbeef de la vieille Angleterre. (*Triple salve d'applaudissements.*) Gentlemen, Dieu nous a donné les bêtes... »

Je m'étais levé. Je m'avançai vers la table d'honneur d'un pas ferme et je m'écriai :

- Dieu nous a donné les bêtes pour nous servir et non pour être

assassinées par nous ! Dieu est venu sur la terre pour nous dire d'être doux et aimants, et l'usage de la viande nous rend lourds, stupides et féroces !... L'usage de la viande nous rend semblables aux bêtes les plus abominables...

J'allais achever ; mais, après un premier mouvement de surprise, une clameur formidable venait de s'élever. Un flot de carnivores se précipita sur moi et m'enleva. En moins d'un instant, j'étais entraîné à la porte, j'étais lancé au dehors avec vigueur, parmi les huées. J'eus le bonheur de tomber dans les bras d'un groupe de végétariens (et, parmi eux, le président de notre club) qui attendaient l'ouverture de la séance contradictoire. Ce fut l'ovation après l'exécution. Je fus porté en triomphe aux mâles accents de la *Marseillaise végétarienne* :

Contre nous du carnivorisme  
L'étendard sanglant est levé.

\*  
\*\*

Que vous dirais-je que vous ne devinez aisément ? Le lendemain, mon nom était dans tous les journaux ; cinquante reporters assiégeaient ma porte. Le *Graphic* faisait prendre mon portrait. Je n'eus qu'à me présenter chez la tante de mon amie pour me voir accueillir comme un sauveur de l'humanité, et je savourai tout ensemble une semaine de célébrité et les joies de la plus charmante idylle.

◀ Dans la montagne

▲

Un Baiser ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XX

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 255-262).

◀ Le Végétarien

Un Baiser

Le Barbe-Bleue du  
divorce ▶

## UN BAISER

*À Désiré Louis.*

### I

La femme que j'ai le plus aimée ? Ah ! bien des feuillaisons ont depuis lors verdi les printemps et roussi les automnes. J'avais l'âge incomparable auquel la tradition attachait la liberté de soi-même. Je pérégrinais dans un pays de collines, un peu farouche, où demeurent des traditions de banditisme. Les demeures y sont rares, isolées aux bords d'innombrables ruisselets, souvent faites de gros blocs à peine liés d'un ciment primitif ou de jeunes troncs d'arbres placés en cercle. Des forêts d'étonnant silence s'étagent sur les montées, et la sauvage nature y semble reprendre, à chaque génération, sur l'homme.

### II

Un soir, je cherchais quelque auberge ou quelque ferme sauvage, affamé et recru de fatigue... Le crépuscule mourait sur les mers du firmament ; des forêts et des collines s'épaississaient comme des houilles violettes sur le ciel étrangement cuivreux. Les derniers ramiers s'agitaient dans les feuillages, et la voix des ruisseaux commençait à se faire triste, mystérieuse et presque menaçante. Je tombai contre une espèce d'habitation cyclopéenne, sorte de tour carrée percée de meurtrières, d'ailleurs vaste, et qui pouvait remonter à plusieurs siècles. Un gros chien menaçant m'accueillit d'aboiements rauques, puis une espèce de colosse sombre apparut, dont les yeux luisaient comme braise :

- Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton brusque.

J'étais bien armé, adroit, agile, ayant dix balles à tirer, un solide couteau de chasse. Je ressentis un peu de méfiance, mais aucune crainte.

- Je demande l'hospitalité, répliquai-je.

Et comme les gens de ce terroir sont âpres à l'argent, j'ajoutai :

- Je payerai comme à l'auberge.

- Bon ! fit-il. Entrez.

Une porte s'ouvrit. Je me trouvais dans une salle basse, mais spacieuse, éclairée d'un feu clair de sapin et d'une sorte de chandelle rudimentaire, informe, grosse comme un cierge. À ces lueurs, j'aperçus une jeune fille, debout, qui me regardait. Grands yeux d'Ibérie, noire chevelure de Proserpine, peau pure et lèvres ardentes, elle unissait les magies redoutables des belles filles brunes qui enchantèrent l'Orient et l'Afrique. Je demeurai un instant stupéfait, lui cherchant une tare, puis une douce suffocation fit trembler mon cœur, cette ardeur où il semble qu'il y ait tout le sacrifice des êtres à la Postérité. Quand elle marcha, cherchant le pain, le quartier d'agneau, le beurre et le vin blanc, elle ajouta toute l'euphonie des purs et fiers mouvements à sa vénusté sauvage. Et je mangeai dans un silence suave, avec toute la poésie de mon long voyage et de ma jeunesse continentale assemblée autour de la fille divine.

### III

Au coucher, je me barricadai franchement, mis en défiance de plus en plus par les allures féroces de mon hôte, et je dormis tant bien que mal jusqu'à l'aube. À la pâle lueur grise venue par une meurtrière, la joie m'inonda, puis un singulier regret de quitter ce toit farouche où respirait la merveilleuse Ibère. Je me levai d'un bond ; je découvris, dans un pot de grès, de l'eau pour faire mes ablutions. Je descendis ensuite, et je trouvai la jeune fille seule. Elle était sur le seuil de la porte ; elle se tourna vers moi toute nimbée par un rai rouge. Comme elle entra dans mon âme, et comme elle s'y devait fixer ! Je demeurai tremblant de tous mes membres, les « genoux déliés », comme disaient les vieux aèdes. Et de toute ma vie, jamais, jamais plus la sensation qui tient debout le monde ne fut ainsi magnifiée et sublimée dans mon pauvre moi, comme en ce matin de septembre où la fille sauvage se tenait sur la porte embrasée d'aurore.

Je ne sais plus ce que je balbutiai, mais je l'entendis me répondre :

- Le père est parti pour une vente.

Il y avait dans sa voix une espèce de trouble qui m'étonna et me la fit regarder en face. Elle rougit, pâlit. Tout à coup :

- Vous ne devez pas être un lâche et un menteur. Si vous me promettez de vous taire, vous vous taisez ?

- Tout ce que je vous promettrai à vous, fis-je d'un ton humble, je mourrais plutôt que de ne pas le tenir.

Elle se tut, embarrassée, car elle avait compris le *ton* de mes paroles. Elle reprit après un instant :

- Vous n'avancerez pas... vous retournerez d'où vous êtes venu... et vous prendrez un autre chemin !

- Pourquoi ? m'écriai-je.

Elle baissa les yeux, et j'avais deviné : l'autre, le père, devait m'attendre en quelque endroit disposé pour l'embuscade et propice à faire disparaître les traces d'un meurtre. Elle lut en moi avec la rapidité des natures primitives, jugea inutile de nier et voulut excuser son père :

- Il n'y aurait jamais pensé, fit-elle à voix basse. Il a toujours été honnête, mais l'idée de perdre cette terre que nous avons depuis toujours lui a retourné la tête...

- Comment ? m'écriai-je... A-t-il des dettes ?

- Il doit trente pistoles.

La somme était dérisoire pour moi, encore que je n'eusse guère plus du double, en ce moment, dans mon gousset ; mais un gros mandat m'attendait à la ville voisine.

- Il ne les doit plus ! répondis-je. Je veux que cette terre vous reste.

Je pris une vingtaine de louis que je déposai sur la table, La belle fille me regarda d'un air étrange :

- C'est pour me récompenser de mon avis ? fit-elle.

- Non, murmurai-je, ce n'est pas pour vous récompenser de votre avis.

- Et pourquoi ?

Mon cœur défaillit ; je dis d'une voix presque imperceptible :

- Parce que cela me rend heureux de vous garder votre terre.

Elle sourit. Une douceur charmante, une tendre langueur envahirent ses yeux merveilleux et sa bouche rouge :

- Je ne puis rien vous donner pour cela ! dit-elle. Je suis promise et, dans nos montagnes, les filles promises meurent plutôt que de trahir leurs fiancés.

- Je ne demande rien... rien que le plaisir de vous ôter une peine.

- Ah ! fit-elle.

Elle demeura pensive, les cils baissés ; je voyais palpiter sa poitrine. Tout soudain elle arriva vers moi avec un air d'émoi, de tendresse, d'humilité indicible, et cependant de décision :

- Voulez-vous que je vous donne un baiser ?

- Un baiser de remerciement ?

- Non, dit-elle, devenant ardemment pâle - un baiser d'amour - mais un seul, et vous partirez !

Je n'eus pas besoin de répondre. Mes yeux parlaient pour moi. Alors elle saisit ma tête entre ses bras ; sa bouche fraîche, ses lèvres voluptueuses s'attachèrent un instant à mes lèvres, dans un baiser profond et emporté, où il y avait de l'amour et une sorte de désespoir.

- Adieu ! s'écria-t-elle en se reculant.

Je partis, et, me retournant au coude du chemin, je vis que la belle créature avait les yeux pleins de larmes.

#### IV

Depuis, je n'ai jamais cessé de penser à elle ; son souvenir est d'une telle douceur que je ne puis vraiment me figurer un symbole d'amour sous une autre figure que la sienne.



# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XXI

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 263-267).

◀ Un Baiser

Le Barbe-Bleue du divorce

Le Mal du bonheur ▶

## LE BARBE-BLEUE DU DIVORCE

À G. Lecomte.

### I

Il est peu de choses *fatales* – hors la mort et la maladie – dont nous ne puissions tirer de la joie aussi bien que du chagrin. Le tout est de bien se dire qu'elles sont *fatales* et de partir de là pour en tirer de saines conséquences. La science n'est que l'art de combattre la nature par ses propres lois, et celui qui sait appliquer cette vérité à sa vie n'est pas loin d'atteindre au bonheur.

J'ai, je crois, tiré le plus délectable parti de ce tout petit axiome : « Quoi que je dise et quoi que je pense, *les femmes me tromperont*'. » Tout d'abord, je n'ai pas hésité à me marier jeune, et j'ai pris, non la jeune fille la plus recommandable, mais celle qui me plaisait le plus. Je l'aimais infiniment et je fus tout d'abord payé d'un juste retour. Je ne pratiquai aucune tactique durant la lune de miel, je ne déployai aucune de ces pharameuses malices des jeunes époux qui croient devoir façonner leurs compagnes selon quelque idéal. Au bout d'un an, ma femme commença de devenir coquette et se remit à fréquenter le monde avec ardeur. Je ne laissai pas d'en ressentir quelque ennui, à cause que ma jeunesse n'était pas encore à la hauteur de mes théories. Mais à force de me répéter : « Aujourd'hui ou demain, cette année-ci ou la prochaine, rien ne prévaudra : ton sort est aussi fixé que la course de la terre autour du soleil... » j'en vins à calmer la jalousie et à prendre mes mesures pour l'avenir. Mesures bien simples, puisqu'elles se bornaient à payer périodiquement d'anciens agents de la sûreté tombés dans le service personnel. Vers la deuxième année de mon mariage, ma délicieuse petite femme se fit surprendre à souhait dans la garçonnière d'un gentil garçon qui l'emmena par la suite et qu'elle trompa à discrétion. Le divorce fut prononcé en cinq sec, et sans embarras subséquents, – car j'avais soigné particulièrement le contrat de mariage,

### II

Ma liberté ne fit pas long feu. Six mois plus tard j'épousais cette exquise et périlleuse Anne B., que toute la jeunesse mondaine convoitait

avec fureur, mais dont nul n'osait courir le risque de faire sa compagne. J'eus pour elle un goût terrible, comme le comportait son caractère et son genre de beauté, et je craignis, durant les premiers mois, de ne jamais pouvoir me passer d'elle. Mais il n'y a flamme si ardente qui ne s'éteigne, et au bout de l'an j'observais Anne avec curiosité et douceur, prêt à lui administrer le bouillon du flagrant délit. Elle se méfiait, elle se donna le luxe d'une fidélité qui lui coûtait les yeux de la tête. Mais il survint un petit Magyar si vif, si beau, si constant, qu'elle ne put résister davantage, et ce fut mon deuxième divorce.

### III

Après cela j'épousai successivement Jeanne C..., qui me fut cinq ans fidèle, et dont j'élève deux beaux enfants ; Hélène G..., dont vous voyez la petite fille au jardin ; Georgette de M..., et enfin l'énigmatique Berthe H..., qui est en train de faire périr de jalousie notre pauvre Belleuse. Toutes, effarées par le sort de leurs devancières, se mariaient avec de saintes résolutions de fidélité ; mais toutes, hélas ! finissaient par tomber en ce gouffre où le monstre parisien attend les épouses. Et que je sois damné si je fis un seul mouvement pour les tenter, si je me permis un seul acte en dehors de la plus stricte et de la plus loyale neutralité. J'étais même un bon mari. – car cette certitude qu'on sera trahi met une saveur très appréciable dans la cuisine conjugale. Elles me trompèrent purement et simplement, parce qu'il n'était pas en elles de faire autrement, et, en vérité, je ne peux plus même concevoir la femme fidèle. C'est une notion que j'ai perdue, comme celle de la Présence réelle.

### IV

Certains ont émis des doutes sur la réalité de mon bonheur. Je proteste n'avoir regretté aucune épouse et n'avoir désiré aucun autre destin, que ce destin de paisible Barbe-Bleue. J'ai connu, en somme, avec en moins les tracas de la *simultanéité*, la belle polygamie goûtée par les grands seigneurs d'Orient, – et c'est là, au fond, le rêve de tous les hommes. Je l'ai goûtée tranquillement, en toute légitimité, presque en toute innocence, n'ayant jamais moi-même commis l'adultère. Est-ce ma faute à moi s'il a fallu se faire une philosophie de la trahison ? est-ce ma faute si toutes les épouses trompent leurs époux ? D'ailleurs, mes femmes n'en ont pas moins rempli leur destinée : la plupart ont retrouvé des maris, les autres sont devenues d'agréables et heureux petits monstres. Je ne refuse à aucune de celles qui me donnèrent des enfants une égale répartition dans la tendresse et la présence de ceux-ci. Qui donc contestera que ma vie est bonne, affranchie des jalousies immondes et des basses hypocrisies, en même temps que des liaisons équivoques ?

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XXII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 269-274).

◀ Le Barbe-Bleue du divorce

Le Mal du bonheur

La Tentation ▶

## LE MAL DU BONHEUR

À Mme A. de Cavaillet.

### I

La douleur est un fruit. Dieu ne le fait pas croître  
Sur la branche trop faible encor pour le porter<sup>[1]</sup>.

Le bonheur aussi peut tomber sur des branches trop faibles pour le porter, – et j'en vis un intéressant exemple. Vous avez connu cette sombre Julienne Syères, qui semblait une descendante des Abencérages. Sa figure éclatante, ses grands yeux cordouans, sa lèvre rouge et presque farouche lorsqu'elle la levait sur les dents argentines, la sauvage beauté de sa chevelure la détachaient sur le fond des autres êtres, comme une sorte de lumière d'ombre. Elle avait seize ans, elle était frêle, encore que sculptée à souhait pour le désir. Elle parut d'abord indifférente aux admirations, réfugiée dans une mélancolie fauve, le regard détourné. Tout soudain, elle fit son choix, – elle sembla reconnaître *quelqu'un* en élisant Maurice Brévane.

Elle le voulut avec une ardeur invincible qui vainquit parents et amis ; en moins de trois mois, elle devint la femme de Maurice.

### II

Après son mariage, elle eut une physionomie extraordinaire. Sa beauté resplendissait comme une pierre de rubis, et l'on sentait, à la voir sourire, qu'un bonheur violent était dans elle, une joie de vivre presque effrayante. Au moindre geste de Maurice, elle devenait pâle, – mais cependant se contenait. Elle parlait peu, en public, à son mari, craintive sans doute, prise de cette peur instinctive qui nous fait *conjurer* le mauvais sort dans les moments trop heureux et que les fillettes sensibles connaissent mieux encore que les femmes faites.

### III

Tout à coup, elle se mit à pâlir, à maigrir, à *mourir*. Un mal indéfinissable s'était abattu sur elle, si terrible et rapide que les médecins renonçaient à la sauver. Aucun symptôme de phtisie, de maladie de cœur, aucun signe *pathologique* en quelque sorte, mais un

affaiblissement affreux, une fièvre meurtrière, bientôt une impossibilité presque absolue de remuer ses membres. Encore si elle eût été triste ! Mais, au rebours, une joie complète, une lueur d'allégresse dans ses pauvres yeux trop vivants pour le visage émacié. Comme elle n'avait point conscience de son état, elle adorait la maladie qui lui donnait la présence continuelle du bien-aimé. La douleur même de Maurice ne l'éclairait pas ; elle l'attribuait à un excès d'amour qu'elle n'était que trop faite pour comprendre.

#### IV

Un jour que Maurice reconduisait Charcot, le grand physiologiste l'arrêta dans une antichambre et lui dit, avec cette âpreté à la Bonaparte :

- Votre femme se meurt d'un mal nerveux qui n'intéresse aucun organe en particulier, - et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce n'est pas un chagrin qui la consume, mais le trop grand bonheur !

À ces mots, Maurice se sentit défaillir : en un éclair, se vit l'unique cause de la mort de Julienne.

- Que faut-il faire, dit-il d'une voix soumise...

Charcot le regarda en face, de l'air impérieux, presque brutal, dont il inspirait confiance aux êtres :

- Votre femme est *morte*... Je ne puis répondre de rien... Mais, du moins, puis-je donner un espoir : *faites-la souffrir*.

- Souffrir ! fit Maurice avec terreur. La faire souffrir, elle !

- Oui, reprit nettement l'autre... C'est le seul *espoir*, - rendez-la jalouse.

Et il se retira sans vouloir ajouter un mot.

#### V

Deux heures plus tard, Maurice se trouvait dans une chambre voisine de celle où séjournait Julienne. La porte de communication était entre-bâillée. Maurice parlait à mi-voix avec une manière de vieille marchande à la toilette. Tout à coup, celle-ci, *comme par mégarde*, s'écria :

- Ma fille veut dix mille francs... sinon elle ne vous reverra de sa vie.

Un grand cri sinistre retentit dans la chambre de la malade, et Maurice se précipitant vit Julienne presque debout, échevelée, tendant vers lui ses bras qu'elle ne pouvait plus remuer depuis quinze jours. De grosses larmes roulaient sur son visage ; elle murmurait avec épouvante : - Je veux partir... je veux mourir !

#### VI

Elle demeura plusieurs jours dans une douleur taciturne et farouche, refusant de regarder même sa mère. Mais cette douleur lui fut salutaire. Elle reprenait des forces, elle pouvait se servir de ses membres, et plus son rêve était sombre, plus elle s'éloignait de la mort.

Au bout d'une quinzaine de jours, Charcot la déclara hors de danger, disant :

- Elle est *trempee* désormais. Elle a échappé sans lésions à sa singulière maladie... Vous n'allez pas continuer le traitement... car cette joie qui a été sur le point de la tuer est aussi le remède qu'il lui faut maintenant pour guérir tout à fait et pour se bien porter.

1. V. Hugo.

◀ Le Barbe-Bleue du divorce



La Tentation ▶

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XXIII

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 275-281).

◀ Le Mal du bonheur

La Tentation

Lydia ▶

## LA TENTATION

À H. Bérenger et E. Hollande.

### I

J'éprouve un goût mélancolique pour les tribunaux. J'y vois la plus frappante image de notre société, la plus propre à nous faire méditer – après la mort – sur la misère humaine. Une cause vient de m'agiter étrangement, car elle se rattache à une histoire de mon cœur, si profonde que je ne puis y songer sans que tout mon être s'ébranle. L'individu que j'ai vu juger n'est pas très intéressant : c'est un vieux bourgeois, une physionomie égoïste, banale, mais pourtant ni méchante, ni cruelle, ni foncièrement corrompue. Il s'agit de petites filles dont il a abusé. Il n'a pas, du reste, été leur corrupteur. Ce sont elles qui l'ont tenté, et il n'y a sur ce point aucun doute. Elles formaient une espèce de petite association, sous la direction d'une aînée de dix-huit ans. Elles provoquaient au vice ; elles rôdaient dans les endroits déserts ; elles étaient, hélas ! affreusement instruites. Notre homme y a été pris : il a succombé, il a récidivé, sans pourtant avoir été initiateur dans aucune circonstance. Les débats ont mis tout cela au grand jour, et il faut dire que le scandale n'a pas été provoqué par les petites victimes, mais par une confidente indignée de la jeune *directrice*. On n'a pu prendre sur le fait que notre bourgeois, encore qu'il y ait eu bien d'autres coupables. À l'audience, le malheureux a été lamentable ; il m'a remué le cœur, et j'estime pourtant sa punition juste, surtout à cause de la récidive. Sept ans ! Il était effondré, bouilli de larmes ; il joignait les mains en demandant pardon. Et je pensais à la formidable tentation que j'ai eu à subir, il y a dix ans, à l'exécrable tentation que j'ai su vaincre, Dieu merci !

### II

Je n'étais point riche alors, humble rouage des ponts et chaussées, établi dans la minuscule ville de C... J'habitais chez de braves gens, au bout de l'unique rue. Ils avaient trois enfants, dont une fillette d'environ treize ans, mais qui en paraissait davantage. Elle était beaucoup plus que charmante : elle était effrayante de séduction. Je n'ai jamais revu de si beaux yeux languides, ni le sourire magique de cette bouche. Je ne pensais pourtant pas à mal. Il avait suffi que j'apprisse son âge pour écarter toute pensée équivoque : j'ai toujours eu horreur de tout ce qui est hors nature, et même de ce qui est hors la

loi. Eût-elle même *paru* vingt ans que l'énoncé de sa date de naissance aurait suffi à me rejeter en arrière. Or elle semblait seulement avoir passé la quinzaine.

### III

Je ne songeais donc pas à elle. Je pratiquais les modestes vertus de mon emploi et n'avais d'autre distraction que d'herboriser un peu dans la campagne environnante. Elle ne semblait pas davantage songer à moi, et je crois bien qu'en réalité elle était, dans ces premiers temps, parfaitement innocente de ce qui pouvait avoir rapport à l'amour. Tout cela changea en un moment, par la faute d'un malheureux livre. Dieu sait, pourtant, si c'était un livre candide, puisque ce n'était rien moins que le *Télémaque* expurgé à l'usage des écoles. Je ne sais ce qu'elle y vit ; mais, du jour au lendemain, elle ne ressemblait plus à elle-même. Un feu tendre courait dans ses regards, une rêverie mystérieuse alanguissait son visage. Elle recherchait ma compagnie avec ardeur, trouvait cent prétextes pour me joindre au jardin, à la campagne, dans ma chambre même. Je me refusai d'abord à rien voir. J'évitai doucement la fillette. Mais une force terrible était en elle, la plus irrésistible de toutes pour les pauvres humains. Je ne pus échapper à la contagion. Une tendresse pleine de douceur et, je puis le dire, de *bonté*, pénétra mon cœur. J'aimai ces beaux yeux dévorants, ce visage pâle et suave, cette jeune bouche sensuelle, – mais dans la résolution formelle d'ensevelir mon amour au profond de moi-même et de ne le laisser jamais s'exprimer.

### IV

Elle, cependant, continuait à me suivre. Je la trouvais au bord des chemins ombrageux, près des mares fleuries. Je l'entendais chanter la nuit (on était en été) ; mon âme se fondait à sa voix mourante. Je la trouvais au matin qui me jetait un long, un triste regard, appel infini, muette splendeur de son amour. Quelquefois, ma porte s'ouvrait, lente, et je la voyais apparaître, si touchante, si lumineuse, si magique que j'aurais donné le ciel et la terre pour qu'elle eût deux ans de plus ! Quelquefois encore, une ombre me suivait entre les arbres du grand jardin, un pas léger comme la feuille qui tombe, puis, tout à coup, dans la demi-clarté des ombrages, la jeune silhouette dressait ses lignes pures, la bouche rouge souriait plaintivement, la voix mystérieuse me parlait, et je ne savais si les larmes qui voulaient jaillir de mes yeux étaient des larmes de bonheur ou d'angoisse.

### V

Un soir, j'étais assis auprès de ma fenêtre. J'étais las : j'avais à peine dormi la nuit précédente, tourmenté de l'aventure, plein de crainte et d'appréhension. Une somnolence me prit, un rêve confus où mon sein s'enflait d'amour. Dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, il me sembla sentir une présence, quelqu'un qui se penchait sur moi. Et, soudain, un frôlis sur mon visage, une caresse moite sur ma lèvre. J'entr'ouvris les paupières, assez peu pour ne pas paraître m'éveiller, assez pour tout voir. *Elle était venue*. Sa bouche de magicienne, le prodige de sa chair légère, ses yeux éclairés par la leur qui perd ou rédime les âmes, la tendre végétation de ses cheveux

sur son cou décoré de beauté impérieuse ! Et je me disais : « Demain, je fuirai... je fuirai, mon Dieu ! Mais que j'aie encore une fois ces lèvres sur mon visage ! »

Silencieuse, elle me regardait, elle dardait sur moi toute sa grâce. Mon cœur s'évanouissait. Il me semblait que j'aurais consenti à m'anéantir, mais que les *deux ans* pussent tout soudain s'ajouter au temps. Pour rien au monde, je n'aurais fait un mouvement, et elle, se penchant, voici que les lèvres rouges se posèrent sur mes yeux, sur ma joue, sur ma bouche. Elle parlait tout bas ; elle répétait, à chaque baiser :

- Je vous aime ! Je vous aime !...

Et je me mourais d'amour au contact velouté, à tout le délicieux magnétisme, au secret divin de ces effroyables minutes !

Enfin, elle s'effraye, elle se redresse, elle part dans la nuit. J'étouffe alors mes sanglots, mes désirs, ma colère contre la destinée, le visage enseveli dans un oreiller...

## VI

Quelques jours plus tard, j'obtins un congé, puis mon déplacement dans une autre ville. Il m'en coûta de la misère matérielle autant que d'ardente douleur ; mais je n'avais point cédé à l'ivresse interdite, je n'avais point flétri une fleur non éclosée encore. On accordera donc que je suis un *très honnête homme*, - mais on ne s'étonnera point que j'aie eu un sentiment de compassion devant ce vieux bourgeois, coupable sans doute, justement condamné, mais *tenté* en somme, entraîné, et que j'aie senti passer un souffle d'angoisse tandis qu'il pleurait devant ses juges et qu'on l'entraînait pour les sept années de son expiation.

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)/XXIV

J.-H. Rosny aîné

## Les Profondeurs de Kyamo

Librairie Plon, 1896 (p. 283-288).

◀ La Tentation

Lydia

## LYDIA

*À Jacques Vincent.*

### I

Vous souvient-il de cette petite Lydia qui venait si mystérieusement se mêler aux fins de thé de Mme Franvelle ? Elle avait un peu plus de treize ans, mais toute la redoutable grâce de son sexe brillait sur sa bouche charmante et dans l'onde indécise de ses yeux. Elle s'asseyait en silence, d'un air heureux, qui n'excluait pas que tendre mélancolie, et je rêvais à l'avenir des grands cheveux qui lui roulaient sur l'épaule comme une herbe de séduction. Elle préférait à tous les visiteurs notre ami André Lande, peut-être à cause qu'elle avait pénétré combien il avait l'âme sérieuse, innocente et charitable. Elle allait à lui sans embarras et le questionnait sur toutes choses, avec un petit sourire enchanté et des gestes pleins de douceur soumise.

### II

Il arriva vers ce temps qu'André se fiança. Comme il est un peu mystérieux dans ses affaires de cœur, il ne parla de cet événement à personne. Sa fiancée était une personne de province, que le jeune homme croyait aimer, et qui lui était quasi imposée par ses parents.

André revint à Paris après ses fiançailles, y demeura quelques semaines, puis retourna à Abbeville faire sa cour et étudier le caractère de sa future femme. Celle-ci lui parut douce, affectueuse, point très ardente, en tout cas digne, par sa beauté et ses vertus, d'être la compagne d'un galant homme. Néanmoins, André s'ennuyait, ce qu'il attribua à l'atmosphère de la petite cité : il est certain qu'Abbeville n'engendre point l'allégresse. Il faisait de longues promenades dans les environs, tantôt seul, tantôt en compagnie de sa fiancée, de parents et d'amis.

Un jour, on avait poussé l'excursion jusque vers une manière de castel ruineux environné de quelques futaies et de tristes et monotones emblavures. La compagnie déjeuna dans la cour du castel – on était en mai – et devint d'une gaieté insupportable, une gaieté de charades, de calembours, d'histoires d'almanachs, à rendre enragé le plus tolérant des hommes. André n'y put tenir. Il se sauva doucement, franchit les douves, se trouva au bord d'un petit ruisseau qui monologuait gentiment parmi de grands arbres. Il s'assit sur une bonne vieille mousse

argentine et sentit descendre en lui, tout à la fois, l'ennui des personnes qu'il fréquentait depuis plusieurs semaines et le charme de l'endroit. Il se rappela avec mélancolie, non seulement Paris, mais cent coins de France où il avait connu des gens exquis, et se lamenta de ce que justement les parents de sa fiancée fussent de cette sorte de provinciaux qui ont fait calomnier la province.

### III

Il tomba dans une aimable torpeur, où sa pensée était presque absente, réfugiée dans des rêves sans figure : le ruissellement de l'onde s'y mêlait à des sensations de fraîcheur.

Comme il était ainsi, il entendit à l'arrière un pas léger qui frôlait les vieilles feuilles :

- C'est la fée ! se dit-il avec un sourire, et imaginant quelque jeune rustaude ou rustaud.

Soudain, il tressaillit de tous ses membres ; une voix craintive venait de lui parler, et, se retournant, il vit l'étrange petite Lydia qui se tenait devant lui :

- Eh quoi ! s'écria-t-il... est-ce bien toi, chère Lydie ?

- C'est moi, fit l'enfant d'un ton grave... Je reviens de ce château là-bas...

Elle montrait le vieux castel. Il remarqua qu'elle était pâle. Ses yeux recélaient la trouble expression qui rend plus belles les belles, et où brillent toutes les nuances de la crainte, de la honte et de l'espérance : ainsi l'a voulu la nature pour le plus nécessaire des sentiments. André ne put voir ce trouble sans que son cœur se mit à battre ; il découvrit en un éclair qu'il y avait en lui quelque chose qui aurait pu ne jamais éclore, mais qui venait de prendre une force infinie. Il eut peur, - non point de lui, car il se savait le plus honnête des hommes, - mais de l'aventure en elle-même. Il prit l'attitude la plus naturelle qu'il put et se mit à parler de petites choses insignifiantes.

### IV

Elle ne l'écoutait pas ; elle le regardait toujours. Il n'osait supporter l'éclat de ce regard, il détournait la tête, Tout à coup, l'enfant se jeta sur lui, l'étreignit avec une sorte de désespoir et s'écria :

- Si vous épousez une autre femme que moi, je me tuerai.

Et elle répéta d'une voix basse, d'autant plus impressionnante :

- Je me tuerai ! je me tuerai !

André essaya de la regarder avec sévérité ; il murmura :

- Sais-tu bien ce que tu dis-là, petite chère ?

La lèvre de l'enfant trembla, ses grandes prunelles lumineuses marquèrent une énergie sauvage, une tendresse forte comme la mort :

- Croyez-vous que je sois ici par hasard ? répondit-elle. J'ai deviné ce qui se passait ; j'ai persuadé à maman de venir. Je vous ai

suis, - je vous ai vu vous éloigner des autres, - j'ai été regarder votre fiancée...

Et baissant les paupières, les longs cils qui mirent une ombre violette sur ses joues :

- Elle ne mourra pas, *elle* !...

André la contemplait en silence. Il sentit la délicieuse volonté de l'enfant pénétrer en lui comme le soleil d'avril dans une forêt verdissante ; il dit à voix basse, interdit, pâle et frappé d'une grâce sacrée :

- Et toi, tu mourrais ?

- Je mourrais, dit l'enfant en relevant les yeux.

Il ne put en soutenir la pathétique séduction, et l'âme secouée dans ses profondeurs, il chuchota :

- Chère Lydie ! je n'en épouserai pas une autre.

Elle poussa un grand soupir de joie, cacha son visage dans la poitrine d'André ; le jeune homme, posant un long baiser sur les cheveux tièdes, sentit qu'il n'y avait rien eu d'aussi grave dans sa vie que l'amour de cette fillette, et qu'il l'épouserait aussi sûrement que la lumière de mai fleurissait les prairies.

FIN.

◀ La Tentation

▲

# Les Profondeurs de Kyamo (Rosny aîné)

J.-H. Rosny aîné  
Les Profondeurs de Kyamo  
Librairie Plon, 1896.

## TABLE DES MATIÈRES

### LIVRE PREMIER

#### PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
Les Profondeurs de Kyamo	3
La Contrée prodigieuse des cavernes	33

#### SECONDE PARTIE

Le Champion	81
Le Combat	103
L'Exécution	129

### LIVRE DEUXIÈME

Dans l'Ombre	143
Le Sacrifice	151
L'Enfant	159
La Mine d'or	167
Le Monstre	175
La Charité amoureuse	183

### LIVRE TROISIÈME

Le Rendez-vous	193
La juste Adultère	199
La Veuve	207
La Part du feu	215
La Confiance	221

### LIVRE QUATRIÈME

L'Oiseau des bagnes	231
Dans la montagne	239
Le Végétarien	247

Un Baiser	255
Le Barbe-Bleue du divorce	263
Le Mal du bonheur	269
La Tentation	275
Lydia	283